



LES ALLUMÉS DU JAZZ

2, rue de la Galère - 72000 Le Mans • Tél 02 43 28 31 30

E-mail : all.jazz@wanadoo.fr • Site : www.allumesdujazz.com

NUMÉRO 36

“ Mémoire de la mer,
la musique est mémoire
de la mer. ”



Illustration de Stéphane Levallois . Citation de Miguel Ángel Asturias (*Claireveillée de printemps*)

Texte d'Albert Lory

Illustrations de Zou, Jop, Matthias Lehmann, Gabriel Rebufello



Bisounours

Les années 80 ont eu leur lot d'abandons gazeux, de comptions ripolinées et autres peluches vaporeuses. Les Bisounours (*Care Bears* en anglais), créations d'Elena Kucharik imposées au monde entre 1981 et 1988 par le businessman Jack Chojnacki, entendaient montrer un univers multicolore et tout câlin où chacun trouverait facilement le sommeil. Mais politiciens et gens d'affaires, qui ont finalement décidé de sucer autre chose que leur pouce, nous préviennent depuis quelque temps à tour de bras « qu'on n'est plus chez les Bisounours ». *The prefabricated dream is over* donc ! Reste à savoir où nous sommes d'après ces rédacteurs d'un nouveau livre de la jungle. Ils pourraient bien avoir à affronter la vengeance de Colargol.



To do list

Un mot fait défaut à une langue, un autre rapplique, venu d'ailleurs. L'expression en profite, les joueurs de Scrabble aussi. Mais quid de cette bouillie franglaise où à défaut de savoir ce que l'on dit, on se bourre le mou à coups de « benchmark », de « consulting », de « start-up », de « call », de « team building » (ou « team ambiance »), de « helpers », d'« open space », de « big data », de « coaching », de « targeter », de « process », de « FYI » (*for your information*), de « focus », de « fulltime », de « debriefing », de « challenge » et autres *schön* conneries ? Sans oublier les « to do lists » que l'on eût pu prendre dans un premier temps pour des « tout doux listes » qui auraient pu nous faire croire, dans cette submersion de langage dit « managérial », que le temps des Bisounours était revenu.



Gérer

Non content de ses ravageurs succès, le capitalisme de production s'est dopé et mué, à partir des années 80, en pléonastique capitalisme financier. Le milliardaire Warren Buffet aurait dû achever de convaincre les plus sceptiques le 25 mai 2005 à CNN : « Il y a une lutte des classes, évidemment, mais c'est ma classe, la classe des riches, qui mène la lutte. Et nous sommes en train de gagner ». La nouvelle novlangue devint donc une solide façon d'asseoir l'implacable. Le mot clé « gérer » dépasse alors le restrictif « administrer » jusqu'à signifier la transformation de toute la société en gigantesque entreprise. Un couple peut avoir « un mari difficile à gérer », un orchestre « un guitariste délicat à gérer », un écolier des « exercices à gérer ». « Ne t'inquiète pas, il gère grave » et autres phrases type sont devenues pour l'être conscient d'humanité impossibles à digérer.



C'est dans son ADN

Alors que les représentants d'une noble institution exprimaient quelques doutes sur la nécessité du journal que vous tenez dans vos mains, face à une défense appropriée, ils se ravisèrent : « Ce journal, c'est donc l'ADN des Allumés du Jazz ! ». ADN : abréviation pour Acide désoxyribonucléique, macromolécule biologique présente dans les cellules contenant les informations génétiques permettant le développement, le fonctionnement et la reproduction des êtres vivants. Depuis 1985, les empreintes génétiques sont utilisées par les services de police qui en usent et en abusent. Alors, fi de sang, de salive, de poils, de sécrétion vaginale ou de sperme, les jasants jargonautes l'ont imposée (non sans arrière pensée) en place du mot « culture » : « l'ADN de l'entreprise », « l'ADN du parti », « servir la nation fait partie de mon ADN », « l'injure ne fait pas partie de mon ADN », etc. Et comme on a peu de nouvelles de la gestion du très doux ADN des Bisounours, on s'assurera désormais de réaliser ce journal avec des gants.

Textes de **Christian Rollet** et d'un autre **Jean** . Photographie de **François Corneloup**

JEAN AUSSANAIRE... TEL QUE JE LE CONNAIS

Jean Aussanaire de Belle-Île-en-Mer a un visage et des mains pas ordinaires.

Deux forces habitent cet homme ; leur tension est palpable, inscrite dans son regard interrogateur qui prolonge son nez fort au milieu de traits vigoureusement modelés dans une bonne pâte de bellislois d'élection. Ses mains, quand elles saisissent le soprano, semblent paradoxalement en détailler la délicatesse de la forme.

Immédiatement, tout est là de lui, offert à la vue comme un don : son attitude de jeune homme qui a l'aplomb que donnent des certitudes, sûrement durement acquises, et, à la fois, la réserve de quelqu'un qui s'en voudrait de prendre la place d'un autre.

Son activisme fébrile, son idéalisme juvénile le rendent véhément, le poussent à prévoir avant tout le monde, à rendre service avant que l'intéressé ait même imaginé être dans le besoin de cette fraternité – pour découvrir très vite qu'elle lui est essentielle. Mais, ce même mouvement d'énergie militante lui impose de brider, par pudeur, le sentiment d'urgence qui le taraude. Par des stratégies cousues de fil blanc, il affiche alors une retenue qui a des airs de soumission à l'avis général, mais c'est qu'il tient en quelque sorte son utopie sous le vent, au plus près serrée...

Il se ronge parfois les sangs et les ongles, persuadé qu'il est que des décisions prises collectivement ne sont peut-être pas les bonnes...

« J'dis ça, J'dis rien ! »

Peu à peu le « souci » le laisse tranquille. Au final, aucune acrimonie durable mais une empathie palpable, de la bienveillance en barre et un rire... un rire superbe qui mobilise tous ses traits, en guise de conclusion invariable et libérateur. Puis succèdent de précieux moments, partagés - sans doute plus intimement - en une convivialité arrosée, désarmante de gentillesse et de vannes désopilantes : ... Il se détend...

Parrainé par Jean-Luc, il rejoint le Workshop de Lyon il y a 13 ans, faisant de lui le plus jeune en ancienneté dans le quartet. (Suivant les règles implacables imposées par les anciens, il vient à peine de finir son stage... avec succès !)

C'est grâce à son talent et à sa capacité à reconstruire un son de groupe qu'il a fait mentir les voix qui prédisaient l'extinction du Workshop ; et il y a suscité encore de belles nouveautés, de belles aventures, de beaux accords... Maurice aurait approuvé, nous le savons... Le public l'a fait.

Je m'aperçois que je viens pour la première fois de parler de lui au passé... Je m'en excuse... C'est une erreur.

Désormais, une photo, l'écoute d'un solo dans *Slogan* ou *Lettres à des amis lointains* - entre autres albums - me le remettent à sa place et l'associeront encore et encore à notre futur présent... définitivement !

« T'inquiète pas, on maintient le cap !... Kenavo, Jean ! »

Christian Rollet

Texte lu aux funérailles de Jean Aussanaire
à Belle-Île-en-Mer le 18 septembre 2017



Jean Aussanaire, le 9 août 2013, lors de la répétition de l'orchestre d'occasion réuni pour faire danser les gens le dernier jour du festival Livioù, le 11 août, avec Chris Bates, JT Bates, Carnage the Executioner, Tony Hymas, Erwan Lhermenier, Daniel Malavergne, Janick Martin, Jacky Molard, Ronan Pellen, Hasse Poulsen, Camille Secheppet, Patrick Vaillant. Studio Pen ar dub, Beuzec-Cap-Sizun.

LES MOTS CROISÉS DE JEAN AUSSANAIRE

	I	II	III	IV	V	VI	VII	VIII	IX	X
1										
2										
3										
4										
5										
6										
7										
8										
9										
10										

Solution en page 28

Horizontalement :

1. Du jazz. Lui aussi en est un, solaire.
2. À poil. Il les dit l'une après l'autre.
3. Arrowbase. Une anche parmi d'autres.
4. Initiales de trompettiste. Guitariste de bonne famille.
5. On a besoin d'eux. Salut à l'américaine.
6. Envahisseur rarement seul.
Associé à sa moitié, sert à mesurer les intervalles.
7. Big band finlandais. James ou Jones ?
8. Bugliste et universitaire du Michigan.
Souvent d'une journée pour les musiciens.
9. Rote. Maison de disques historique.
10. Fin commune à tous les musiciens. Do à l'ancienne.

Verticalement :

- I. Avant la première mesure.
- II. Qu'elle soit finale ou non, la musique y participe parfois.
Vous m'en voyez bien.
- III. Article. Le temps d'une grille.
- IV. Noir ou dans les caisses. Plusieurs scènes réunies (en anglais).
- V. Pronom. Un de ceux dont le prénom suffit et pour qui demain est la question.
- VI. Mini-album. Autre trompettiste. S'infuse.
- VII. Deviendras.
- VIII. Plante à boire, manger ou s'habiller.
Non, non, là tu ne joues pas.
- IX. Photographe dans le désordre. L'un des deux trompettes d'avant mais à l'envers.
- X. Le fruit de la quête du passionné.

À lire

Jean Aussanaire

«Quation Flash» *Les Allumés du Jazz* n°8
1^{er} trimestre 2003 - page 16

LES ÎLES ET PRESQU'ÎLES DE JEAN AUSSANAIRE

16 avril 2016, les Allumés du Jazz, sous la houlette de leurs disquaires Cécile et Juliette, organisent dans leur boutique du Mans comme à la presque habitude, leur très avenant Disquaire Day. Et pour plus de faits et de fête, quelques amis musiciens (Pierrick Lefranc, Jean Aussanaire, Catherine Delaunay, Tony Hymas et les groupes Le bénéfice du doute - Timothée Le Net, Mael Lhopiteau - et Ensemble Luxus - François Cotinaud, Jérôme Lefebvre, Pascale Labbé) s'ébattent toute la journée, dehors ou dedans. Amicale atmosphère de très bonne camaraderie et musique qualificative. Vers 15h, Jean Aussanaire, seul avec son saxophone alto puis soprano, joue dans la cour. C'est immédiatement saisissant, mais doucement saisissant et s'affirme sans heurt. On se trouve bien de cette écoute et on réalise petit à petit, en quelques pièces, dont une de Steve Lacy, cette sorte d'énoncé de tendresse, mais une tendresse intrépide où s'entrelacent la vie des hommes, leurs regards directs et le lieu de leurs secrets. Une alchimie d'une grande beauté à la précision la plus adaptée : l'ampleur réelle pourrait bien se nicher, sans nier le souffle des hymnes au long cours, dans une certaine simplicité au milieu d'un monde tourmenté. Ce concert offert par Jean Aussanaire dans la cour des Allumés du Jazz restera un de ces grands moments de musique, plantes exceptionnelles qui surgissent sans crier gare et perdurent à jamais dans la mémoire. Sur le chemin du retour, lorsque chacun donne ses impressions, Tony Hymas confie : « *Jean Aussanaire is a hell of a player* ».

Un sacré musicien, c'est sûr ! Oscillant entre la douceur tourangelle et l'appel de la mer, Jean Aussanaire, véritable navigateur, a toujours bourlingué dans un grand jeu de liberté, de franche détermination n'excluant aucune conciliation. Le devenir lui sied si bien.

Quelle maladie traîtresse a pu avoir l'audace imbécile de l'arracher à la vie ce soir du 14 septembre 2017 ? Lui qui avait compris que les sources, quelles que soient leurs géographies, ne sont jamais isolées, qu'elles peuvent être jointes et se rejoindre. Que ce soit avec Cache Cache, trio de dix ans pour terminer le siècle précédent, avec ses amis Olivier Thémines (l'étonnant *Veine de tuffeau*), Jean-Luc Cappozzo, Mico Nissim, Jacques Bolognesi, Jacques Mahieux, Sébastien Boisseau, Ed Sarath, Clément Gibert, Luigia Salvi, Hélène Labarrière, Jacky Molard (Brest Babel Orchestra), Bernard Santacruz, Bruno Tocanne (il était membre d'*Over the hills*), Eric Brochard (la musique créée ensemble pour *Finis Terrae* de Jean Epstein), MOB, quartet consacré à la musique d'Ornette Coleman, l'étonnante fanfare de poche ToutUt (avec Camille Secheppet et Daniel Malavergne - que de bons souvenirs à Livioù ou Douarnenez !). On n'oubliera évidemment pas bien sûr le Workshop de Lyon, auquel il était si heureux d'appartenir, groupe substantiel depuis 1967 qu'il rejoignit en 2003. Ce qui le conduira aussi à intégrer l'Arfi et participer activement à quelques-uns de ses groupes et inventions comme La Marmite Infernale, Arfolia Libra

ou, à partir d'un tableau de Bruegel, à la création, avec Jean Mereu, Bernard Santacruz et Laurence Bourdin, du spectacle *À la vie, la mort*.

On pourrait aussi citer des danseurs, des sculpteurs, des comédiens, des œnologues, évoquer aussi les festivals qu'il a organisés à Rochecorbon (ville de tuffeau), Noizay ou dans sa chère Belle-Île-en-Mer (Notes à Belle-Île).

Dans le numéro 35 des *Allumés du Jazz*, Jean Aussanaire avait écrit « Du bénévolat aux institutions », article où il s'inquiétait de la dérive qui a saisi l'ensemble du monde musical : « *La structuration, la reconnaissance, le professionnalisme ont gagné tous les étages de notre petit monde, et alors ? Est-ce que les musiciens jouent plus ?* ».

La citation attribuée parfois à Platon, parfois à son élève Aristote : « *Il y a trois sortes d'hommes : les vivants, les morts et ceux qui vont sur la mer* » a beau être le lieu commun des préfaces maritimes, on l'aimerait réelle afin que Jean Aussanaire, musicien fendait l'onde d'une insigne humanité et merveilleux compagnon, se retrouve dans cette troisième voie se dessinant de toutes les façons dans nos cœurs.

Texte extrait du *Glob natomusic.fr*
le 16 septembre 2017

À L'OCCASION DU DISQUAIRE DAY

(2 OU 3 CHOSES À PROPOS DE LA PRODUCTION INDÉPENDANTE)

Texte de la **commission distribution des Allumés du Jazz** . Illustration de Julien Mariolle

Cette année, deux figures marquantes de ce que l'on nomme en musique « la production indépendante » nous ont quittés, deux figures inspiratrices, deux figures de compagnonnage porteur de sens : Nat Henthoff et Gérard Terronès. Le premier, journaliste politique et musical, fut le commentateur indispensable pour tout ce qui, à l'aube des années soixante, « avait quelque chose à dire » d'Ornette Coleman à Bob Dylan. Il fut par amitié compétente, pour Candid qu'il créa, le producteur d'albums majeurs de Charles Mingus, Max Roach, Cecil Taylor, Abbey Lincoln ou Steve Lacy. Le second fut un agitateur digne de ce nom qui, par tous les moyens, entendit faire entendre en France ceux qui « avaient aussi quelque chose à dire ». Il fut directeur de club, disquaire, agent, organisateur de concerts et de festivals et producteur terriblement indépendant des disques Futura puis Marge. Préférant le vivant aux barrières de style, il fut le catalyseur permettant à des musiciens aussi déterminés que Jacques Thollot, Bernard Vitet, Jac Berrocal, Georges Arvanitas, Siegfried Kessler, Barre Phillips, Michel Portal, de trouver un champ d'expression possible voisinant avec les productions d'artistes comme Archie Shepp, Mal Waldron ou Dexter Gordon.

Dans la cohue incompréhensible qui semble de nos jours présider à l'avenir de la musique, que représente aujourd'hui l'idée du producteur indépendant, celle de la production indépendante ou seulement même de l'indépendance en musique ?

Nul besoin de talent de détective pour constater les violences auxquelles est soumise désormais la musique dans sa valeur d'expression pleine. Les signes d'abandon d'une industrie peu encline à protéger ses petits ont été multiples et ce bien avant les bouleversements d'Internet. On citera comme simple exemple le remplacement progressif puis brutal de directeurs artistiques avisés par des spécialistes du marketing avec les résultats que l'on sait.

Aujourd'hui, les espaces de ventes se réduisent, le dépôt vente se généralise (encouragé par les trois majors restantes en mal de placement de leur fond de catalogue) et l'espace rétréci se trouve inondé de références de fond de catalogue souvent à prix cassés, ce qui augmente les difficultés de perception et d'exposition pour les nouveautés et plus encore pour les nouveautés issues des productions indépendantes. La cessation d'activité ou le rachat de distributeurs eux aussi indépendants, dont certains créateurs de modèles, tend également la situation et augmente une concentration peu favorable à la diversité. La gratuité de la musique enregistrée (y compris celle de la piraterie officialisée) et la pratique du streaming (aux revenus insignifiants) sont acquises pour un grand nombre et tendent également à écarter les productions indépendantes. Les maîtres d'Internet deviennent les nouveaux maîtres de la musique. Les grandes salles de spectacle sont achetées puis *possédées* par les milliardaires qui les transforment en lieux musico-touristiques (la nostalgie n'a pas de prix). Le musicien se trouve pris entre jouer côté riches (prix d'entrée exubérants) ou côté pauvres (au chapeau). On se passerait de la tentation de caricaturer les fractures et les enjeux.

L'offensive est lourde tendant la musique à se gadgétiser jusqu'à l'anesthésie.

Pourtant, non comme des rescapés d'un système ancien, mais comme la perpétuation d'un geste forcément vital, des producteurs indépendants aujourd'hui s'entêtent à réaliser des albums de façon collective autrement que d'anonymes playlists : des histoires de musique, mises en scène, mises en relief. Tous y ont leur place pour une présentation publique assumée et défendue : le musicien bien sûr, mais aussi ses compagnons indispensables comme le producteur et conseiller artistique, l'ingénieur du son, les graphistes, illustrateurs ou photographes sans oublier les disquaires dont l'influence et la relation sociale ont été une constante de l'évolution musicale et ses rapports.

Chaque année, l'on consacre une journée Disquaire Day (qui cette année tombe un jour avant l'élection présidentielle - dont les candidats ont bien peu parlé de musique) pour saluer leur existence, leur survivance devrait-on dire. Si l'on apprécie le geste, on peut regretter que l'événement soit devenu surtout une course à la rareté, au précieux 33 tours, un moment fortement nostalgique où il est peu question de demain.



Produire des albums aujourd'hui nécessite d'avoir beaucoup de succès (rarissime) ou un petit pécule d'avance (assez rare aussi), de se confronter à un endettement blessant (fréquent), de faire de la gymnastique avec les aides de Sociétés civiles ou de Sociétés privées à but non lucratif qui restent des partenaires fiables (SCPP, SPPF, FCM, Adami, Sacem, MFA). Impossible de se contenter de l'une ou l'autre de ces possibilités (ou d'une combinaison de l'ensemble) sans l'opiniâtreté nécessaire ensuite à la défense à long terme des albums réalisés.

On ne saurait trop rappeler que soutenir la musique dans toutes ses capacités d'expression, c'est l'écouter sans égoïsme, sans habitude, sans détachement et la pratiquer, que l'on soit le joueur ou l'entendeur dans toute sa plénitude, toute son *intelligence*, en comprendre les nécessités.

Pour terminer ce petit billet dont la seule ambition est d'attirer un peu l'attention, on citera Nat Henthoff lors d'un entretien avec Les Allumés du Jazz le 21 février 2004 : « *Les labels indépendants sont vitaux pour la carrière des musiciens dont la plupart des grandes maisons ne se soucient pas ou peu (...) Mais les nouveaux musiciens, et c'est encore plus vrai aujourd'hui qu'à l'époque de Candid, ont leur sort intrinsèquement associé à celui des labels indépendants. Il faut donc les soutenir avec force.* »

INDUSTRIES CULTURELLES ET MUSIQUES FESTIVES... ASSEZ !

Texte de **Bruno Toccanne**
Illustration de **Rocco**

Il est plus que temps que l'ensemble des personnes impliquées dans le secteur du jazz, des musiques improvisées, des musiques actuelles (artistes, producteurs, diffuseurs...) s'insurge contre cette dérive sémantique orientée qui a, depuis plusieurs décennies, progressivement fait passer le secteur culturel de l'espace du service public vers celui de l'industrie.

Les termes « industrie musicale » ou « industrie culturelle » sont la traduction, en politiquement correct, de « show business », ce qui en soi n'a rien de choquant si certains sont à l'aise dans ce monde merveilleux et si d'autres ont l'espoir d'en obtenir des miettes... Pour autant, vouloir assimiler celles et ceux dont nous faisons partie en grande majorité à cette « industrialisation » n'a non seulement aucun sens mais tend à nous éliminer purement et simplement de l'ensemble des « dispositifs » mis en place soi-disant en faveur des musiques d'aujourd'hui et de demain. Il est maintenant même question d'« industrie créative », on croit rêver !

Si certains souhaitent intégrer ce monde de l'industrie musicale pour y trouver une certaine respectabilité, pourquoi ne pas demander alors à dépendre d'un Ministère de l'Industrie et du Commerce ou à rejoindre une fédération d'industriels ?

Nous ne sommes ni des produits de grande consommation ni des entrepreneurs... mais bien des artistes, des saltimbanques, des artisans d'art, à la fois capables de créer, de rassembler des énergies, d'administrer des budgets, d'enregistrer, de produire, de diffuser, d'aller vers toutes sortes de publics...

Si un musicien n'a évidemment pas au départ vocation à gérer des budgets, il y a pourtant été contraint lorsque l'aide aux lieux non labellisés qui l'accueillaient souvent en résidence / diffusion / création sur le moyen et long terme a été supprimée. Il a fallu également faire face à l'absence de réponses de beaucoup de structures de diffusion face à nos propositions – et il faut ici remercier les nombreuses autres qui continuent à nous faire confiance, alors même que leur nombre diminue d'année en année. Bien qu'ayant eu à apprendre à gérer des budgets, nous ne nous sommes pas pour autant transformés en chefs d'entreprise avec des salariés ! La structuration en collectif ou compagnie n'est qu'un outil, pas une fin en soi ni un vecteur pour produire de plus en plus et vendre des produits manufacturés en espérant le maximum de profit ! D'autant que nos structures, associations loi de 1901 dans leur grande majorité, n'ont donc pas le droit de faire de bénéfices, en plus du fait de vivre grâce à des aides publiques ! Accepter une démarche entrepreneuriale, ce serait accepter

que le musicien ne devienne qu'un pion sur l'échiquier, une simple variable d'ajustement, la dernière roue du carrosse, l'ouvrier – qualifié ou non – que l'on accepte ou pas dans les cases d'une programmation plus préoccupée par les « dispositifs » conditionnant souvent les subventions perçues, par le taux de remplissage des salles, les goûts supposés du public, j'en passe et des meilleurs... Ce serait accepter que les musiciens médiatisés du moment soient surreprésentés dans l'ensemble des lieux de diffusion au détriment du plus grand nombre condamné aux seules voies alternatives.

Si l'on ajoute l'ensemble des problèmes auxquels nous sommes confrontés au quotidien, il est légitime de s'inquiéter pour l'avenir de ces musiques qui nous font vivre dans tous les sens du terme. Prenons par exemple les « appels d'offre » des collectivités territoriales en matière de musiques. Les dossiers à remplir pour obtenir quelques dates dans de petits lieux sont disproportionnés par rapport aux budgets proposés et totalement à côté de la réalité. Les fantasmes des élus dans la proposition à leurs administrés sont tenaces ! Le jazz et les musiques improvisées sont trop « élitistes », il leur faut du festif, du facile à digérer, du facile à caser, du facile à sonorer (ou pas). Alors que bien au contraire, c'est parce que ces publics sont éloignés des centres villes qu'ils méritent encore plus de qualité, d'émotion, de sensations, de rêve...

L'avenir est bien à la proximité, loin des grand-messes, des Zéniths et autres arènes médiatisées à outrance ! J'en veux pour preuve les concerts que beaucoup d'entre nous organisons par nos propres moyens faute de partenaires, ce qui a été mon cas dans un village du Beaujolais de 360 habitants et cet été à l'école de mon village de Trois Palis en Charente. Les projets que j'y ai présentés ne sont pas toujours « festifs », ni « faciles », mais toujours sincères et tout sauf élitistes. Les concerts ont fait le plein à chaque fois et surtout les habitants m'ont fait part de leur étonnement d'avoir eu droit à une telle qualité (sic) alors qu'ils habitaient en milieu rural... Ils pensaient donc ne pas y avoir droit ! Pourquoi tant de mal à être mis en relation avec toutes sortes de publics en dehors des rencontres que nous provoquons nous-mêmes ?

Nos musiques doivent pouvoir continuer à exister en dehors des diktats et des formatages du marché de l'industrie musicale : chaque projet devrait être un appel à la résistance et à la liberté, un combat pour une utopie, fonction première du geste artistique. Vecteurs d'émotions et de sensations au quotidien, porteurs de rêves, loin des grand-messes mais proches de toutes sortes de gens dans toutes sortes de lieux de convivialité, nous – artistes musiciens improvisateurs, producteurs artisanaux, organisateurs, en cohérence avec tous nos partenaires et le public (« le terrain ») – attendons d'un Ministère de la Culture, des Collectivités Territoriales et des diffuseurs une vraie politique culturelle de « service public » avec une réelle volonté de donner l'accès à tous à des propositions artistiques variées de qualité et « hors normes » et non plus seulement aux surmédiatisés du moment, au dernier lauréat de je ne sais quel concours ou à des propositions artistiques au rabais sous prétexte d'éloignement géographique ou d'une vision du public très restrictive !

Je souhaite que toutes celles et ceux qui ne se reconnaissent pas dans cette vision purement marchande et industrielle de la création musicale, qu'ils soient musiciens, producteurs, labels, organisateurs, journalistes... mais aussi public, se regroupent pour refuser cette dérive et être enfin pris en considération.

“
*Nous ne sommes
ni des produits
de grande consommation
ni des entrepreneurs...
mais bien des artistes,
des saltimbanques,
des artisans d'art [...]*

”



QUAND LE PS CHANGE DE DISQUES

Texte de Marilyne Bihao

Avant de mettre les derniers pétales de rose au compost, le souvenir de Jean Jaurès au grenier et le 2 rue de Solférino en vente sur le Bon Coin, le Parti Socialiste fut producteur de disques, ou, pour être précis, accueillit en son sein en 1973 la société Uniteledis dont la finalité était la propagande audiovisuelle du Parti créé par Jean Jaurès en 1905, sujet maintes fois à de sérieux liftings. Pour « 30 francs franco de port », chaque militant pouvait recevoir disques, cassettes audio sur le « Parti socialiste », le « système capitaliste », les « relations PS/PC » ou les actions militantes à suivre. Uniteledis fut créé par le journaliste Maurice Séveno, alors proche de François Mitterrand. De 1973 à 1978 furent édités une quinzaine de disques parmi lesquels : Marc Dormant récitant Pablo Neruda, Carlos Puebla, Herbert Pagani et Mikis Theodorakis (le tube « Changer la vie » avec une face karaoké pour chanter les paroles « *C'est ici que l'avenir s'invente* »), la série de disques souples « François Mitterrand vous parle », Pierre Tisserrand, Pauline Julien (chantant Brecht dans *Tout ou rien*), Jo Schmelzer (arrangements Didier Levallet avec Jean-Yves Rigaud, Jean-Charles Capon, Jean Querlier, Christian Escoudé, Michel Grallier, Georges Callewaer, Jacques Mahieux, Mino Cinelu), les groupes Quilapayún, Ométaxalia et Bucchi (avec Francis Gorgé, Jannick Top, Chiroc, Julie Dassin), Uni Son (un album avec Dominique Marge, Fabienne Elkoubi, Jacques Mahieux, Jacques Bertin, Jacques Yvart, David Jisse, Jo Schmelzer et une version de « l'Internationale » accompagnée par Georges Arvanitas et Didier Levallet - elle sert encore dans les sonos des manifs). La petite maison aux bons bons roses affichait aussi d'autres ambitions avec 4 albums qui ont dépassé la nostalgie du cimetière des éléphants pour devenir des sortes de classiques recherchés :

- Le très tonique et toujours très actuel album *La Gwadeloup en déroute* de Guy Conquette et du groupe KA.

- Archie Shepp avec son quintet le plus flamboyant, le plus *groupe* aussi (Beaver Harris, Dave Burrell, Cameron Brown, Charles Greenlea) dans le double album *À Massy U-Jaama « Unité »*, soit un concert sidérant (moyennement enregistré) au fameux festival de Massy organisé en 1975 par Gérard Terronès.
- Autre double album avec un Archie Shepp lumineux dans un impressionnant duo avec Max Roach. Une suite d'une grande beauté au titre pour deux tiers un rien embarrassant *Force - Sweet Mao - Suid Afrika 76* (le dessin de couverture représentant Mao Tsé-Toung en train de nager devant un poing surgissant de l'eau pourrait s'en tirer avec un prix de l'humour). Lorsque le disque paraît, la révolution culturelle est terminée, sa catastrophe est connue, l'ignorance n'a plus d'excuse et le grand timonier a fait son temps.
- *Swing Strings System* de Didier Levallet, dernier opus en 1978 qui à la différence du reste de la collection n'affichait aucune espèce de lien politique - suggéré par Jean-Pierre Locatelli (bras droit de Séveno). Projet cher au contrebassiste en très belle compagnie (Denis Van Hecke, Jean-Charles Capon, Christian Escoudé, Didier Lockwood, Jean-Yves Rigaud, Siegfried Kessler, Bernard Lubat), seul album Uniteledis à connaître une vie postérieure à ce moment pré-élyséen avec une réédition chez Evidence en 1985 (pochette différente), une autre en 1992 (retour de l'image initiale) et une dernière en 2002 chez Frémeaux et Associés (pochette de 1985 modifiée) grâce probablement à l'opiniâtreté de son auteur « *La bande master du Swing Strings System a dormi sur une étagère des bureaux désaffectés de l'avenue Trudaine. Je n'ai jamais pu la récupérer et ai donc dû repiquer un 33 tours pour la rééditer* ».

Les autres albums n'ont donné aucune nouvelle depuis la fin d'Uniteledis se fondant dans le décor des premières années mitterrandiennes



Pochettes des albums Uniteledis de Christian Gaillard, Jean-Pierre Coureuil, Marie-Paule Nègre, J.M. Lepelletier...

pour s'éteindre rapidement. Maurice Séveno, interdit d'antenne après 68, fut réintégré à la télévision nationale pour présenter le journal de France 3 en 1981 (musique de générique Didier Levallet). Il fut congédié en 1984. Cet article comporte bien des parenthèses (le Parti Socialiste en est collectionneur), Uniteledis fut l'une d'entre elle - difficilement imaginable aujourd'hui. Avant que les

derniers éléphants ne se noient définitivement dans le grand bain des incessants renoncements, quelqu'un pourrait-il se dévouer pour récupérer tout de même les albums de Shepp, Max Roach et Guy Conquette ?

SALUT ALAIN

ALAIN TERCINET

Texte de Jean-Paul Ricard

Plume à la fois discrète et précise, homme de culture humble et charmant, Alain Tercinet nous a quittés le 29 juin dernier, à 82 ans.

Depuis longtemps admiratif de son érudition via ses chroniques de disques et articles de fond publiés dans *Jazz Hot* (de 1970 à 1980), puis dans *Jazzman*, j'avais fait sa connaissance en 1985 à l'occasion de la Grande Parade du Jazz de Nice. Nous étions assis côte à côte, au premier rang, pour écouter Shorty Rogers et ses Lighthouse All Stars. Notre passion

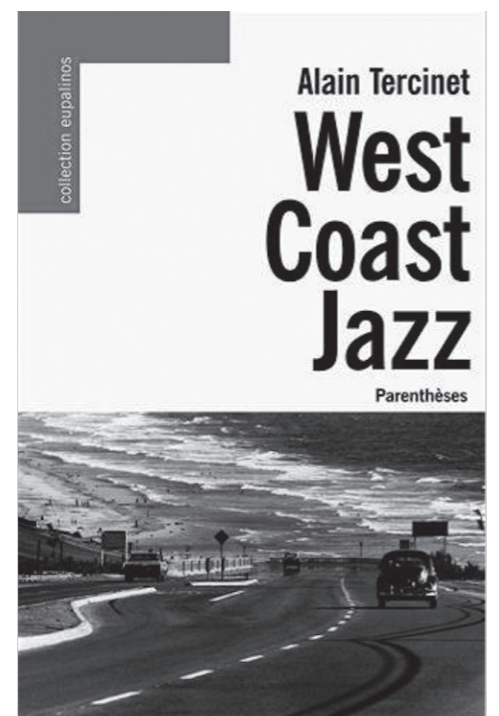
commune pour les musiciens de la West Coast a grandement facilité nos échanges, épisodiques au fil du temps, mais toujours empreints d'une grande cordialité.

Homme ressource, il n'avancait rien sur un musicien, du plus connu au plus obscur, sans en avoir très sérieusement vérifié la plus anodine des anecdotes. Il savait, mieux que personne, replacer chaque événement musical dans son contexte et, à ce titre, ses commentaires pour les liner notes de la collection « Jazz in Paris » (pour Universal) sont des

modèles du genre : clairs, précis et sensibles, poétiques parfois. Tout le charme d'un irrésistible conteur servi par une écriture simple et limpide.

Né le 29 janvier 1935 à Chambéry, il a d'abord travaillé comme maquettiste de presse avant de devenir cet indispensable spécialiste du jazz à qui l'on doit, outre sa participation au *Dictionnaire du Jazz* (éditions Robert Laffont, collection Bouquins), quelques ouvrages de référence : *Stan Getz* (éditions du Limon, 1989), *Be-Bop* (éditions P.O.L., 1991), *Parker's Mood* (éditions Parenthèses, 1998) et surtout *West Coast Jazz* (éditions Parenthèses, 1986) dont la nouvelle édition 2015, véritable somme, constitue l'ouvrage définitif sur le sujet. Par ailleurs, il est l'auteur d'un certain nombre de compilations pour Frémeaux & Associés, dont une intégrale des enregistrements de Charlie Parker.

Il va beaucoup nous manquer.

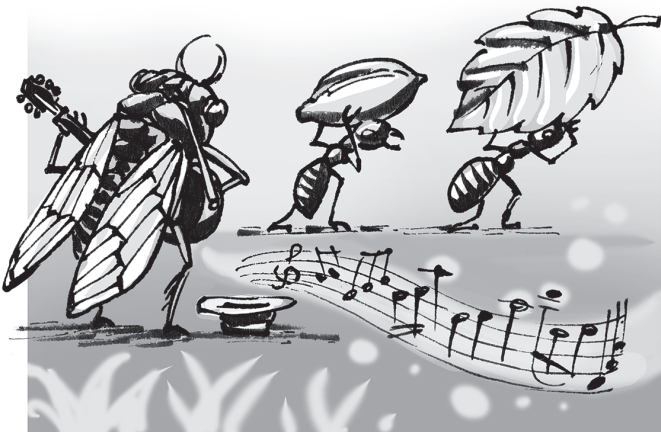


SALUT LES RAMIERS!

PAR J.-R. & PIC



DANS UNE CERTAINE REPRÉSENTATION, LA MUSIQUE EST UNE ACTIVITÉ PARESSEUSE, MAIS DANS "LA CIGALE ET LA FOURMI" DE JEAN DE LA FONTAINE, QUI PEUT BIEN PRÉFÉRER LA FOURMI ??



ROUSSEAU : "Je n'ai jamais cru que la liberté de l'homme consistât à faire ce qu'il veut, mais bien à ne jamais faire ce qu'il ne veut pas, et voilà celle que j'ai toujours réclamée, souvent conservée, et par qui j'ai été le plus en scandale à mes contemporains; car pour eux, actifs, remuants, ambitieux, détestant la liberté dans les autres et n'en voulant point pour eux-mêmes, pourvu qu'ils fassent quelquefois leur volonté, ou plutôt qu'ils dominent celle d'autrui, ils se gênent toute leur vie à faire ce qui leur répugne, et n'omettent rien de servile à commander".



LE PHILOSOPHE JEAN-JACQUES ROUSSEAU ÉTAIT AUSSI MUSICIEN. MAIS UN MUSICIEN QUI N'EN FOUTAIT PAS UNE RAME D'APRÈS SES NOMBREUX ET TRÈS AFFAIRES DÉTRACTEURS. IL AVAIT TOUT DE MÊME REFUSÉ LE POSTE OFFICIEL DE MAÎTRE DE MUSIQUE OFFERT PAR LOUIS XV! JEAN-PHILIPPE RAMEAU QUE ROUSSEAU DÉTESTAIT EUT L'AFFAIRE! S'ENSUIVIRENT DE CINGLANTES BAGARRES. RAMEAU IRA MÊME JUSQU'À TRAITER ROUSSEAU DE "PAUVRE FOU!"...



HUM... OUI BON! L'UN DES TITRES LES PLUS CÉLÈBRES DE DEEP PURPLE S'APPELLE LAZY, MORCEAU DE 1972 QUI MÉLANGE PLEIN DE CHOSSES COMME LE C JAM BLUES DE DUKE ELLINGTON OU LA RHAPSODIE SUÉDOISE D'HUGO ALFVÉN ET POUR LEQUEL LE GROUPE A FOURNI BEAUCOUP D'EFFORTS! ET TOUT ÇA POUR DIRE: "PARESSEUX, RESTEZ AU LIT!"...



AH! PUISQU'ON EN EST AU C JAM BLUES, CE QUI FAIT QU'UN BLUES EST VRAIMENT RÉUSSI, C'EST QUAND IL EST JOUÉ AU FOND DU TEMPS. CEUX QUI SE HÂTENT N'ARRIVENT À RIEN !



LA CHANSON LA PLUS CÉLÈBRE D'OTIS REDDING NE FAIT RIEN D'AUTRE QUE VANTER L'INACTIVITÉ. TRANQUILLEMENT ASSIS SUR LES DOCKS DE LA BAIE DE SAN FRANCISCO, LE CHANTEUR SAVOURE LE TEMPS QUI PASSE EN REGARDANT LES BATEAUX PASSER.



SUR UN AUTRE BORD DE MER, ILEXISTE MÊME CHAQUE ANNÉE SUR LA PLAGE DE SAINT-MARC-SUR-MER, CELLE DES VACANCES DE MONSIEUR HULOT, UN FESTIVAL DES PLUS CRÉATIFS. TOUT ENTIER DÉDIÉ À LA PARESSE: LE FARNIENTE FESTIVAL.



MÊME SI ON NE SAIT PAS TROP QUELLE MUSIQUE IL ÉCOUTAIT, ON NE SE QUITTERA PAS SANS ÉVOQUER PAUL LAFARGUE, GENDRE DE KARL MARX ET SON CÉLÈBRE "DROIT À LA PARESSE" QU'ON S'EMPRESSERA DE RELIRE (LENTEMENT)



CE QUI NOUS CONDUIT BIEN NATURELLEMENT À CÉLÉBRER LA CRÉATIVITÉ SALUTAIRE D'UN DES PLUS FABULEUX PARESSEUX, INVENTEUR D'UN INSTRUMENT QUI N'A PAS FINI DE NOUS FAIRE RÊVER !





De g. à dr. : Maurice Merle, Jean Bolcato, Louis Sclavis et Christian Rollet. Paris, 1987 . Guy Le Querrec / Magnum Photos

LES BOURGEONS ÉCLATENT TOUJOURS

Texte de **Jean-Paul Ricard** . Questions subsidiaires de **Polyphème Harpocrate**
Photographies de **Guy Le Querrec / Magnum** et **Gérard Rouy**

Cette année, les mondes du disque ou les mondes du jazz¹, c'est selon, ont connu au moins deux événements d'importance : l'édition du coffret du cinquantenaire du Workshop de Lyon² et la publication des trois albums du Cohelmec Ensemble de 1969 à 1974³, marqueurs émérites d'un temps dessiné par l'esprit de groupe, un temps favorable à ce que le présent nous réserve à tout âge. À Montreuil-sous-Bois, Patrice Caillet du Théâtre Berthelot a proposé à quatre personnes, Jean-Pierre Bonnet de l'association L'Ouvreur, Quentin Rollet de Bisou et les deux disquaires du Souffle Continu, Théo Jarrier et Bernard Ducayron, d'organiser quelque chose. Tout le monde s'est rapidement retrouvé sur l'idée de faire un événement autour de ces sorties, et au-delà, d'une sorte de rappel d'un esprit toujours présent intitulé « Musiques (re)belles ». On y retrouvera, les 19 et 20 octobre prochains, le Workshop de Lyon et les groupes Cohelmec et Dharma Quintet (rééditions en bonne voie) reformés pour l'occasion ainsi que François Tusques, paternel du Free Jazz made in France, inspirateur d'un certain souffle politique, et Futura Experience, orchestre rêvé par Gérard Terronès disparu cette année, qui fut certainement pour beaucoup ici et là. Jean-Paul Ricard revient sur ces années charnières et décisives qui en ont inspiré plus d'une et un. Quelques-uns des acteurs primordiaux livrent ensuite leur sentiment d'origine.

Lors de la dernière Assemblée Générale des Allumés du Jazz, lorsque pendant une pause, nous avons parlé du coffret du Workshop de Lyon avec Jean Aussanaire, il nous a dit sa joie de figurer dans les inédits de cet important ouvrage (et ça se voyait).

COUP D'ŒIL DANS LE (RETRO) VISEUR

Récemment sorti, le coffret célébrant le 50^e anniversaire du **Workshop de Lyon**, outre qu'il suscite l'admiration de par la longévité du groupe, interroge sur un phénomène récent dans le champ de la réédition. Alors que les majors du disque n'en finissent pas de puiser, avec plus ou moins de bonheur, dans le fond de leurs riches catalogues (à trois, elles possèdent la quasi totalité des prestigieux

labels indépendants qui ont fait l'histoire du jazz), on assiste à l'émergence de quelques initiatives courageuses qui prennent en charge la remise en circulation d'œuvres importantes et parfaitement représentatives d'un moment charnière de l'évolution du courant musical qui nous occupe ici.

Fruits d'une décennie bouillonnante (en gros 1965-1975), un nombre conséquent d'enregistrements portent le témoignage du temps fort où une génération de musiciens français (et européens bien sûr) ont fait le choix de se débarrasser du modèle américain.

Et aussi d'inscrire leur travail dans la mouvance contestataire et libertaire de ces années-là. Avec, qui que soit le porteur du projet, une valorisation de la dimension collective de leur expression musicale. Les musiciens n'étant pas les seuls à travailler dans ce sens. Les accompagnent un certain nombre de « Jazz Action » (créé en 1969 par Michel Carvallo, l'Annecy Jazz Action en reste le meilleur exemple), structures associatives plus ou moins coopératives dont la vocation était de repenser les rapports entre artistes, public et programmeurs.

Quelques jalons :

En 1965, le pianiste François Tusques (entouré de François Jeanneau, Michel Portal, Bernard Vitet, Beb Guérin et Charles Saudrais) publie *Free Jazz*, sous étiquette Mouloudji (actuellement disponible sur In Situ) puis, en 1967, *Le Nouveau Jazz* avec Barney Wilen, Beb Guérin, Jean-François Jenny-Clark et Aldo Romano (longtemps introuvable, une réédition vinyle est sortie en Angleterre en 2014). En 1969, Michel Portal enregistre son premier opus personnel, *Our meanings and our feelings*, avec Joachim Kühn, Jean-François Jenny-Clark, Aldo Romano et Jacques Thollot. Sous étiquette Pathé (aujourd'hui propriété d'une major) et jamais réédité (du moins à ma connaissance).

En 1967, formation du Free Jazz Workshop de Lyon (Maurice Merle, Jean Bolcato, Christian Rollet, Patrick Volla, Jean Mereu). Leur premier album, *InterFréquences*, rareté, est gravé en 1973. Remastérisé, il figure dans le coffret (6 CD) du 50^e anniversaire. Première raison de se précipiter. À l'aune des musiques improvisées actuelles leur musique n'a pas pris une ride. À noter qu'ils se présentent sous un nom de groupe, pas d'un individu/leader. Ils revendiquent une recherche et un jeu collectif. D'autres groupes, parisiens, adoptent aussi cette démarche.

C'est le cas du Cohelmec Ensemble qui réunit Jean Cohen, Evan Chandlee, Jean-François Canape, Joseph Dejean, François et Jean-Louis Méchali. Ils enregistrent *Next* et *Hippotigris Zebra* en 1971, pour Saravah. Puis, *5 Octobre 1974* sur le label Cheavance. Devenus des collectors, ces trois albums viennent de faire l'objet d'une superbe réédition vinyle au Souffle Continu.

À la même époque voit le jour le Dharma Quintet emmené par le pianiste Patricio Villaroel et, à ses côtés, Jef Sicard, Gérard Coppéré, Gérard Marais, Michel Gladieux et Jacques Mahieux. En 1970 et 1971 sont gravés les albums *Mr. Robinson*, *Snoopy's time* (en trio) et *End Starting* sous étiquette SFP (Société Française de Productions Phonographiques). Suit, en 1973, *Archipel* sur AJA records. Là encore, des collectors que l'on espère revoir un jour. Tout comme les albums *Terremoto* (1971) et *Quetzalcoatl* (1974) du Machi Oul Big Band de Manuel Villaroel parus chez Futura et Palm.

En 1969 s'est aussi formé le groupe Perception réunissant Jeff « Yochk'o » Seffer, Siegfried Kessler, Didier Levallet et Jean-My Truong. Ils enchaînent *Perception* (1971) sur Futura, *Perception and friends* (1972) sur A.D.M.I. (Association pour le Développement de la Musique Improvisée) et *Mestari* (1973) au Chant du Monde (ces deux derniers réédités en 2012 par Great Winds).

Quelques bornes, entre autres, incontournables d'un tournant majeur de notre histoire musicale et totalement occultées par tous ceux à qui ce temps éminemment tonique donne des boutons. Ignorées des marchands (pour les mêmes raisons), ces réalisations n'en sont pas moins les prémices brillantes de conceptions musicales qui ont fait leur chemin et dont une nouvelle génération de musiciens prend aujourd'hui, plus ou moins consciemment, le relais. D'où l'intérêt, format vinyle ou CD, de les voir réapparaître dans les bacs (ce qu'il en reste) des disquaires et parvenir jusqu'aux oreilles des amateurs actuels.

On ne peut donc que se féliciter de voir l'Arfi fêter avec éclat le 50^e anniversaire de son groupe phare, le Workshop de Lyon. Et nous donner à réentendre *InterFréquences* (1973), *La chasse de Shirah Sharihad* (1975), *Tiens ! Les Bourgeois Eclatent* (1978), *Concert Lave* (1980), *Musique Basalte* (1981), *Anniversaire* (1988), *Chant bien fatal* (1991) et *Fondus* (1997), augmentés de quelques inédits. Soit 6 CD, répliques des albums originaux. La réécoute de cette somme, j'en témoigne, se révèle passionnante et forte, outre sa modernité, d'une grande cohérence. Car, indépendamment de quelques fluctuations de personnels (le départ de Louis Sclavis en 1987, la disparition du regretté Maurice Merle en 2003, remplacés

par Jean-Paul Autin et Jean Aussanaire), le groupe a toujours su garder le cap et conserver son identité. Bien appuyé sur la formidable paire rythmique que constituent Jean Bolcato et Christian Rollet. En 2007, dans un texte de livret du CD célébrant le 30^e anniversaire de l'Arfi, Christian Rollet résumait bien leur état d'esprit : « *Nous sommes restés des musiciens sans doute pas « libérés » mais toujours libres de jouer autre chose ; car d'où on le tire, le plaisir est moins grand que là où on le donne* ». On ne saurait mieux dire. Vinyle ou autre support, toutes ces musiques sont tout aussi « actuelles » que d'autres. Elles sont de solides références et, à ce titre, doivent rester disponibles et accessibles. Toute initiative qui s'y emploie doit être saluée et encouragée.

- (1) Clin d'œil à deux disquaires marquants, l'un qui continue d'officier depuis quarante ans à Poitiers et l'autre qui a marqué son temps dans les jeunes années 80 à Paris.
- (2) Coffret rendu possible par la grâce conjointe de l'Arfi et des disques Bisou (soit une intégrale des enregistrements des 8 albums du groupe publiés entre 1973 et 1997 chez Admi, Move, Arfi et Rectangle, agrémentée de quelques inédits de ce siècle et de l'autre).
- (3) Parus à l'époque chez Saravah et Chavance et réédités par l'opiniâtreté enthousiaste et enthousiasmante du Souffle Continu. Ne manque que *Les Travaux D'Hercule*, album du Cohelmec réalisé en 1983 pour Erato avec Antoine Duhamel, compositeur qui s'entendait particulièrement bien avec le groupe.

.....

RETOUR AUX SOURCES

Jusque dans les années 60, le jazz, à quelques exceptions près (Modern Jazz Quartet, Art Ensemble of Chicago, New York Art Quartet, The Crusaders...), a été signé par des individualités plutôt que des groupes. Le tournant des années 60/70 a vu en France plusieurs groupes échappant à la logique Untel quartet. Qu'est-ce qui motivait cette démarche ? Les groupes de rock marquant les années 60 y étaient-ils pour quelque chose ?

Jean-Louis Méchali

1968 était juste là, hier.

Avec ses rêves de changement de société, pour plus de communication, plus de sensation de collectif, plus de libertés, moins de tabous. À la fois plus de « je » et plus de « nous » ! Oser. S'unir pour oser.

Nous « étions vécus » par ces idéaux nouveaux, à l'époque.

Et puis, c'est vrai, le rock, qui symbolisait ces nouvelles libertés à sa façon, donnait l'exemple. Beatles, Animals, Rolling Stones, Who, Cream, etc.

Le choix de langage était différent, mais l'envie de « dire ensemble » la même. Avec derrière, la certitude que la stabilité d'un groupe était un atout pour défricher de nouveaux mots, de nouvelles syntaxes.

Oui, le Jazz américain avait des leaders.

Mais, à l'époque, les orchestres étaient stables des années durant (Monk avec Charlie Rouse, Mingus avec Dannie Richmond ou Jaki Byard, Miles avec Hancock et consorts, etc.). Et au-delà des leaders, souvent compositeurs, cette stabilité qui faisait ressembler leurs orchestres à des groupes générait l'attente du disque suivant, curieux d'entendre là où ces mois et années à jouer tous les soirs ensemble les emmenaient.

Christian Rollet

Il y a une distance suspecte entre des intuitions ou des inclinations sociologiques et culturelles opportunistes qui ont déterminé des situations qui durent, et la revendication - conceptualisée pour s'en attribuer le mérite - qui en est faite *a posteriori* par les acteurs, des années plus tard. Je n'ai pas oublié le feu de ces années-là. Le feu n'avait pas besoin de nom propre mais



Le Cohelmec Ensemble. De g. à dr. : Jean Cohen, Joseph Dejean, François Méchali. Gand (Belgique), 1972 Gérard Rouy

de tisons, brandons, et « sauvageons » pour le propager. Alors oui, on annonçait la couleur, la provenance et un peu le combat : « Free Jazz Workshop ».

Aucun d'entre nous ne se sentait de faire de la musique seul car elle s'inventait au final ensemble et j'aurais été très peu patient et très peu capable de jouer des parties de batterie pré-écrites par un autre... Je ne m'intéressais pas au rock qui m'apparaissait alors comme une réponse simpliste, récupérée et complice à la question de la « musique dans la cité » comme on disait alors.

La rébellion dans les bacs, en somme... C'était injuste pour certains tout aussi furieux que nous.

Voilà, les solistes y étaient mais provinciaux et collectifs. Les virtuosités sont venues après... avec leurs noms propres. En regard de la sentence d'Alain Gibert : « *Quand l'instrument avance, la musique recule !* », j'ai envie de mentionner le choix que nous avons fait Bolcato, Lazro, et moi d'appeler notre trio : « And His Orchestra » ou untel n'était même pas cité...

Patricio Villarroel

Au Chili, au milieu des années 60, nous avons formé le « Minton's trio » avec mon frère Manuel et mon cousin Arturo Bórquez. À cette époque, nous étions fanatiques de free jazz (déjà) et n'avions pas envie d'appeler ce trio Trio Villarroel Bórquez... Ce sentiment s'est accru lors de mon arrivée en France en 1969 où nous avons formé avec Jacques Mahieux, Michel Gladieux, Jef Sicard et Gérard Coppéré, le Dharma Quintet. Depuis, aucun de mes groupes n'a porté mon nom de famille, mis à part le duo Cueco Villarroel. Je pense que la motivation a toujours été l'idée de créer une musique collectivement, sans prépondérance d'Untel et, pour ma part, sans aucune influence des groupes de rock de ces années-là.

Manuel Villarroel

En effet, quand je suis arrivé en France, la tendance était plutôt « tel groupe » suivi de « untel » ou bien « avec trucmuche et » etc. Par exemple, Le Cohelmec des frères Méchali, Le Dharma Quintet avec Jef Sicard, Patricio Villarroel, etc. Donc pour moi, ça a été le Machi Oul de Manuel Villarroel. Ces noms ont été créés dans l'air du temps : Cohelmec = Jean Cohen, Dominique Elbaz et les Méchali. Dharma Quintet répondait plus à un concept de mode de vie : les musiciens de ce groupe habitaient ensemble, avaient un projet commun. Le Machi Oul est un nom emprunté à la symbolique du folklore mapuche (peuple indien chilien) qui correspond à la cérémonie d'initiation d'un jeune sorcier, je vous laisse deviner qui c'était. Personnellement, j'ai toujours été loin de la culture et traditions des groupes rock ou pop de l'époque !

Didier Levallet

Perception a été constitué, à mon initiative, à l'été 1970 au Gill's club, dans des circonstances fortuites (changements progressifs de musiciens et de format - du trio au quartet - au fil de trois soirs). Postérieur aux premiers groupes réellement collectifs (Free Jazz Workshop, Dharma...), il n'a donc pas été d'abord le fruit d'une volonté commune. La « divine surprise » fut le constat d'une fusion totalement imprévue entre les forces et sensibilités *a priori* contraires de ses quatre membres. Un seul d'entre nous ne pouvait donc résumer sur son seul nom cette imprévisible alchimie, d'où la présentation d'un groupe au fonctionnement sans doute moins exclusivement fusionnel que d'autres (chacun d'entre nous étant par ailleurs actif dans d'autres contextes). L'exemple des groupes pop et rock des années 60 (et aussi de l'Art Ensemble, présent à Paris depuis 1969) nous a en effet aidés à comprendre ce positionnement comme une autre façon de faire vivre un orchestre.

Qu'est-ce qui motive la réédition des albums de groupes de jazz français souvent oubliés aujourd'hui ?

Théo Jarrier et Bernard Ducayron

Il nous semble effectivement pertinent aujourd'hui de rééditer des disques d'artistes ou de groupes assez emblématiques de l'histoire du jazz et des prémices du free jazz en France... Comme si, rééditer ces groupes (Cohelmec, Dharma, Perception, Machi Oul ou Workshop de Lyon, mais aussi François Tusques ou Bernard Vitet), qui représentent une étape importante, leur permettait d'obtenir, quarante ans après, validation de ce qu'ils ont très spontanément à l'époque inventés. Nous trouvons que le moment est bien venu de réhabiliter toute cette histoire du free jazz français, ce qu'il a défriché d'une part, mais aussi transmis aux générations qui ont suivi... Cela a son importance aujourd'hui, car cela fait bien évidemment écho aux changements de notre société et nous avons besoin de renouer avec cette spontanéité, cette fraîcheur, cette utopie (sans l'idéaliser, mais savoir que cela a existé, que c'est tout un pan de notre histoire)... C'est donc en effet extrêmement important pour nous, qui sommes nés à l'orée des années 70 !!! Cela a du sens, ça veut bien évidemment dire quelque chose...



À écouter

disponible aux Allumés du Jazz

Workshop de Lyon : 50^e anniversaire
(Bisous / Arfi - 2017) Coffret 6 CD

disponibles au Souffle Continu

Cohelmec Ensemble :

Hippotigris Zebra Zebra (Souffle Continu Records - réédition 2017) LP Vinyle
Next (Souffle Continu Records - réédition 2017) LP Vinyle
5 Octobre 1974 (Souffle Continu Records - réédition 2017) Double LP Vinyle

(Une édition CD en coffret est également prévue)



À lire

Didier Levallet

« Amours collectives et autres improvisations »
Les Allumés du Jazz n°28 - 1^{er} trimestre 2011 page 10
« Didier Levallet : Horizons de Jazz »
in « Le cours du temps », entretien avec Didier Levallet par Jean Rochard 1/59
Les Allumés du Jazz n°30 - 3^e trimestre 2012 pages 11 à 13

Michel Carvallo

Panique à l'Impérial Palace. Chroniques de l'agitation culturelle 1968-1975
(Asile éditions, 2007)



Musiques (Re)belles jazz libre à Berthelot

JEUDI 19 OCTOBRE À 20H30

« **Meeting** » avec Workshop de Lyon, Cohelmec Ensemble, Dharma, François Tusques et invités

VENDREDI 20 OCTOBRE À 19H

19h - Projection du film *François Tusques*
réalisé par Jacques Lampecinado et Boris Monneau

20h30 - Concerts

François Tusques et le retour du Jub jub
avec Isabel Juanpera, Claude Parle, Itaru Oki

Futura Experience : Big band organisé par Jean-François Pavros avec Franck Asemat, Xavier Bornens, Morgane Carnet, Sophia Domancich, Michel Edelin, Jean-Marc Foussat, Sylvain Kassap, Dominique Lemerle, Christian Lété, Leïla Martial, Rasul Siddik...

THÉÂTRE BERTHELOT

6, rue Marcellin-Berthelot 93100 Montreuil
Tél. 01 71 89 26 70

TARIFS

Plein tarif : 12 €

Tarif réduit : 8 € (Montreuillois, enfants, étudiants, groupes, allocataires handicapés, intermittents du spectacle et détenteurs de la carte senior)

Gratuit (chômeurs en fin de droits et allocataires du RSA)

VISION 3

Texte de **Pablo Cueco** . Illustration de **Henri Cueco**

J'ai vu une jeune fille très jolie qui se protégeait de la pluie en tenant, les deux bras levés vers le ciel, un grand sac en plastique au-dessus de sa tête. Dans le même temps, elle sautillait d'un côté ou de l'autre, pour éviter les flaques d'eau. Cela évoquait une sorte de danse. Je me suis rappelé la sardane catalane qui rend tous les danseurs élégants, légers et gracieux le temps d'une ronde... Cette jeune fille l'était particulièrement, dans cette cour d'hôpital chilien... Un rayon de soleil et de vie dans ce lieu où planaient la mort et le malheur.

J'ai vu en traversant la gay pride (elle passe tout près de chez moi) un militant trotskiste (de la même obédience qui avait formé quelques années plus tôt les Jospin, Mélenchon, Cambadélis et autres) avec qui je débattais régulièrement et joyeusement les dimanches au marché du coin... Je me suis approché, intrigué par ce que je supposais une incroyable abnégation militante... Mais il ne distribuait pas la prose habituelle de ses camarades, mais des préservatifs, de formes, couleurs et saveurs variées... J'ai découvert avec surprise qu'on pouvait être trotskiste et gay... Nous en avons discuté avec amusement. Au moment de se séparer, il m'a proposé un préservatif. J'ai décliné, en lui expliquant qu'on m'en avait déjà donné un de l'autre côté de la rue. Il m'a alors répondu : « *Mais camarade, ça ne sert qu'une fois !* ». J'ai décelé à cet instant la solidité inégalable de la conscience politique des trotskistes authentiques.

J'ai vu Paris fondre sous la canicule des années 70. Le metteur en scène avec qui je travaillais à cette période, un homme facétieux, nous avait affirmé avec un grand sérieux que la seule solution qu'il avait trouvée pour combattre la chaleur était de se tremper les couilles dans un grand bol d'eau très froide, si possible additionnée de glaçons. Une délicieuse sensation de fraîcheur se répandait alors naturellement et rapidement dans tout l'organisme, et ce, par le caractère central des organes précités. Cette technique innovante était bien sûr réservée aux hommes. J'ai trouvé cela saisissant. Indéniablement rafraîchissant, mais vraiment saisissant. Quelques années plus tard, j'ai lu quelque part qu'une technique naturelle de contraception masculine consistait à se tremper, une fois par jour environ et pendant au moins une minute, les testicules dans de l'eau bouillante, les spermatozoïdes ne résistant pas à une chaleur trop élevée. J'ai préféré m'abstenir, par machisme, sans doute, me déchargeant sur les femmes, avec toute la lâcheté de l'homme moderne, de la lourde responsabilité de la protection contre une éventuelle descendance ; mais aussi certainement par le souvenir de mon expérience caniculaire, quelque peu traumatisante. Dernièrement, y repensant au hasard d'une canicule de passage, j'ai pris conscience que cette rencontre des deux phénomènes aurait pu nous donner un merveilleux exemple de la synthèse politique en vogue en ce début de millénaire : se tremper les couilles dans un bol d'eau tiède permettrait de lutter à la fois contre la surpopulation et le réchauffement climatique.

J'ai vu de ma fenêtre une file de voitures derrière une ambulance du SAMU qui bloquait la rue. Un chauffeur de taxi s'est mis à klaxonner. Depuis sa fenêtre, un voisin lui a fait alors remarquer que c'était le SAMU et qu'ils étaient peut-être en train de « sauver une vie »... Réponse du chauffeur de taxi : « *Moi aussi, je travaille* ».

J'ai vu qu'un président avait parlé de fainéants, de cyniques et d'extrêmes, à propos de ses opposants politiques, des grévistes, des syndicalistes et des manifestants, ainsi que (comme ont dit quelques-uns pour prendre sa défense) de ses prédécesseurs (avec qui il avait largement collaboré, y compris Hollande, Sarkozy et Attali). J'ai trouvé ces propos pour le moins extrêmes, cyniques et paresseux.

J'ai vu qu'il y avait quand même du progrès. Il y a quarante ans, Gabrielle Russier, jeune professeure dans un lycée grenoblois avait eu une liaison avec un de ses étudiants, mineur de justesse. Après une action en justice des parents, face à la pression de l'institution, des médias et du bon peuple, elle avait fini par se suicider. Aujourd'hui, une aventure comparable mène à un statut, inexistant en droit français, mais approuvé par le bon peuple, les médias et l'institution de « Première Dame ». Que de chemin parcouru... Cherchons l'espoir ! Toujours ! Partout...



Dessin extrait de *Les pavillons d'os* de Henri Cueco et Joseph Danan (éd. L'instant perpétuel, Point feu, 2003)

J'ai vu, il y a quelques années dans un bar en face de Beaubourg, une dame d'un âge certain dont le costume mettait remarquablement en valeur les charnants bourrelets, et un homme dont la mise et singulièrement la coiffure semblaient résulter d'un croisement génétique entre Eddy Cochran et un employé des contributions directes. Ils étaient en grande discussion... Problème grave : tous deux étaient dirigeants de l'UMP locale (anciennement RPR et future LR) et fans de Scorpions, groupe de hard-rock allemand, programmé la même année à la fête de l'Huma. La question était complexe tant sur le plan politique qu'économique et éthique : fallait-il acheter les vignettes donnant droit à l'entrée à la fête aux vendeurs d'Huma locaux, au risque d'essuyer quelques moqueries chez les cocos et une éventuelle perte de prestige dans leur propre organisation ; les acheter de la même façon dans un autre quartier, mais cette absence de courage n'était pas en accord avec leurs authentiques convictions et valeurs gaullistes ; ou encore les acheter directement

sur place, mais les payer alors beaucoup plus cher et aller contre la nouvelle doctrine économique rigoureuse de leurs dirigeants et participer encore plus au financement de leurs adversaires politiques ? L'idée de rater le concert ne les avait même pas effleurés. Ils avaient peur aussi de se sentir seuls au milieu du grand nombre de communistes qui allaient se trouver sur place : le péril rouge les guettait. J'ai engagé la conversation, en tant que spécialiste autoproclamé de la fête de l'Huma, des communistes, de l'extrême gauche et du rock (là j'exagérerais un peu). Je leur ai vendu sans mal le cassoulet du stand de la section de Toulouse, le Mojito de celui de la CGT de Pantin, la cité internationale et ses spécialités et boissons du monde entier, le Pastis de fabrication artisanale du stand de l'Etaque... Je leur ai expliqué comment un simple sourire entendu suffisait à éviter les propositions d'adhésion - justement car quelles que soient vos convictions intimes, vous étiez considérés *a priori* comme un camarade... Après, on a parlé politique... On s'est quitté sur l'idée qu'ils allaient aller à la fête de l'Huma pendant les trois jours... Pour voir... Et aussi, que concernant Sarkozy (le président de l'époque - pour les plus jeunes), c'était à eux, les gaullistes, et non à nous les gauchistes, d'en débarrasser la France, mission difficile mais dont nous partagions le sentiment d'urgence. J'avoue que ça m'a remonté le moral. Même si l'espoir s'avère toujours provisoire...

J'ai vu mon grand-père, anarcho-syndicaliste ou militant communiste suivant les périodes, paraplégique depuis plusieurs années, s'asseoir brusquement dans son lit de pure rage (action réputée impossible pour lui par la médecine) quand il voyait un dirigeant socialiste parler à la télévision. « *Traîtres, ordures, vendus, renégats, faux-jetons !*... ». Pourtant, c'était il y a bien longtemps... Je me demande s'il parlait d'expérience ou s'il lisait l'avenir...

“ *J'ai vu en rêve un super-héros.* ”

J'ai vu en rêve un super-héros. Il était un peu âgé pour la fonction, mais portait beau, avec une grande cape noire décorée de symboles mystérieux, des lunettes rectangulaires en guise de masque, une belle cravate rouge, une écharpe tricolore, un diadème lumineux passant en boucle des morceaux choisis de ses propres apparitions et un grand chapeau ayant appartenu à François Mitterrand. Il était entouré de personnages en hologramme animé : Lev Davidovitch Bronstein, Jean Jaurès, Simon Bolivar, Pierre Bousset-Lambert, Victor Hugo, Robespierre, Saint-Just, lui-même, et le Che, tous dansant le cha-cha-cha sur un arrangement endiablé de l'« Internationale » interprété par un orchestre que, dans mon rêve, je dirigeais... C'était magnifique. Armé du sabre laser de Obi-Wan Kenobi - le gentil jedi de Star Wars - il traçait sur le ventre des méchants, comme Zorro, un drôle de signe évoquant une lettre d'un alphabet mystérieux... Il le réalisait d'un seul geste adroit, sûr et élégant, ce qui est quand même vachement plus technique que de faire, comme Zorro, un Z en trois vulgaires coups de fleuret. Les méchants, humiliés, mourraient de honte ou de mort naturelle, mais dans d'atroces souffrances, amplement méritées. Je me suis réveillé tout ragaillard, heureux et plein de confiance en l'avenir. Que celui-ci me donne raison, s'il vous plaît...

J'ai vu que l'hôpital public était en déliquescence. J'accompagnais mon père, vieux et malade, pour un de ces séjours dont personne ne vous dit clairement si la sortie se fera en taxi, en ambulance ou en corbillard. Soins réguliers, attentions dans un couloir déprimant... Les toilettes « visiteurs » étant en travaux, il était très compliqué de trouver un endroit pour se soulager. Il existait, je vous rassure, et au bout de quelques jours je connaissais le chemin. J'ai compris, à son attitude, qu'une dame, manifestement dans la même situation que moi, cherchait les toilettes. J'ai pris le temps (je n'en manquais pas) de lui expliquer et même de l'accompagner quelques pas pour la partie la plus complexe du parcours (il fallait traverser plusieurs pièces qui évoquaient plus Beyrouth sous les bombes que la pointe de la technologie médicale). Le lendemain, à mon arrivée, cette dame m'est tombée dans les bras en pleurant, m'annonçant le décès de son parent, invoquant Dieu et me remerciant de ma gentillesse et de mon humanité. J'ai compat, condoléancé, pris dans mes bras, consolé... Mais... Je lui avais juste indiqué les chiottes ! Où en est donc cette fucking société pour que ce simple geste de courtoisie, humain de toute éternité, fasse de moi, de fait, le seul interlocuteur qu'elle trouve pour s'épancher, dans sa détresse insondable ?

Les deux premiers épisodes de « Vision » ont été publiés dans le Journal Les Allumés du Jazz n°34 et 35

L'ALTO AU MILIEU DU MONDE

Conversation téléphonique entre **Elisa Arciniegas Pinilla** et **Guillaume Roy**, retranscrite par **Jean-Christophe Bardeaux**
Illustration de **Jop**

Dans la musique de jazz, lorsque quelqu'un vous dit qu'il joue de l'alto, vous pensez immédiatement saxophone alto. Pourtant, il est un instrument qui précède largement l'invention d'Adolphe Sax puisqu'il est apparu au XV^e siècle. C'est un violon alto (qui s'appelait à l'origine quinte de violon, on rêve à une quinte de saxophone – on rêve en fait à une quinte de tout) fort de toutes sortes de qualités. Profitant d'un instant d'inattention, l'alto a su quitter la musique classique (Jean-Christien Bach, Niccolò Paganini, Wolfgang Amadeus Mozart, Igor Stravinski, Béla Bartók) pour rejoindre d'autres façons de rock ou de jazz, John Cale avec le Velvet Underground ou Maurice Horsthuis dans la galaxie de l'improvisation hollandaise par exemple. Venue de Colombie et installée à Strasbourg, l'altiste Elisa Arciniegas Pinilla, qui a signé en 2014 son premier album *Improvisible*, a passé un coup de fil à son alto ego Guillaume Roy, musicien actif depuis la fin des années 80, membre du quatuor IXI et indispensable à bien des aventures. La préfecture du jazz nous a remis l'enregistrement.

Elisa Arciniegas Pinilla : Franpi Barriaux a écrit à propos de mon disque : « *Elle met l'alto au centre du monde* »¹. J'aimerais partir de cette idée de donner une place à l'alto qu'il n'a pas habituellement et savoir quel élan t'a poussé à faire un album solo.

Guillaume Roy : Je travaille en solo depuis longtemps. J'ai enregistré pour voir où j'en étais. Claude Tchamitchian a écouté, il a été emballé et m'a proposé d'en faire un disque. Un an après, j'enregistrais à nouveau. Au départ, je n'avais aucune intention de faire un disque solo. C'est par Claude et Emouvance que ça s'est fait.

EA : Donc les thèmes se sont construits au fur et à mesure ?
GR : Rien n'est écrit. Évidemment, c'est de l'improvisation que je travaille au quotidien. On retrouve certaines façons de faire, mais l'idée était d'improviser complètement.

EA : Et tu l'as fait en deux séances ?

GR : Oui, à un an d'intervalle.

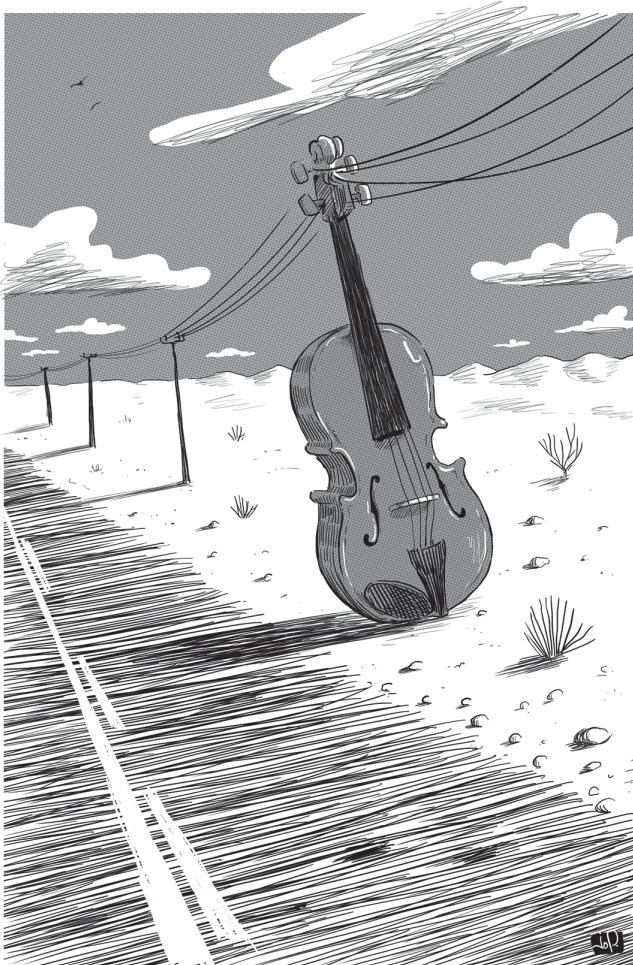
EA : Le mien s'est fait en trois séances.

GR : Mais tu as pas mal d'invités.

EA : Oui, et tout est improvisé aussi. Les personnes qui m'accompagnent sont des collègues de master d'improvisation et Fred Frith, mon professeur. J'avais très envie de dialoguer avec sa guitare. On a fait une séance d'une heure et j'ai choisi un morceau.

GR : C'était une heure avec chaque musicien ?

EA : Environ. Et près de trois heures à côté pour les solos d'alto.



GR : Alto et voix, tu les as enregistrés ensemble ou séparément ?

EA : Ensemble. Toujours. Mais j'ai vu que toi aussi, tu avais invité une chanteuse sur ton disque.

GR : Une comédienne. Le texte est improvisé, exactement comme je joue.

EA : Tu travailles avec elle depuis longtemps ?

GR : Depuis six ans. Cet enregistrement se situe au début de notre travail.

EA : Il y a un lien entre la voix de la femme et le son de ton alto ?

GR : Avec la voix de cette femme, oui.

EA : Je parle de la voix féminine en général. J'ai toujours pensé que l'alto était la voix de la femme.

GR : La tessiture est forcément plus féminine que masculine. Mais je ne pense pas les instruments en termes de genre.

EA : Comment vous mêliez les sons de sa voix et ton improvisation ?

GR : On a travaillé la voix avec les mêmes paramètres que la musique... Comme une boucle qui avance. Il y a aussi l'espace, la vitesse, le rythme... Évidemment, le sens des mots vient s'ajouter à tout ça. Et le timbre de la voix, qui est particulier, toujours.

EA : Comment te positionnes-tu avec l'alto par rapport à ce timbre ?

GR : Au-delà du timbre, ce sont les mots qui m'intéressent. Ils sont très concrets par rapport à la musique qui est plus abstraite. L'improvisation avec une voix parlée aide à comprendre le déroulement de la musique et de la pensée du musicien. Évidemment, l'équilibre sonore entre l'instrument et la voix entre en jeu. Je trouve que le timbre de l'alto peut être un peu feutré. Il peut aller jusqu'au très sonore, très affirmé. On retrouve ça évidemment dans la voix. De ce point de vue, ce rapport est assez évident. Et toi, tu le vois comment ?

EA : J'ai toujours voulu chanter. Puis, j'ai commencé le violon et ensuite l'alto. Mon professeur disait que l'alto était la voix de la femme. Pendant mes études, en Colombie, j'ai arrêté de chanter pour me concentrer sur l'alto. Ce n'est qu'en France que j'ai commencé à chanter en jouant. Je me sens beaucoup plus complète, musicalement, quand je mêle les deux instruments. Ça représente un énorme effort mental et en même temps, c'est un jeu qui me fascine. C'est aussi beaucoup de technique pour libérer la voix. Mais sur le disque, je ne me suis pas posé de question, je voulais juste y mettre tout mon vécu. En découvrant cette voix féminine sur ton disque, je me suis dit que ce lien était toujours là.

GR : Peut-être, mais je ne l'ai pas pensé comme ça.

EA : Et toi, tu fais du jazz et de la musique contemporaine ?

GR : Non, c'est une légende. Le fait est que mon langage est proche de la musique contemporaine et qu'on a monté le quatuor IXI il y a plus de vingt ans, avec Régis Huby et aujourd'hui Théo Ceccaldi et Atsushi Sakaï. On a souvent recours aux techniques de la musique contemporaine. Dans le phrasé jazz, on se limitait beaucoup instrumentalement, par rapport à ce qu'on peut faire avec des cordes, notamment sur le son et le phrasé.

EA : Au conservatoire, j'avais l'impression qu'on attendait de moi un jeu de violon. Comme il n'y a pas de références, les enseignants ne se rendent pas compte. C'est étouffant de placer l'alto au milieu d'un ensemble.

GR : Oui, les références sont rares. Avec ce quatuor, on a pensé les choses différemment. On s'est aperçu qu'il y avait des possibles instrumentaux bien plus intéressants si on s'ouvrait sur les techniques contemporaines, voire classiques. Tout d'un coup, ça devenait beaucoup plus riche.

EA : En tant qu'altiste, comment as-tu vécu l'expérience avec Christophe Monniot et Didier Ithursarry ?

GR : C'est toujours une lutte avec un instrument acoustique à cordes. Mais c'est aussi une lutte pour eux. Ils doivent faire attention. On a beaucoup travaillé pendant près de huit ans avec Christophe. J'ai monté un quartet avec lui, François Corneloup et Julien Padovani. Ça ne m'a jamais fait peur de jouer avec des gens qui font plus de bruit que moi. C'est même motivant, ça pousse à diversifier les placements instrumentaux.

EA : Moi, c'est pendant mes études que j'ai appris à me placer face aux autres instruments. Je n'avais pas un groupe exclusif, je voulais jouer avec tout le monde. C'est pour ça que j'ai trouvé le commentaire de Franpi Barriaux formidable. Cette idée de faire dialoguer l'alto avec les autres instruments sur un pied d'égalité m'a séduite.

GR : Les musiciens voient l'alto comme un instrument de seconde zone, mais ça ne correspond pas à ce qu'il est. C'est un instrument très chaleureux, au son très enveloppant. Il a un timbre assez nostalgique aussi. C'est l'instrument du milieu dans un quatuor à cordes. Ça révèle bien la personnalité des altistes, qui sont dans la négociation permanente entre le haut et le bas. Ça influe beaucoup sur le caractère de l'instrument et des instrumentistes.

EA : Oui. Soit tu penses que personne ne t'écoute, soit tu te considères comme un élément de liaison.

GR : Ce qui est bien plus intéressant.

EA : Petite, je faisais des dictées à trois voix. Celle qui reste, c'est toujours la voix du milieu. En jouant de l'alto, je pensais que c'était la voix qui allait rester dans l'oreille des gens.

GR : C'est le contraire de l'image qu'on en a. J'ai souvent des points de vue assez affirmés, et pourtant rien n'est jamais sûr. Du moins, je suis comme ça. Je suis toujours capable de discuter, négocier. J'ai rencontré beaucoup d'altistes comme ça. L'atmosphère est totalement différente dans les pupitres des altos et dans ceux des violons, par exemple.

EA : Tu joues encore dans un orchestre ?

GR : Plus du tout, depuis longtemps.

EA : Pourquoi ?

GR : Plus jeune, j'ai essayé de combiner le classique, le jazz et l'impro. Je faisais trente concerts de jazz pour un de classique, ça n'avait plus de sens. Et la musique improvisée me correspond infiniment mieux. Je m'y sens beaucoup plus à l'aise instrumentalement et musicalement. Les musiciens et le milieu me correspondent mieux. Le classique, je le garde pour la maison.

EA : J'ai aussi une formation classique. J'ai travaillé dans un orchestre parce que c'était la voie à suivre. Mais je me suis aperçue que c'était impossible. Je ne supporte pas la hiérarchie de l'orchestre. Alors qu'avec l'improvisation, c'est le bonheur total. Et surtout, il n'y a pas de chef.

GR : Disons que les chefs sont modulables. Ton disque est sorti il y a longtemps ?

EA : En 2014.

GR : Et tu as joué en solo depuis ?

EA : Oui, mais j'ai décidé d'élargir ma démarche solo. J'ai monté *El rito*, une performance d'improvisation sur une vidéo d'une artiste colombienne. Je suis en train d'y ajouter des chants sacrés des Indiens d'Amazonie. C'est 45 minutes de solo d'alto.

GR : C'est donc relativement écrit.

EA : Oui, assez. Et toi, tu joues en solo ?

GR : Plus trop, mais je l'ai beaucoup fait. Moi, c'est free complet. Je n'ai aucune idée de ce que je vais jouer. Mais, ce n'est pas une heure non-stop, je joue des pièces qui durent un quart d'heure, grand maximum. Je m'oblige à ne jamais me répéter, à être en mouvement permanent, à démarrer là où je m'étais arrêté précédemment, avec le moins d'idées préconçues possibles. Il faut rester ouvert à tout ce qui vient, à ce qu'on entend, aux réactions de la salle...

EA : C'est un sacré travail mental.

GR : Ça demande du travail, mais la meilleure solution est de ne pas réfléchir avant. Ça m'a aussi poussé à économiser les idées. La nature du solo est de développer un langage personnel, c'est ce qui m'intéresse. Aujourd'hui, je préfère jouer avec les autres. Je reconnais qu'un solo réussi, c'est une expérience incroyable, mais c'est beaucoup moins drôle qu'à plusieurs. Je préfère développer des projets collectifs. On y gagne plus, humainement et musicalement.

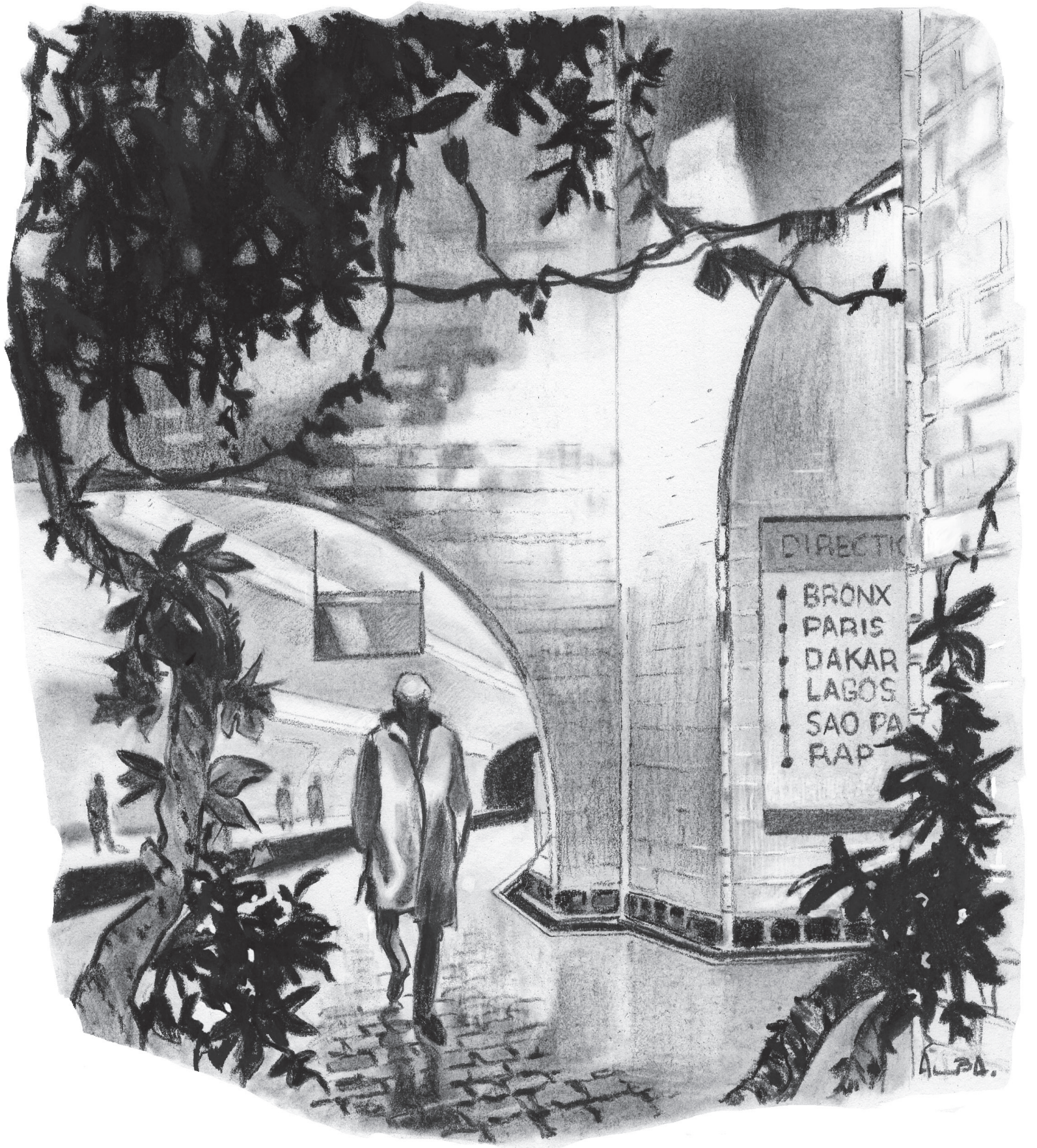
(1) Site Sunship, le 31 août 2014 - franpisunship.com



À écouter
disponible aux Allumés du Jazz

Elisa Arciniegas Pinilla : *Improvisible*
(Momentanea - 2014) CD

Guillaume Roy : *From Scratch*
(Emouvance - 2013) CD



MIKE LADD

OBJECTIF HASARD

Entretien avec Mike Ladd par Raphaëlle Tchamitchian . Illustration de Thierry Alba

En 1997, un jeune bostonien créait la surprise avec *Easy Listening 4 Armageddon*, album de hip hop au titre évocateur en fin de XX^e siècle. Pour le siècle suivant, le rappeur s'installe à Paris - en continuant de travailler outre-Atlantique sur ses projets américains comme le groupe Illtet. Là, il devient une voix omniprésente traversant tous les genres, particulièrement chouchouté par les musiciens du jazz en appel de hip hop. Comme un fil reliant des terres différentes, on retrouve la voix de Mike Ladd avec entre autres Mister Modo & Ugly Mac Beer, Anarchist Republic of Bzzz, Emmanuel Bex, Benoît Delbecq, Joëlle Léandre, Carol Robinson, La Canaille, Vijay Iyer, Sylvain Kassap, Antoine Berjeaut, The Bridge, Alexandre Pierrepont, Serge Teyssot-Gay ou Christophe Rocher et Sylvain Thévenard dans le coffret nouvellement paru, au titre lui aussi évocateur, *Nos futurs*.

Que fais-tu en ce moment ?

En ce moment, je travaille sur trois EP, dont un depuis 2013 déjà. Le premier s'appelle *Satchmokovitch* (Louis Armstrong + Chostakovitch), c'est un mélange de musique soviétique et de jazz de la même époque, c'est-à-dire de la toute fin des années 1910 et des années 1920. Les compositeurs russes ont été obligés de modifier leur musique pour correspondre à l'idéologie bolchévique. Par exemple, Scriabine a inséré du romantisme dans ses œuvres parce que Staline adorait ça. J'ai déjà avancé un peu sur ce projet, qui est uniquement digital (il fonctionne par samplers), avec Antoine Berjeaut [présenté notamment au festival Sons d'hiver en 2013]. Le deuxième projet, ce sont des chants marins passés au filtre du studio hip hop, et le troisième s'appelle *Goon !*, mais je ne peux pas en parler. Ils avancent lentement parce que je passe beaucoup de temps à jouer dans les groupes des autres. Par exemple, je fais ces temps-ci un disque avec Arat Kilo, et je participe à The Bridge, le programme d'échange transatlantique d'Alexandre Pierrepont.

“ *Moi, j'ai besoin d'un endroit où il y a du raté, de l'inachevé, où tout est possible...* ”

Tu étais aussi dans le spectacle sur la Commune de Paris de David Lescot, au Théâtre de la Ville [La Chose commune avec Emmanuel Bex, Élise Caron et Géraldine Laurent]. Est-ce que tu trouves un équilibre entre ces apparitions et tes propres projets, ou est-ce que ça se fait à leur détriment ?

C'est d'abord alimentaire, je fais ça pour vivre. Je préfère faire ça que de la musique de pub ou un autre métier... Ça m'arrive de bosser dans la pub, mais alors je la choisis ! Le plus souvent quand quelqu'un m'appelle, je dis oui, pour manger. Ensuite, bien sûr, ça nourrit aussi artistiquement. J'aime bien visiter des endroits de création différents. Ça demande une souplesse particulière. Emmanuel Bex fait une sorte de jazz avec lequel je n'ai pas de lien, mais j'apprends beaucoup de choses avec lui. C'est un excellent pédagogue, il est animé par une vraie passion.

À ton avis, pourquoi les gens font-ils autant appel à toi ? Qu'est-ce que tu leur apportes ?

Je crois que j'ai une certaine vision du monde... Je n'ai pas peur de dire ce que je pense. Peut-être aussi le timbre de ma voix... Je ne sais pas. J'aime bien jouer avec l'espace. Spécialement comme vocaliste, j'approche la collaboration comme si j'étais un violoncelliste, ou un saxophoniste... Non, justement, peut-être pas un saxophoniste ! J'essaie de laisser beaucoup d'espace, je ne cherche pas à être devant les autres. Comme pour tous les musiciens, l'espace est très important pour moi. Mon personnage est particulier, j'imagine que ça convient à certains... Peut-être aussi mes disques solo [*Negrophilia : The Album, Welcome to the Afterfuture*], et mes collaborations avec Vijay Iyer... Ça peut être parfois pour mon nom, mais je ne suis pas très connu.

Ah bon ?

Non, de moins en moins. Quand j'ai commencé, j'étais un rappeur un peu culte, j'avais un bon réseau. Mais les gens de ma génération ne peuvent plus sortir tout le temps maintenant, ils ont des enfants ! Peut-être que j'aurais eu davantage de succès si j'étais resté uniquement dans le hip hop underground, mais il y a une chose que j'adore, c'est ma liberté. Depuis le début, je touche à beaucoup de styles différents. Et j'arrive à nourrir ma famille comme ça, c'est magique. Pas magique dans le sens d'un cadeau du Ciel, non ! Je bosse ! Ha ! ha ! ha ! Cela dit, certes je ne faisais que du hip hop au départ aux États-Unis, mais pendant les concerts live, « open mic » [scène libre], les musiciens qui nous accompagnaient étaient

des grands du jazz. On était à New York ! J'ai fait des plateaux avec Amiri Baraka par exemple, le fondateur du Black Arts Movement, et il y avait toujours plein de super musiciens avec lui. Sa génération nous a suivis au début. Un jour, Sonia Sanchez [une poète africaine américaine] est venue nous voir et à la fin, elle nous a dit de bosser plus ! Du coup, j'en connaissais déjà pas mal, même si c'est au moment où j'ai commencé à travailler avec Vijay Iyer que j'ai vraiment rencontré le monde du jazz.

Qu'est-ce que le fait de s'installer en France a changé ?

Au début, du point de vue de la création, c'était difficile. Paris, c'est comme Manhattan. J'ai habité à New York, mais jamais à Manhattan, plutôt dans le Bronx. Ici, j'habite dans le 9^e. Je n'ai emménagé à Paris que pour des raisons personnelles, pas pour ma carrière. Si j'avais voulu quitter les États-Unis pour trouver l'inspiration, je serais parti à Lagos, Kinshasa, Johannesburg, São Paulo, Mumbai, Shanghai... c'est-à-dire dans des villes qui ont pris le relais

de ce qu'a été Paris à une époque. Le centre-ville parisien est un musée ; l'architecture est presque parfaite ! À ma connaissance, Paris est la seule ville dans l'histoire de l'humanité à avoir été sauvée par beauté : en 1944, lorsque Hitler lui ordonne de la raser, Choltitz refuse. Moi, j'ai besoin d'un endroit où il y a du raté, de l'inachevé, où tout est possible... J'adore travailler à São Paulo par exemple. C'est une ville énorme, en surface pas très intéressante, mais quand on commence à l'explorer, on en trouve le charme. Si dans l'espace il y a des choses qui dépassent, qui ne sont pas conformes, ça autorise à casser les règles aussi en musique. Du coup, depuis 2010, j'ai un studio à Saint-Denis [93], où je me sens beaucoup plus à l'aise pour travailler ! Par ailleurs, Paris est connectée à d'autres villes comme Abidjan, Dakar, Fort-de-France, Pondichéry... C'est quelque chose que j'essaie de garder à l'esprit depuis que j'ai emménagé ici, ce qui n'est pas évident après 13 ans. Pour écrire, je prends souvent le métro, et je fais toute la ligne aller retour. J'aime me sentir connecté, en transit. Dans un wagon, on ne peut pas sortir facilement, il n'y a pas beaucoup de distractions, c'est plus facile de rester concentré. Je ne pourrais pas du tout écrire dans un café par exemple, et d'abord à cause des clichés. C'était un problème pour moi au début, j'étais très conscient du fait d'être à Paris, notamment à cause de la tradition d'échange entre cette ville et les artistes africains américains au XX^e siècle. Ce genre de sensation ne m'aide pas du tout pour ce que je fais.

Et la mer ou la campagne, non ?

Ça dépend. Si la plage est trop belle, non, je ne peux pas. J'ai une maison familiale un peu cabossée en Bourgogne, dans un joli village, et là oui, je peux bosser.

Dans ta manière de rapper, on entend une grande variété d'influences et de sons, pas seulement du rap américain standard.

Tu sais, aujourd'hui dans le hip hop américain, même dans le Top 10, tu peux trouver la même diversité. Tout le monde fait des choses différentes. Le public américain est prêt maintenant pour les expérimentations, il est beaucoup plus ouvert que quand j'ai commencé.

Tu ne penses pas, comme Greg Tate par exemple, que le hip hop a été récupéré par l'industrie ?

Oui et non, ça dépend de quelle sorte de hip hop tu parles. Bien sûr le Top 40 est toujours occupé par les grandes compagnies, mais il y

a d'autres choses qui existent. Le hip hop a fait l'effort de préserver l'art de la récupération, parce que les artistes savent ce qu'il s'était passé avec le blues. Par ailleurs, chaque pays a inventé son propre hip hop. C'est une musique mondiale, parce que tu es obligé de mettre quelque chose de toi-même dans ton rap. Bien sûr, ça reste une musique noire américaine, mais ouverte. On peut se revendiquer du hip hop d'une manière qui serait impossible avec le jazz. En France, je rencontre souvent des musiciens qui disent le contraire, que le jazz est universel, et qu'ils n'écoutent pas spécialement de jazz américain. Je trouve cette approche très problématique... On ne peut pas échapper à l'origine africaine américaine du jazz, dans le son, la tonalité... Alors qu'en rap, la base musicale est la même partout, mais la voix qui se pose dessus est toujours différente.

Tu ne trouves pas que le jazz français a créé une identité distincte de celle du jazz américain ?

Django Reinhardt, oui. Il a contribué significativement au jazz français. Il a apporté une nouvelle manière de faire du jazz, une identité distincte, immédiatement reconnaissable.

Est-ce que le fait de fréquenter assidûment la langue française a changé ta manière de rapper ?

Oui, ça a changé ma manière de parler et de penser. Par exemple, j'utilise maintenant des termes français s'ils apportent une nuance ou une signification qui fonctionne mieux que celle d'un mot anglais, comme « par hasard ». Elle est formidable cette expression, et elle n'a pas vraiment d'équivalent en anglais. C'est beaucoup mieux que « by chance » ou « incidentally ». La plupart du temps, quand je bosse avec des jazzmen, j'improvise en anglais. Mais il m'arrive d'oublier un mot – ça doit être l'âge – et de le remplacer par un mot français.

Quel lien fais-tu entre improvisation et politique ?

Quand je suis rentré des États-Unis après l'élection de Trump, j'étais rempli de colère et de frustration. Je n'avais plus envie de rapper en anglais, ni en français, ni dans aucun autre langage impérialiste et colonial. Et donc, pendant trois semaines après les élections, j'ai inventé une langue. Je faisais au moins un ou deux morceaux par concert dans une langue imaginaire spontanée, une sorte de yaourt pas possible. J'avais déjà joué avec ça avant, dans les années 1990, même si je ne le revendique pas. Mais si je voulais résister efficacement, j'apprendrais le hindi ou le wolof. Ce que je fais est dans le même esprit, mais demande moins d'efforts !

Comment le jazz et le rap américains ont-ils réagi à l'élection de Trump ?

Il existe des collectifs de musiciens anti-fascistes, des choses comme ça, mais je ne sais pas trop parce que je n'y suis pas. Je vois ce que mes amis postent sur Facebook : tels que des concerts de soutien ou des actions militantes. Mais tout cela n'est qu'une continuation de mouvements plus anciens, comme Black Lives Matter, et avant ça le Black Arts Movement et le Mouvement des droits civiques. En fait, la majorité de mes amis et moi étions déjà engagés. Je fais de la musique politique depuis mon premier disque. C'est drôle, parce que comme les années 1990 étaient une époque tranquille, tout le monde nous demandait pourquoi on parlait de politique ! Aujourd'hui, 20 ans plus tard, je retrouve les mêmes chansons sur Facebook, postées par d'autres gens.

“ *La musique est toujours politique. Toute expression est politique.* ”

Penses-tu que la musique est politique en soi, au niveau esthétique ?

Pour moi, la question est sans objet. La musique est toujours politique. Toute expression est politique. Quand on fait un concert, on s'adresse à un public, et ça c'est déjà une action politique. Tout est politique. Le matin, quand tu sors du lit le dernier, tu dois faire un choix : ou tu vas directement aux chiottes, ou tu passes d'abord dans la cuisine dire bonjour à ta femme. Ta réponse à ce dilemme est politique. Le seul moment où la musique n'est plus politique, c'est quand on en joue tout seul, quand il n'y a plus de collectif.

Que penses-tu de la situation politique française ?

C'est chaud. Pour la première fois, je suis très content de ne pas être aux États-Unis en ce moment, mais en France, c'est aussi difficile. Si l'on regarde la distribution des richesses, on est au Moyen-Âge. Entre ça et les nouvelles technologies, quelque chose est en train de péter. Le capitalisme est plus violent que le prolétariat. La révolution prolétarienne est possible ; on est beaucoup plus nombreux que les patrons et les grands propriétaires, on représente une menace. S'il n'y avait pas de conflits religieux et de terrorisme... Ces sujets font diversion.

Mais, même au sein du prolétariat, les intérêts sont divergents...

Oui mais l'époque empêche qu'on se retrouve ensemble politiquement. La chute d'Occupy Wall Street est très intéressante. Pourquoi ça n'a pas marché ? Les explications faciles, ce serait parce qu'on est trop attaché au matérialisme, et qu'on est empêtré dans nos contradictions, et les explications profondes... J'évite les théories du complot, mais en même temps les pouvoirs de renseignement savent casser des mouvements, ils font ça très bien. Les problèmes religieux sont une distraction très efficace ; aux États-Unis, on commençait tout juste à réfléchir sur l'intersection entre les dominations de race, de classe et de genre, et boum, la religion est arrivée au milieu et a complexifié encore les choses. Mais c'est impossible d'abattre le capitalisme, particulièrement en Amérique.

Tu crois en Dieu ?

J'ai un côté spirituel... J'aime bien les arbres par exemple, je les trouve très puissants. Je n'aime pas tout en France, mais j'apprécie beaucoup de vivre dans un pays où la religion n'est pas centrale. Si je devais croire en Dieu, je serais polythéiste, c'est plus intéressant. Le monothéisme ne permet pas de penser la complexité de l'humain, le panel d'émotions de l'être humain... C'est trop binaire.



À écouter

disponibles aux Allumés du Jazz

Christophe Rocher - Sylvain Thévenard :

Nos futurs

(Abalone - 2017) Coffret 3 CD

Illtét :

Gain

(RogueArt - 2014) CD

Alexandre Pierrepont - Mike Ladd :

La maison hantée

(RogueArt - 2008) CD

Emmanuel Bex, David Lescot, Élise Caron, Mike Ladd, Géraldine Laurent, Simon Goubert :

La chose Commune

(Le Triton - 2017) CD

EXPLORATEUR EN FOND LIBRE

Interview de **Benjamin de la Fuente** par **Roland Dronssevault**
Illustration de **Nathalie Ferlut**

L'ébaubissant Groupe Caravaggio vient de publier son très remarqué troisième album *Turn Up* chez La Buissonne (le label du fameux studio qui fête aujourd'hui ses trente ans). Les amateurs de jazz (et musiques etc.) y découvrent aux côtés de Bruno Chevillon et Éric Échampard, le compositeur de musique dite « contemporaine » Benjamin de la Fuente, ici aussi instrumentiste. Passionné de son et de situations, il est à l'affût des ponts nécessaires à de nouvelles relations parmi ceux qui jouent, entre ceux qui écoutent et ceux qui jouent et inversement.



Lorsqu'un orchestre endosse le nom d'un personnage célèbre et *a fortiori* celui d'un peintre novateur, quelle part de réalisme cherche-t-il à « intégrer », quelle stimulation cela peut-il avoir sur la musique et quelle responsabilité en découle ?

Nous avons choisi le nom de Caravaggio (une proposition de Bruno Chevillon) à la suite de l'écoute des premières maquettes de notre premier album que nous avons enregistrées en 2004. Notre souci des contrastes, notre goût pour les extrêmes et les reliefs à l'intérieur même d'une composition, notre volonté de susciter des images pour l'auditeur - plutôt que d'imposer de la performance instrumentale individuelle (solo, etc.) - nos recherches d'alchimies sonores entre les sons lumineux, aveuglants, et les sons complexes saturés et ténébreux nous ont rappelé le principe du clair-obscur du peintre. Quoi qu'il en soit, porter le nom de Caravaggio pour un groupe de musique reste un simple hommage et nous permet de guider un tant soit peu l'écoute de l'auditeur par sa référence picturale. Enfin, rien n'est plus stimulant que d'inventer ensemble encore un nouveau projet nous poussant à expérimenter de nouvelles choses, enfermés dans un garage pendant des jours. Il faut avouer que le nom du groupe est oublié, je crois bien, dans la tête de chacun des musiciens pendant les phases de travail. Pour information et de manière plus anecdotique, Samuel S. et moi-même étions à la Villa Medici pendant le montage et le mixage de ce premier disque et, immergés depuis plus de deux ans dans une ambiance romaine, nous voulions trouver un nom de groupe lié à l'Italie.

Vous avez enregistré et visualisé avec Mat Jacob un projet appelé *Folk Blues Remains*, une affirmation qui se remarque en nos temps de troubles nouveaux où le blues semble reprendre une place prépondérante dans diverses formes de musiques qu'il a jadis alimentées : le jazz, le rock et plus récemment et sans doute, avec un lien autre que seulement stylistique, le hip hop. Que diriez-vous de cet énoncé *Folk Blues Remains* au regard de la situation musicale, politique actuelle ?

Avec *Folk Blues Remains*, je n'ai pas cherché à intégrer véritablement le Blues dans mon langage musical et je n'ai même pas réalisé à quel point il retrouvait une place prépondérante aujourd'hui en ces temps troublés. Avant toute chose, j'ai eu envie de travailler, tel un électroacousticien, sur la matière du Blues, sur le son, les timbres, les techniques instrumentales et la manière de faire sonner cette musique - qui reste assez fascinante quand on l'écoute avec de nouvelles oreilles. En mettant de côté un temps son aspect social et historique, j'ai pu me concentrer sur ce qu'est l'essence même du son Blues et de son pouvoir émotionnel. J'ai pensé ce travail comme un recueil de vestiges (*Remains*) pour ensuite ranimer la force de ces sons anciens (augmentés par l'électronique) et les placer en contrepoint avec le film et son personnage étrange, ce qui a constitué le spectacle. Enfin, je me suis servi du Blues dans *Folk Blues Remains* comme d'une machine (quasi magique) à révéler l'invisible mais surtout l'intime, l'errance et la bles-

Jusqu'où l'errance peut être l'amie du compositeur ?

L'errance n'est pas véritablement une amie, elle est dangereuse mais parfois nécessaire (sur un temps court), tel un outil. Dans le meilleur des cas, elle force l'invention de nouveaux modes de pensée et développe la réactivité. Elle permet de récolter parfois de nouvelles idées. Toute sorte d'inconfort est indispensable au compositeur qui cherche à se renouveler sans cesse. On fait vite le tour de son petit monde.

Le pianiste Cecil Taylor a dit : « Si vous êtes réellement intéressé par la musique, alors vous devez abandonner toutes les idées préconçues à son sujet, quelles qu'elles soient ». Est-ce vraiment applicable, nécessaire ? Comment le vivez-vous dans vos recherches, vos rencontres ?

Avec la pratique quotidienne de la musique et surtout avec celle de l'écriture, je me rends bien compte qu'il est difficile d'avoir des idées préconçues sur la musique. Chaque pièce est un nouveau problème à résoudre. Cependant, sans pour autant s'accrocher à ses certitudes - souvent implantées à notre insu, soit dit en passant - il serait idiot de ne pas se servir de son expérience et de son savoir-faire, quitte à s'en dégager si besoin. « Habituellement je ferais plutôt comme ça mais essayons autrement pour entendre où cela nous mène. »

La bonne mécanique est toujours d'apprendre pour désapprendre. Bien entendu, l'*a priori*, le préétabli, la sécurité, le confort, ne font pas bon ménage avec l'invention qui sous-entend une recherche de quelque chose d'autre. En revanche, la méthode, oui. Encore faut-il trouver la bonne. Je réalise que j'apprends plus avec les années sur ma relation personnelle avec la musique que sur la musique elle-même. C'est d'ailleurs toujours le cas avec n'importe quelle discipline qui nous accompagne une vie entière, il me semble. Ce que dit Cecil Taylor n'est pas autre chose que : « La musique, ce n'est pas ce que vous croyez » (!) Pour celui qui travaille la matière du son, il est aussi important de ne pas avoir d'idées préconçues sur la musique que de ne pas la mystifier.

Vous avez adapté un discours de Malcolm X dans une pièce nommée « On Fire ». Que peuvent les mots pour la musique, la musique pour les mots, la politique pour la musique, la musique pour la politique ?

Personnellement, je pense de prime abord que la musique n'a pas besoin de mots et les mots n'ont pas besoin de musique. Toute la poésie nous le prouve. Aussi, je ressens régulièrement une redondance dans les projets texte/musique. Ceci étant dit, la problématique est intéressante et il y a des solutions pour que s'opèrent une harmonisation, un « accord » entre ces deux formes d'expression, pour que la musique ne nuise pas aux mots et réciproquement. Le problème fondamental est même cognitif, nous n'écoutons pas les mots avec les mêmes oreilles que nous écoutons la musique. Il faut donc guider l'écoute de l'auditeur, jongler pour favoriser tantôt le sens des mots, tantôt le signifiant musical, créer une alchimie sonore (avec des mots dits ou chantés) naturelle, constitutive d'un troisième « objet artistique » où la musique est là pour faire entendre les mots différemment et apporter une dimension émotionnelle supplémentaire, où les mots sont là pour « faire parler le son ». Dans « On Fire », j'ai pris le parti de jouer sur la dimension conflictuelle entre la musique et les mots, tout en ayant pris conscience de la musicalité des discours de Malcolm X. Ses discours ont tous en commun, force, rythme, insistance, *flow* et répétition. Des qualités qui ont conditionné mon choix des textes en plus de leurs sens. Les textes sont joués dans une traduction en français par une femme. J'ai trouvé plus intéressant de prendre le risque de jouer avec la distanciation dans le désir d'une perception nouvelle actualisée.

Cette pièce est le résultat d'un agencement de trois entités en lutte permanente dans un flux rythmique toujours en plein effort et parfois chaotique. Un flux qui est pourtant

le principal combustible pour le déploiement formel. Les trois entités sont un orchestre insistant, répétitif et perturbateur, un piano catalyseur et la voix parlée, créée de Piera Formenti qui tente de se faire entendre. J'ai pensé ce projet en terme d'énergie, d'impact, de répétition et de collision pour que surgisse un changement, une « altération » progressive dans notre écoute. Pour passer un seuil dans notre entendement. Transmettre aussi une énergie sonore qui se mettrait d'autant plus en vibration rageuse qu'elle est en conflit avec ce qui l'entoure. Enfin, pour essayer de répondre à votre question, je ne crois pas que la musique puisse faire grand-chose pour la politique. Elle ne peut pas changer le monde ici-bas. Après tout, on peut dire que la musique n'est pas autre chose que du son travaillé, façonné qui s'écoule dans le temps ayant pour objectif de toucher l'âme de celui sait écouter. Quant à la politique, elle ne doit pas perdre de vue la valeur épiphanique de la musique et doit la considérer autrement qu'un simple produit de consommation. Se rassembler, c'est déjà un bon début pour (s') entendre.

Qu'est-ce qui - dans la musique - était possible hier et qui ne l'est plus aujourd'hui, qui n'était pas possible et qui l'est désormais et quelle est la possibilité des possibles à venir ?

Tout d'abord, il est important de préciser que le métier du compositeur, n'est plus le même qu'aux siècles précédents. La pratique est devenue multiple. Je fais d'ailleurs partie du collectif 4102 qui représente une génération de compositeurs et compositrices dont la pratique s'inscrit dans un continuum entre l'écriture musicale, les écritures scéniques et les conditions sociales de leurs représentations. Les membres de 4102 sont tous directeurs de projets, de la production à la diffusion, en passant par la mise en scène, la médiation culturelle et la dimension technique. On a créé ce collectif parce qu'il est, pour des raisons politiques, de plus en plus difficile de pratiquer dans de bonnes conditions la création musicale dans ses nouvelles formes. Il y a un déséquilibre important entre les moyens attribués au patrimoine et ceux attribués à la création de compositeurs vivants. La création musicale aujourd'hui, à l'instar du théâtre et de la danse, demande du temps et des moyens alloués aux équipes artistiques. Les conditions actuelles commencent même par endommager la qualité intrinsèque des œuvres produites. Aujourd'hui, le compositeur n'est plus dans sa tour d'ivoire écrivant pour la postérité. Il est un citoyen qui défend des valeurs telles que l'échange humain, l'engagement des œuvres, l'impact social, la transmission et le partage, par exemple. Il s'inscrit dans la cité avec une vision dynamique du faire musical. D'un point de vue artistique, depuis quelques années déjà, je constate à la fois une communication entre les musiques dites populaires et les musiques « savantes » et une curiosité croissante voire une fascination du public pour le son en tant que tel et ses conditions d'écoute, avant la musique elle-même. L'électronique et le Home studio y sont pour beaucoup. On pourrait même dire qu'avant son langage, c'est plutôt le son qui définit un artiste. Les querelles esthétiques doucement disparaissent, les collaborations se multiplient et la transdisciplinarité est à l'honneur, tout ça au profit d'un renouvellement des esthétiques et des langages. Je ne suis pas inquiet pour l'avenir de la musique. Il y a toujours eu des artistes pour inventer malgré tous les obstacles. Et face à ces derniers, on a tendance à rechercher plus d'expériences collectives et de partage que d'isolement pour créer.



À écouter disponibles aux Allumés du Jazz

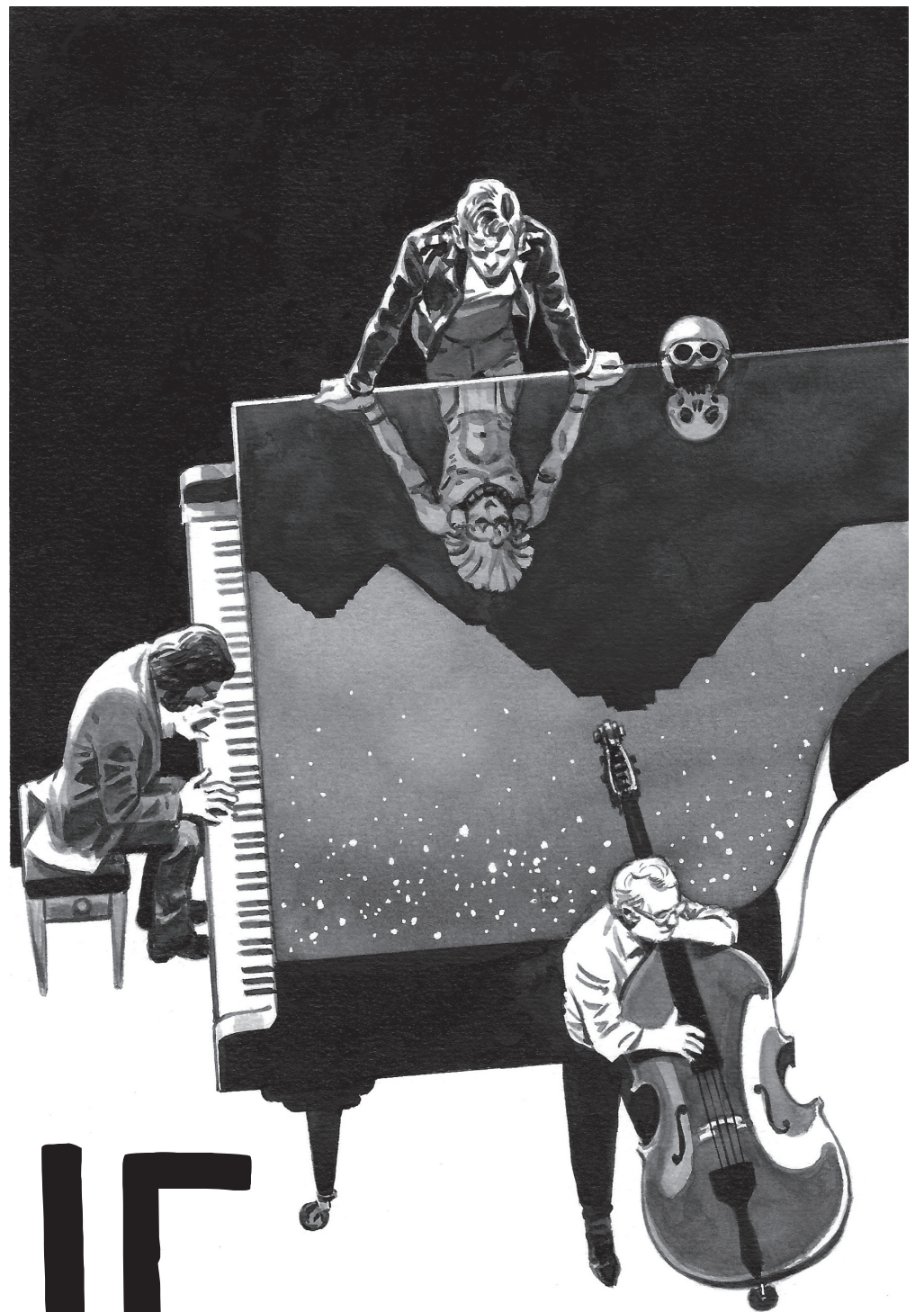
Caravaggio : *Caravaggio* (La Buissonne - 2012)

Caravaggio : *Turn up* (La Buissonne - 2017)

On peut entendre le bruissement des dernières conversations qui parcourent le Teatro Municipal de Buenos Aires en cette soirée de novembre 1979. On peut même tout particulièrement s'intéresser à celle qui, sur la scène, vient de s'instaurer entre un piano et une contrebasse. On hésite cependant à parler de musique, à l'écoute de ce qui semble ne constituer que de brefs et discrets signes de reconnaissance. Des signes qui donnent la sensation que *des sons et des parfums tournent dans l'air du soir* pour inciter à se poser une question majeure : Baudelaire était-il argentin ? À ce stade de la nuit, aucune mélodie n'est donc identifiable et l'auditeur peut en conclure que ce premier conciliabule, n'a en fait d'autre but que de permettre aux instrumentistes de s'accorder une dernière fois. Seule une attention plus soutenue serait susceptible d'identifier les prémices d'un standard qui atteste que le concert a déjà commencé. De comprendre que les musiciens viennent, à notes feutrées, de pénétrer dans l'univers harmonique du célèbre « Stella by starlight » de Victor Young.

En cette fin de novembre, il fait peut-être encore doux, et l'homme assis au piano ne saurait être surpris par ces sons qui gravitent autour de lui comme autant de beautés suspendues ; l'ombre de Debussy lui est trop familière, et il a souvent lui-même fait observer que le son de l'instrument dont il jouait s'étirait comme de la fumée. La seule chose que William John « Bill » Evans ignore ce soir-là, c'est que le temps lui est désormais compté : il n'a très exactement plus que treize mois à vivre. Il est toutefois permis d'en douter en l'écouter jouer de plus en plus vite comme s'il pressentait le danger de n'avoir déjà plus le temps de tout dire.

On conviendra que rien ne saurait interdire la description d'un concert auquel on n'a pas assisté. Tout simplement parce que l'oreille « voit », et qu'une trace sonore peut amplement suffire à faire naître des images. Cette trace peut même constituer un souvenir doté d'une émotion particulière, une fois admis que la seule audition présente l'avantage de solliciter notre imaginaire puisque rien d'étranger à l'événement purement musical n'est venu s'interposer. Terre d'aventure pour l'auditeur voire le



IMAGINE

Texte de Jean-Louis Wiart . Illustration de Jeanne Puchol

lecteur, qui a choisi d'entrer dans le tableau en se laissant au besoin suggérer, mais pas davantage, ce qu'il va y trouver ; importance de la métaphore en littérature et du « hors champ » au cinéma. En ce qui concerne le concert qui va être évoqué, le lecteur ne s'expose d'ailleurs pas à rester bien longtemps dans l'ignorance. Avec quelques indications, il a trente-huit ans plus tard la possibilité de s'embarquer sur YouTube sans avoir à se déplacer. On vit une époque formidable.

Dans tout ce que nous offre l'art, le passage du rêve à la réalité ou l'inverse est un voyage étrange et fascinant où les choses semblent s'accomplir souvent à notre insu. Ce thème est d'ailleurs suffisamment magique, mais peut-être tout simplement universel pour, le croirez-vous, nous autoriser à demeurer dans la nuit de Buenos Aires pour raconter une tout autre histoire. Pour nous souvenir d'un jeune motocycliste parcourant les rues de la capitale argentine dans une nouvelle de Julio Cortazar ; *une nuit face au ciel* où un accident de la circulation vient de se produire. De l'attroupement qui se forme, de l'ambulance qui s'approche, du transport sur un brancard qui s'organise. Puis peu à peu, au-delà du couloir d'un hôpital parcouru à vive allure, d'un changement de décor qui intrigue. De la vision soudaine et insolite de torches d'un autre âge accrochées aux murs de longs couloirs de pierre. De l'angoisse qui étreint au moment où le brancard accédant étrangement à l'air libre, n'atteint nullement le bloc opératoire

attendu, mais un bûcher. D'un bûcher où se tient un bourreau, qui brandit un couteau scarificateur ensanglanté. L'explication est d'une évidence terrifiante pour le jeune homme. Elle ne l'est pas moins pour le lecteur. Le rêve, c'était cette chevauchée nocturne sur une moto, la réalité le sacrifice qui s'apprête sur un autel aztèque. Ici et maintenant.

L'art est le vecteur idéal pour accomplir ce genre de voyage, et il nous en réserve heureusement de moins effrayants. Dans son dernier et superbe film intitulé *Vanya, 42^e rue*, aujourd'hui évidemment introuvable, Louis Malle qui comme Bill Evans, pur hasard des associations éphémères, mais allez savoir, n'a au moment où il tourne ce film plus que douze mois de vie devant lui. Ce qui ne l'empêche pas de nous prendre également au dépourvu en nous décrivant dès l'ouverture du film la vie d'une troupe de théâtre. Avec des femmes et des hommes qui s'apprêtent à rejoindre un lieu où ils répètent la pièce de Tchekhov *Oncle Vania*. Nous sommes dans un vieux quartier de New York, et l'on suit ainsi plusieurs comédiens, au gré des différents moyens de transport qu'ils empruntent. Ils finissent par se retrouver dans une salle poussiéreuse et quelque peu délabrée pour s'asseoir enfin sur ce qui semble être la scène, au gré des sièges disparates d'un décor minimal. Ils sont visiblement heureux de se retrouver et commencent à échanger, à parler des choses de la vie ; à une partenaire, l'un des acteurs demande par exemple à quand remonte leur

première rencontre. Puis, insensiblement, la caméra s'éloigne, les abandonne à l'intimité de cette conversation pour pivoter lentement et nous faire découvrir au bout de ce retournement que les spectateurs sont là. La pièce a commencé, et rien ne nous prépare à cet événement. L'habituelle banalité apparente des situations et des dialogues de Tchekhov n'a évidemment rien fait pour éveiller en nous le moindre soupçon, aussi sommes-nous passés de l'autre côté du miroir sans nous en rendre compte. C'est effectivement le propre de l'art.

On pourrait par ce jeu des associations multiplier les exemples où les choses semblent s'accomplir à notre insu, et d'ailleurs je vais vous faire un aveu : initialement, l'exercice était prévu à partir de la réalisation du journal que vous avez entre les mains. Un journal dont chaque numéro s'amorce et se boucle à chaque fois comme par miracle. Un peu comme la séquence du piano et de la contrebasse cités plus haut, soit après quelques échanges très courts et assez mystérieux, des collaborations qui finissent par s'agréger et à la fin les vingt-huit pages qui prennent vie on se demande comment. Vous ne risquez d'ailleurs pas d'en savoir davantage puisque « l'ours » intrigue plus qu'il n'informe au travers d'une parution assumée comme *aléatoire* et une rédaction *pas toujours responsable*.

Ce concert de Bill Evans évoqué en ouverture, et écouté en écrivant le début du texte initial, s'est-il insidieusement imposé pour devenir finalement le premier maillon de la démonstration et changer ainsi la donne ? L'auteur aurait-il par manque de concentration laissé lui aussi le phénomène se dérouler à son insu ? C'est possible, la pratique de ce genre à risque qu'est la digression pouvant par nature dériver, échapper à tout contrôle. Toutefois, si les choses s'avéraient plus compliquées à expliquer, nous essaierons à tout prix (qui sera de toute façon trop élevé pour le journal) de ne pas entrer pour autant dans une démarche d'analyse qui, par une sorte de fatalité, menacerait de nous entraîner une troisième fois sur le même lieu, et ce dans le même article. La raison en est simple : savez-vous qui, avec le ratio assez ahurissant d'un thérapeute pour 120 habitants, s'impose aujourd'hui comme la capitale mondiale de la psychanalyse ? BUENOS AIRES mesdames, messieurs ! On y retourne ?

LA VICTOIRE DES POÈTES

Texte de **Pablo Cueco** . Illustrations de **Cattaneo** et **Sylvie Fontaine**

“ Elle n’aime pas qu’on la sonne
C’est pas une domestique
Elle sait bouffer des briques
Mais quand elle veut, elle crie
La Poésie ! ”

Léo Ferré

Même si la musique sait vivre sans les mots (ou du moins le prétend-elle), même si les mots s’enorgueillissent en société de se suffire à eux-mêmes, les deux vivent une tumultueuse histoire d’amour depuis des temps immémoriaux. Leur alliance donna lieu à un genre mal considéré par les séparatistes : la chanson. Mais la poésie titilla la musique plus encore et les poètes en souhaitaient l’espace, le rythme. Les musiciens excités par les mots déclencheurs répondaient au son de sonnets et les poètes se rêvèrent en batteurs, clavecinistes ou saxophonistes. D’autres alliances prirent d’autres noms pour chahuter l’ordre du monde : sprechgesang, lettrisme, rap... Des moines de Saint Bernardin à Debussy, de la lyre de Delphes au sampling, les mots et la musique continuent de se séduire, s’interroger, se stimuler, se chercher, se trouver, rompre parfois dans le fracas ou éclater dans l’extase. En visite dans la discothèque des Allumés du Jazz, Pablo Cueco, ne quittant pas des yeux l’acrostiche auprès de son zarb, s’est intéressé de près à la part très prégnante des albums où poésie et musique se lovent.

On vient et va, on entre et se plonge, on plane et s’envole dans la poésie par mille chemins de traverse, ouragans ravageurs, sentiers obscurs, airs légers, brumes épaisses, eaux profondes et noires, douces brises ou déserts infinis. Il y a autant de rapports à elle qu’il y a d’êtres humains, de poètes et de poèmes. Certains diront que c’est la musique du langage, d’autres le langage avant le sens, d’autres encore après lui... Tous ont raison, ou au moins les leurs.

Le rythme peut en être le moteur, mais sa définition même est insaisissable : Jean Tardieu, étudiant avec minutie des rythmes de versification prospectif, Isidore Isou reproduisant le rythme d’un langage imaginé en ne s’attachant qu’aux sonorités des lettres et phonèmes, Michel Leiris qui passe du jeu de mots quasi calembouresque à la description précise et objective de ses sentiments les plus intimes, Benjamin Péret - auto proclamé amusique - chez qui le rythme passe par le choc entre les images invoquées, le sens des mots, les contrastes, sans parler de tous ceux qui ont exploré les formes rigoureuses classiques plus ou moins obsessionnelles de la prosodie... Les chants, psalmodies et chansons, des rituels archaïques aux troubadours d’aujourd’hui, nous offrent aussi d’innombrables réussites... De Bernard de Ventadour à Bob Dylan, Violeta Parra, Georges Brassens, Colette Magny ou Silvio Rodriguez, il y a de quoi faire... On pourrait ainsi continuer la liste sans faiblir.

De toute façon, le vingtième siècle a tout chamboulé, ce qui pour la poésie signifie qu’il a tout remis en place. Le lettrisme, le surréalisme, le dadaïsme, la banalité sublime de Francis Ponge, l’ônirique ironie de Prévert, les jeux Oulapiens, l’intrusion de la performance, la pop anglaise prospective des années soixante ou soixante-dix, le jazz, le free jazz, les punks, voire le théâtre musical, le rapport des plasticiens à l’histoire de l’art, la multiplication des passerelles entre les arts, etc. ont démontré, chacun à leur manière, le caractère essentiellement poétique de l’art de sa pratique et de la

relation que l’on peut prétendre entretenir avec lui, tant en général, que œuvre par œuvre, d’une part, et qu’il n’y a probablement eu, d’autre part, aucun progrès dans le domaine de l’art de l’aube de l’humanité à aujourd’hui... Sinon peut-être des adaptations à des techniques nouvelles... L’image produite avec le dernier né des ordinateurs nous touche-t-elle plus qu’un petit dessin vieux de trente mille ans gravé dans la roche que l’on peut voir tout au fond de la grotte de Roucadour ?

Dans les dernières années de sa vie, mon père, atteint comme on dit d’une « maladie dégénérative des fonctions cognitives supérieures », aimait qu’on lui fasse la lecture de quelques poèmes... Je m’y employais consciencieusement, choisissant avec soin mon programme pour chaque visite. J’avais un certain succès avec les pensionnaires de ce que j’appelais « La Station MIR » et mon frère « L’Ashram ». Ils se regroupaient souvent autour de mon père et moi pour m’écouter. Ils m’ont souvent remercié, voire applaudi. Ils appréciaient et « comprenaient » cette forme de parole au sens diffus ou parfois caché, voire absent, alliée à la puissance évocatrice des mots hors du contexte de la réalité raisonnable et de la pensée du réel ; activité pour laquelle « mon public » avait certaines difficultés. Je me sentais investi d’une certaine responsabilité, d’une forme de mission. Ils m’ont aidé aussi, m’obligeant à me renouveler, à chercher de nouvelles anthologies, de nouveaux recueils... Mais pas seulement... J’avais une petite résistance avec Rimbaud, pourtant loué par tous... Je calais... Jusqu’au moment où, dans les derniers mois de mon père, alors qu’il ne parlait plus depuis bien longtemps et que la communication était plus qu’approximative, je commence ma lecture rituelle par « Ô saisons ô châteaux » et qu’il réponde comme un cœur, et avec une diction quasi parfaite : « *Quelle âme est sans défaut ?* » (deuxième vers du poème). J’en suis resté stupéfait et suis devenu inconditionnel rimbaldien, ne serait-ce

que par reconnaissance pour ce fugace moment de magie pure. La poésie s’adresse à tous les sens, évoque tout, convoque toutes les émotions... Elle marche sur les plates-bandes de tous les arts... Images, couleurs, sons, sens, non sens, absurde, désirs, rythmes, chant, introspections, grotesque, hurlement, impudeur... Rien ne lui est interdit. Tout lui est possible. C’est le rêve impossible de l’art total incarné par l’opéra puis par le cinéma hollywoodien ! Mais existant depuis toujours, hors du système... quelques mots sur une feuille de papier vous emmènent au bout de l’univers ou de vous-même. L’opéra interne, l’art total intérieur... Pour paraphraser Jean-Bernard Pouy et son fameux « Spinoza encule Hegel », on pourrait dire « Villon encule Wagner »... Et George Lucas en prime ! Mais attention, amis de l’art total, avec le poème, le lecteur n’est pas consommateur. C’est lui-même qui « fabrique » les sensations... Dans son cerveau, son cœur, ses tripes ! Cela demande temps, effort et concentration... Sans doute aussi un certain abandon. Un art de vivre. On n’en sort pas toujours indemne.

La poésie n’a pas besoin de musique : elle est déjà musique pour qui sait l’entendre. Mais elle la nourrit volontiers. Les modalités de rencontres et mélanges possibles sont infinies... de l’illustration à l’inspiration, de la mise en musique à la mise en valeur de la musicalité du vers... Pierre Boulez et René Char, Léo Ferré et Aragon, The Talking Heads et Hugo Ball... Tout est permis, tout est possible. Tout est tellement possible avec la poésie que mille projets surgissent ces derniers temps : spectacles, disques, festivals... « Que cent fleurs s’épanouissent, que cent écoles rivalisent » disait Mao Zedong en 1956...

Quelques musiciens, producteurs, poètes, plasticiens, journalistes, penseurs et autres, vous proposent quelques vers. Parfois un seul ou une paire, parfois une strophe... et commentent leur choix.



MINI ANTHOLOGIE POÉTIQUE ET NÉBULEUSE DE QUELQUES ALLUMÉS PAS FORCÉMENT DU JAZZ...

SERGE ADAM

« Pull my daisy
tip my cup
all my doors are open
Cut my thoughts
for coconuts
all my eggs are broken... »
Allen Ginsberg, Jack Kerouac, Neal Cassady,
« Pull my daisy » (1948-1950 ?)

Lorsque Yula Michail m’a envoyé ce poème pour qu’on le mette en musique (CD Polytropon, Synomilia 2007), elle a joint cette traduction française :
« Tirez sur ma marguerite
inclinez ma coupe
toutes mes portes sont ouvertes
Coupe mes pensées
pour les noix de coco
tous mes œufs sont cassés »
Je n’ai pas cherché plus loin, je m’occupais de la musique. Ensuite, après l’enregistrement et lors des concerts, on s’est aperçu que cela ne voulait pas du tout dire ça... Mais elle a continué à le chanter et c’est devenu très drôle.

ADRIEN BARDI BIENENSTOCK

« Nous savons et nous nous en lavons les mains »
Lu dans une revue très confidentielle de lycéens du lycée Maurice Ravel, « Le Phénix n°0 », auteurs anonymes et texte sans titre.

Depuis dix ans, cette phrase revient chaque fois que je panique.

PRUNE BÉCHEAU

« Je mets une pomme sur ma table. Puis je me mets dans cette pomme. Quelle tranquillité ! »
Henri Michaux, « Plume » précédé de « Lointain intérieur », in *Entre centre et absence* (éd. Gallimard, 1963)

Et je commençais à m’abandonner aux choses...

JAC BERROCAL

« Rassasie-nous nous avons faim
De commotions intersidérales
Ah verse-nous des laves astrales
À la place de notre sang »
Antonin Artaud, « Prière » (1923)

Je suis toujours étourdi par ce texte prodigieux que j’ai eu la chance d’enregistrer à New York avec une basse obsédante, jouée par un transfuge de chez Marilyn Manson. Voilà, c’était magique et troublant.

CHRISTINE BERTOCCHI

« Once upon a time, the world was round, and you could go on it around and around. »
Gertrude Stein, « The World Is Round » (éd. Pritchett, 1998), mis en forme à 4 voix par John Cage dans la série « Living Room Music » (1940)

Poème qui a accompagné beaucoup de marches citadines ou campagnardes, qui tourne en boucle souvent, surtout dans des périodes de création, m’offre un socle qui permet que mon esprit vagabonde...

MICHÈLE BUIRETTE

« Avec Monsieur Monsieur je m’en vais en voyage
Bien qu’ils n’existent pas je porte leurs bagages... »
Jean Tardieu, « Monsieur Monsieur » in *Le fleuve caché*

Début de poème qui laisse rêveur, place à l’imaginaire le plus débridé ! J’adore ! J’ai mis en musique le poème en entier, il a une profondeur philosophique certaine...

JEAN-JACQUES BIRGÉ

« Qu’arriva-t-il ? Lorsqu’il se décida, ferma les yeux, tira, l’homme, instantanément victime d’un désastre d’hélice cassée en plein vol, de lanières coupantes, d’explosifs surnaturels, de trousseaux de clefs qui éclatent, tomba, étranglé net. »
Jean Cocteau,
« Martingale » in *Opéra*

Pour le rythme, pour l’énigme, pour les clefs...

PHILIPPE CARLES

« Il semble que le jazz ait toujours voulu être plus ou autre chose que lui-même. »
Jacques Réda, in *L’Improviste*, Une lecture du jazz (Collection Le Chemin, Gallimard 1980)

et n’est-ce pas en cela qu’il est à la musique ce que la poésie est au verbe ?
Juan-les-Pins, 1965... Les places pour les soirées coltraniennes étaient distribuées au compte-gouttes, au point que les journalistes débutants ne pouvaient espérer assister aux deux concerts. Sans doute avais-je opté pour le 27... Or ce jour-là avait débarqué à Juan celle dont je n’imaginais pas qu’elle deviendrait la toujours jeune femme de ma vie et je n’avais pas de billet qui m’eût permis de l’inviter. Et tandis que nous échangeions silences et mots doux, des échos nous parvenaient de la Pinède Gould, fragments de Love Supreme (dont je connaissais la version éditée en 64) que Coltrane avait choisi de jouer une dernière fois dans la nuit antiboise. Voilà comment je n’ai jamais vu Coltrane sur scène et comment il a joué avec nos vies.

FRANÇOIS COTINAUD

« S’enclore au permanent, déjà c’est l’engourdissement ; se croit-on plus en sûreté sous le couvert morne du gris ? »
Rainer Maria Rilke, in *Sonnets à Orphée*, trad. Armel Guerne (Ed. Seuil / Points)

Rilke nous secoue, nous réveille, il tire à hue et à dia, il combat l’immobilité. Sa poésie est inconfortable, comme l’est délicieusement le risque de l’improvisation. Me vient en parallèle cette assertion de Brel : « *Les hommes prudents sont des infirmes* », mais il y en a tant d’autres du même acabit. Evidemment, c’est beaucoup mieux en allemand... Est-ce qu’on pourrait traduire en français une phrase d’Evan Parker ou d’Hariprasad Chaurasia ? Mais revenons à nos moutons. Que ce soit avec les Elégies ou les Sonnets, Rilke ne m’a pas laissé indemne : gesamte Verwandlung ! Vous voyez ?

PABLO CUECO

« Mieux est de ris que de larmes écrire
Pour ce que rire est le propre de l’homme »
François Rabelais in *La vie très horrifique du grand Gargantua, père de Pantagruel, jadis composé par M. Alcofribas Nassier, abstracteur de quintessense*.

Le début de *Gargantua*... Suivent les cinq livres dont on ne peut saisir les subtilités sans garder à l’esprit cette sentence, qui se devrait d’être définitive pour tout auteur digne de ce nom.

PATRICE DELBOURG

« La chanson est à l’ordre du jour,
Mais la poésie est au service de la nuit »
Georges Perros, in *Papiers collés* (éd. Imaginaires / Gallimard)

Parce que j’écris des poèmes et que j’ai gagné ma vie en critiquant des chanteurs.

MICHEL DORBON

« le dangereux voyage vers la liberté... pour interroger examiner & intégrer le moment... POUR RESPIRER POUR RESPIRER & PERCER LE MUR QUAND : SOUDAIN UN MUR UN SON QUAND SOUDAIN IL N’Y A AUCUN MUR QUAND SOUDAIN... va coureur là où tes pas pourraient te mener..... LE SON »
Steve Dalachinsky (traduction Nader Beizaei)

Steve Dalachinsky, héritier de la beat génération, est depuis toujours en immersion dans l’avant-garde musicale new-yorkaise (et au-delà) ; sa poésie lui est essentiellement consacrée et est sans doute son meilleur écho littéraire.

JEAN BRICE GODET

« Je suis de mon cœur le vampire,
- Un de ces grands abandonnés »
Charles Baudelaire,
« L’héautontimorouménos » in *Les Fleurs du mal*

J’ai trouvé ce vers dans une bande dessinée d’Enki Bilal et puis nous l’avons partagé avec ma plus grande histoire d’amour.

SIMON DRAPPIER

« Lorsque parut la fille du matin, l’aube aux doigts roses »
Homère, « *L’odyssée* »... à plusieurs reprises...

C’est l’apparition répétée d’une si belle jeune fille qui promet chaque fois de nouvelles aventures, C’est un des tout premiers refrains, C’est une fleur, la fraîcheur matinale, le ciel de Grèce, C’est le rythme d’une des plus belles histoires que je connaisse. C’est à la fois un rêve et un beau souvenir.

JEAN-PIERRE DROUET

« J’écris aussi loin que possible de moi. »
André du Bouchet, « Météore » in *Dans la chaleur vacante*

J’aimerais dans la musique atteindre cet état. Cela m’est donné parfois dans l’improvisation, mais en composant, difficile de se quitter tout en gardant le mental présent sans rencontrer ses propres tics. Dans l’impro, on est parfois emporté loin sans comprendre, ce qui est le mieux... Mais gare aux tics, ils sont à l’affût !!

DOMINIQUE FONFRÈDE

« Voici venir les temps où vibrant sur sa tige
Chaque fleur s’évapore ainsi qu’un encensoir ;
Les sons et les parfums tournent dans l’air du soir ;
Valse mélancolique et langoureux vertige ! »
Charles Baudelaire,
« Harmonie du soir » in *Les Fleurs du mal*

C’est un *pantoum* (à lire en entier pour s’en rendre compte) célèbre et magnifique, que j’ai découvert au lycée dans un Lagarde et Michard, et qui plus tard m’a donné envie d’en écrire un moi-même pour le chanter (ce qui fut fait).

RÉMI GAUDILLAT

« Je prends congé, je rentre
chez moi, dedans mes rêves,
je retourne à cette Patagonie
où le vent frappe les étables
et où l’Océan disperse la glace. »
Pablo Neruda in « Chant Général (Que s’éveille le bûcheron - VI) »

Le poème dont sont extraits ces vers - dans lequel se retrouvent le chant, l’amour, la poésie, l’engagement, l’humanité de Neruda - a été une révélation : travailler ensuite sur la mise en musique de poèmes du Canto General a été à la fois l’une de mes expériences les plus difficiles et l’une des plus belles, et m’a permis de saisir tout ce qui faisait sens pour moi en tant qu’improvisateur et compositeur.
Canto De Multitudes, Rémi Gaudillat - Bruno Tocanne (Petit Label)

PIERRE-ETIENNE HEYMANN

« Celui qui croyait au ciel celui qui n’y croyait pas »
Louis Aragon,
Refrain de « La rose et le réséda », in *La Diane française*

Le premier poème que j’ai appris et dit en public (au lycée). Issu d’une famille où la musique était quasi absente, c’est par la poésie que je suis arrivé à la musique, devenue pour moi indispensable dans ma vie quotidienne et dans mon activité professionnelle.
Pablo, tu peux couper, si c’est trop long. Je dirai alors que tu m’as censuré (citation de Henri Cueco).

TONY HYMAS

D'Alfred Tennyson « The spendour falls on castle walls » à Stevie Smith « Not waving but drowning », de Barney Bush « Listening to Edith Piaf » à Sylvain Girault « Ôc! Trundissen los Flambejants », où commencer à choisir une seule citation ? Donc, ce matin, comptant sur une sorte de potluck, j'ai pris un livre de poèmes sur une étagère en en passant quelques-uns en revue, j'ai trouvé cela, ce qui semble absolument juste pour aujourd'hui :

« Et j'y mettrai des mains blanches
Et des mains noires des mains brunes et des mains jaunes
Et des mains d'argile rouge
Qui toucheront tout le monde avec des doigts amis
Qui se toucheront entre elles ainsi que des rosées
Dans cette aube harmonieuse
Quand je serai devenu compositeur
Et que j'écrirai sur le lever du jour
En Alabama »

Langston Hughes,
extrait de « Daybreak in Alabama »
in Magnolia Flowers

THÉO JARRIER

« Le dehors a toujours un dehors plus loin que lui
c'est pour cela qu'on marche sans arrêt
pour trouver un autre dehors
derrière son vêtement de transparence
et de vitres brisées

Les choses sont parfois
comme des oignons
Elles font des couches de peau
à l'infini qui font pleurer
les yeux et le monde

Nous déshabillons le dehors
jusqu'à nous comme dans l'amour »

Serge Pey, extrait de « L'idéal d'une carte »,
in Anthologie Arbitraire De Poèmes Et De Bâtons
(Le Castor Astral, 2006)

J'ai eu le même électrochoc à la découverte de la poésie de Serge Pey, qu'avec celle de Léo Ferré, lorsque j'étais enfant... Une odeur de poudre qui passe aussi par l'oralité !

SYLVAIN KASSAP

« Jadis, si je me souviens bien, ma vie était un festin où
s'ouvraient tous les cœurs, où tous les vins coulaient »,
Arthur Rimbaud, premiers vers de « Une saison en enfer »

Je ne suis ni dans la tristesse, ni dans la nostalgie,
mais le temps passe quand même et le présent
n'est pas forcément totalement exaltant...
Pour boire un verre ou deux, c'est quand tu veux aussi...

PASCALE LABBÉ

À la mort de Jean Morières (1951-2014), je suis descendue aux enfers avec Orphée... La poésie et la musique m'ont sauvée.

« Seul qui avec les morts,
a mangé du pavot, du leur,
n'égarrera pas même
le son le plus léger. »

Rainer Maria Rilke,
in Sonnets à Orphée (1875-1926),
trad. Maurice Betz

Et pour la petite histoire, ce ne sont pas des pavots mais des potirons qui ont poussé spontanément sur la tombe de Jean... Ce sonnet est mis en musique deux fois, dans deux traductions différentes, sur le CD « L'Orphée de Rilke » / Ensemble Luxus (Musivi MJB 020)...

ANTOINE LÄNG

« Mère
Tous ces passants
ne sont pas toujours
de passage

Ils s'arrêtent de temps à temps
pour devenir nous »

Paul Haines, « Earth »
in Secret Carnival Workers,
(Stuart Broomer Ed., 2007)

J'ai découvert Paul Haynes dans le cadre du projet initié par Bruno Tocanne et Bernard Santacruz autour d'Escalator Over the Hills, un opéra jazz composé par Carla Bley à partir de textes de Paul Haynes, une écriture fêlée, très belle. Ces vers ont une résonance particulière ces jours, tous ces passants que nous sommes...

BERNARD LOUPIAS

« Mon guignol, à l'hommage découronné,
Épaule, à mon gala, vos longs yeux froids,
Et comme au bal des treize amis,
J'écoute le Mongol aux yeux morts »

Clément Magloire-Saint-Aude,
extrait de « Tabou » *in Dialogue de mes lampes et autres textes. Œuvres complètes* (éd. Jean-Michel Place, 1998)

À 18 ans, dans « la Clé des champs » d'André Breton, je tombe sur quelques vers de Magloire-Saint-Aude, génial poète haïtien, Mallarmé caribéen. Foudroiemment instantané. Un demi-siècle, je ne m'en suis toujours pas remis.

RAMUNTCHO MATTA

« kick that habit man
that habit kick man
man that habit kick
habit kick that man »

Brion Gysin,
Extrait de « Kick that habit man »

J'avais quinze et je me suis retrouvé chez lui de fait, j'étais son assistant faire à manger, les courses et être présent la poésie aide à cela être présent

SONIA MASSON

« Le fleuve emportant tout, on dit qu'il est violent,
Mais nul ne taxe de violence
Les rives qui l'enserrent. »

Bertolt Brecht,
Über die Gewalt - *De la violence*,
traduction : Maurice Regnaut

Ce que ce poème représente pour moi : outil pour ne pas se tromper de colère.

CLÉMENTINE MÉLOIS

« Si les diamants sont dits d'une belle eau, de quelle eau
donc dire l'eau de mon verre ? Comment qualifier cette
fleur sans pareille ? - Potable. »

Francis Ponge, *in Méthodes*

Une de mes grandes amours de lecture.

JEAN-MARC MONTERA

« ... il a deux trous rouges au côté droit. »

Dernier vers du « Dormeur du val » de Rimbaud que le maître d'école de la classe de CM2 avait annoncé comme « un poème rigolo »... Ça ne m'a pas fait rire du tout et l'instituteur m'a pris en grippe jusqu'à me faire redoubler cette classe. Ce fut le début d'un grand désamour entre l'éducation nationale et moi.

MICHEL MUSSEAU

« S'il y a quelqu'un qui doit tout à Bach, c'est bien Dieu »

Emil Cioran
in Syllogismes de l'amertume

Un grand auteur, mais aussi un « thérapon », un médecin de l'âme précieux.

ALEXANDRE PIERREPONT

« Rien le poète, lent dolent
Pour mourir à Guadalajara »

Clément Magloire-Saint-Aude, extrait de « Silence »
in Dialogue de mes lampes (publié une première fois en 1941 en Haïti.
Réédition des Œuvres complètes, Jean-Michel Place, Paris, 1998)

Parce que ces quelques mots comme des cauris, à la fois tout à fait décevants et tout à fait galvanisants, m'ont toujours semblé démontrer que la poésie réalise « au bénéfice de l'imagination la synthèse parfaite du son et de l'idée » (c'est André Breton qui disait cela).

DOMINIQUE PIFARÉLY

« Il m'est interdit de m'arrêter pour voir. Comme si j'étais
condamné à voir en marchant. En parlant. À voir ce dont
je parle et à parler justement parce que je ne vois pas.
Donc à donner à voir ce que je ne vois pas, ce qu'il m'est
interdit de voir. Et que le langage en se déployant heurte
et découvre. La cécité signifie l'obligation d'inverser les
termes et de poser la marche, la parole, avant le regard.
Marcher dans la nuit, parler sous la rumeur, pour que le
rayon du jour naissant fuse et réplique à mon pas, désigne
la branche, et détache le fruit. »

Jacques Dupin *in L'Embrasure* (éd. Gallimard)

Pour moi, un assez beau concentré d'une vie de musicien. Cette question m'occupe de façon assez continue. J'ai cité cet extrait dans mon disque d'improvisations en solo, il y a deux ans...

TANIA PIVIDORI

« La mort viendra et elle aura tes yeux »

Cesare Pavese, extrait du recueil du même nom.

Une frappante déclaration d'amour qui s'anime et résonne lorsque je ferme les yeux.

MIRTHA POZZI

PA KOK TOÏ TI KOK TO K.
O. IK TI O. PA OK TI A
A. OK TI O. K.
PA IK TI OK TO K.

Bernard Réquichot, extrait de K.K.O. PIKOTÉ
in Écrits Divers (éd. Les presses du réel - Les Abattoirs, 2002)

En lisant François Dufrêne (poète lettriste), j'ai découvert les derniers vers écrits par Bernard Réquichot (peintre, poète, écrivain) avant de donner une « fin » à sa vie, à 32 ans, en 1961. La sonorité de ses mots inventés, la ponctuation, l'architecture du poème, la typographie, le mystère qui se dégage, m'ont énormément émue et impressionnée... Plus tard, j'en ai réalisé une version avec percussion qui a été enregistrée (disque solo à apparaître prochainement !)...

JEAN-BERNARD POUY

« ...
et à la postérité
j'y dis merde et remerde
et reremerde
... »

Raymond Queneau, « Poème pour la postérité » *in L'Instant fatal* (1948)

RQ, le premier punk. Version après-guerre de « No Future ».

CHRISTELLE RAFFAËLLI

« Soleil cou coupé »

Guillaume Apollinaire,
extrait du poème « Zone » *in Alcools* (1913)

Dans un train, irruption d'une image...

JEAN ROCHARD

« Tout sentiment puissant provoque en nous l'idée du vide.
Et le langage clair qui empêche ce vide, empêche aussi la
poésie d'apparaître dans la pensée. C'est pourquoi une image,
une allégorie, une figure qui masque ce qu'elle voudrait
révéler, ont plus de signification pour l'esprit que les clartés
apportées par les analyses de la parole. »

Je pourrais choisir aussi les mouvements de Harpo Marx... Cette phrase d'Antonin Artaud ne fait pas partie de ses recueils poétiques mais du *Théâtre et son double*, ouvrage majeur pour comprendre l'essence poétique de l'être autant que celle du monde. Ce livre (comme celui des *Tarahumaras*) m'a happé à l'âge de 15 ans sans jamais me quitter.



MICHEL THION

« La danse du silence est le chuchotement de la nostalgie.
C’est qu’il faut quatre soupirs pour faire un silence. »

Michel Thion, extrait du *Traité du silence* (éd. Color Gang)

Parmi de nombreux poèmes de ce livre directement inspirés par mon expérience musicale, celui-ci est l’un des plus directs et des plus parlants, pour moi, j’entends...

BRUNO TOCANNE

« L’amour s’est effrité
Petit morceau de craie
Cendres blanches déposées
Sur la peau des regrets »

Marcel Kanche, présent sur l’album *Sea Song(e)s...*

Quatre strophes qui me trottent dans la tête, obsédantes, depuis que je les ai enregistrées avec Antoine Lång (voix), Sophia Domancich (fender, piano) et Rémi Gaudillat (tp).

FRANÇOISE TOULLEC

« Votre Temps est Bref
Soyez Précieux ! »

Jean-Pierre Bobillot, exergue
aux *Poèmes Coupés* (éd. Gaby Mrörch).

Souvenir de mon spectacle Jeux de Brousse (1999), inspiré par la poésie sonore de cet auteur. J’ai eu dans un premier temps un peu de mal à choisir un vers, ou même deux, car j’ai été le plus souvent marquée par un poème entier ou au moins une strophe... Mais ces tout petits vers m’ont réellement impressionnée par leur humour et leçon de vie...

FRANÇOIS TUSQUES

« Le poète est enfermé dans sa
vieille tour, mais le génie est là qui le
regarde d’un mauvais œil : d’un œil de vers. »

Je ne sais pas où j’ai lu ça mais c’est vraiment d’Erik Satie.

PATRICIO VILLARROEL

« Dans un étang
Une grenouille saute
Un ploc dans l’eau ! »

Matsuo Bashō (1644-1694)

C’est un haïku qui m’a accompagné toute ma vie (je l’ai découvert à 17 ans, en espagnol) et surtout influencé dans mon travail d’écriture et d’improvisation en musique et aujourd’hui encore, dans la peinture.

Retrouvez sur le site des Allumés du Jazz
une revue de quelques festivals, CD, livres
et événements récents ou non concoctée
par Pablo Cueco.

DISQUE ET POÉSIE



À écouter
disponibles aux Allumés du Jazz

Achiary - Carter - Holmes : *Achiary Carter Holmes*
Sources poétiques : Henri Michaux, Federico Garcia Lorca
(Vand’ Œuvre - 1995) CD

Serge Adam et Yula Michail : *Synomilia*
Sources poétiques : Allen Ginsberg, Jack Kerouac, Nikos Eggonopoulos, Henri Kergomard
(Quoi de neuf docteur - 2008) CD

Serge Adam - Christelle Séry - Tania Pivodori :
Journal d'une apparition
Source poétique : poèmes de Robert Desnos issus de *Corps et biens*
(Quoi de neuf docteur - 2016) CD

Carlos Andreu et François Tusques : *Arc Voltaic*
Source poétique : Salvat Papasseit
(In Situ, 2003) CD

Gérard Ansaloni : *Le banquet*
Source poétique : Gérard Ansaloni
(Saravah - 1995) CD

La mort de la vierge
Source poétique : Gérard Ansaloni
(Saravah - 2002) CD

Khari B. - Magic Malik - Jeb Bishop - Guillaume Orti - Frédéric Briet - Tyshawn Sorey : *Vent Fort*
Source poétique : Khari B.
(The Bridge Sessions - 2016) CD

Beresford - Zorn - Marshall - Toop : *Deadly Weapons*
Sources poétiques : Francis Ponge, Benjamin Péret, Natacha Michel, Tonie Marshall
(nato - 1986) CD

Jean-Jacques Birgé - Michel Houellebecq :
Établissement d'un ciel d'alternance
Source poétique : Michel Houellebecq
(Grrr - 1996) CD

Raymond Boni & Violeta Ferrer : *Federico Garcia Lorca*
Source poétique : Federico Garcia Lorca
(Fou records - 2011)

Michèle Buirette : *Le Panapé de Caméla*
Sources poétiques : Robert Desnos, Raymond Queneau, Jacques Prévert
(Grrr - 2014) CD

Collectif : *Sarajevo Suite*
Source poétique : Abdullah Sidran
(L'Empreinte Digitale - 1994) CD

Collectif Inoui : *L'art résiste au temps*
Source poétique : La Stratégie du Choc de Noémie Klein
(Vand’ Œuvre - 2016) CD

Collectif pour un autre futur : *Buenaventura Durruti*
Sources poétiques : Lucia Sanchez Saornil, Federico Garcia Lorca, Abel Paz, Buenaventura Durruti, Mauro Bajatierra, Rafael Beltran Logroño, Philippe Carles, Alfred Cat, Noël Akchoté, Jean-Louis Comolli, Ilya Grigorevitch Ehrenburg, Carl Einstein, Emma Goldman, Jesus Guillen, Sous Commandant Marcos, Saïl Mohamed, Stéphane Ollivier, Guillaume Orti, George Orwell, Emilio Prados, César Vallejo, Un drame musical instantané
(nato - 1996) double CD

François Cotinaud : *Loco Solo*
Sources poétiques : Raymond Queneau, Charles Baudelaire, François Cotinaud
(Musivi - 1998) CD

Rimbaud et son double
Source poétique : Arthur Rimbaud
(Musivi - 2006) double CD + DVD

Declared Enemy avec Denis Lavant : *Salute to 100001 stars*
Source poétique : Jean Genet
(Rogue Art - 2005) CD

Les diseurs de Musique : *Les diseurs de Musique*
Source poétique : Serge Pey
(Vand’ Œuvre - 1998) CD

Ensemble Luxus : *L'Orphée de Rilke*
Source poétique : Sonnets à Orphée de Rainer Maria Rilke
(Musivi - 2015) CD

Ensemble Text'up : *François Cotinaud fait son Raymond Queneau*
Source poétique : Raymond Queneau
(Musivi - 2002) CD

Denis Fournier : *Traités et Accords*
Source poétique : Alexandre Pierrepont
(Vent du sud - 2016) CD

Jean-Marc Foussat - Jamal Moss - Jean-François Pavros :
L'homme Approximatif
Source poétique : *L'Homme approximatif* de Tristan Tzara
(Fou Records - 2017) LP vinyle

Francis Gorgé - Dominique Meens : *Paysage Départ*
Source poétique : Dominique Meens
(In Situ - 1992) CD

Tony Hymas : *Oyaté*
Sources poétiques : John Trudell, Barney Bush, Hanay Geiogamah, Floyd Westerman, Tom Bee, Paul Orega
(nato - 2010) double CD

De l'origine du monde
Sources poétiques : Gustave Courbet, Baudelaire, Luce Carnelli, Pierre Dupont, Christian Tarting
(nato - 2010) CD

Chroniques de résistance
Sources poétiques : Emmanuel d'Astier de la Vigerie, Jean-Jacques Birgé, Barney Bush, Alfred Cat, Aimé Césaire, René Char, Marianne Cohn, Desdamona, Robert Desnos, Raymond Dronne, Buenaventura Durruti, Jean-Jacques Fouché et Gilbert Beaubatie, Armand Gatti, Sylvain Girault, Georges Guingouin, John Holloway, Evelyn Mesquida, David Miller, Marie-Eugène-Aimé Molle, Henri Nanot, Frédéric Pierrot, Fermin Pujol, Maurice Rajsfus, Nathalie Richard, Jean Tardieu, Arsène Tchakarian, Serge Urgé-Royo
(nato - 2014) CD

Tony Hymas - Barney Bush : *Left for Dead*
Source poétique : Barney Bush
(nato - 1994) double CD

Kami Octet : *Spring Party*
(Naï no Records - 2017) CD

Dave Liebman - Steve Dalachinsky : *The Fallout of Dreams*
Source poétique : Steve Dalachinsky
(Rogue Art - 2011) CD

Joe McPhee - Jérôme Bourdellon : *Octobله*
Sources poétiques : Joe McPhee, Joe Eroc
(Label Usine - 2016) CD

Nadja : *Nadja*
Source poétique : André Breton.
(Arbre à Canapas - 2016) CD

Alexandre Pierrepont - Mike Ladd : *La maison hantée*
Source poétique : Alexandre Pierrepont - Mike Ladd
(RogueArt - 2008) CD

Dominique Pifarély - François Bon : *Peur*
Source poétique : François Bon
(Poros éditions - 2007) CD

Dominique Pifarély - François Couturier - Dominique Visse :
Impromptu
Source spoétiques : Paul Celan, André du Bouchet et Jacques Dupin
(Poros éditions - 2008) CD

Dominique Pifarély - Violaine Schwartz : *Prendre corps*
Source poétique : Ghérasim Luca
(Poros éditions - 2010) CD

Polymorphie : *Cellule*
Sources poétiques : textes écrits en prison par Oscar Wilde, Verlaine, Albertine Sarrazin, Jean Zey
(Grolektif - 2015) CD ou LP vinyle

Mirtha Pozzi : *La serpente inmortal*
Sources poétiques : Popol Vuh, Eduardo Galeano
(Transe Européennes - 2001) CD

Christophe Rocher - Sylvain Thévenard : *Nos futurs*
Sources poétiques : Mike Ladd, Anne-James Chaton, Beñat Achiary, Serge Pey, Federico Garcia Lorca, François Cheng
(Abalone - 2017) CD

Hélène Sage : *Comme une image*
Sources poétiques : Baudelaire, Mallarmé, Goethe
(Grrr - 2014) CD

Claude Tchamitchian : *Traces*
Source poétique : Krikor Belédian
(Emouvance - 2016) CD

Claude Tchamitchian Tentet - Acoustic Lousadzak : *Need Eden*
Source poétique : Christine Roillet
(Emouvance - 2016) CD

Bruno Toccane : *Canto de Multitudes*
Source poétique : Pablo Neruda
(Petit Label - 2016) LP vinyle

François Tusques : *Le Jardin des Délices*
Source poétique : Dominique Méens
Guillaume de Machaut et Jean de la croix
(In Situ - 1992) CD

Le Chant Du Jubjub
Source poétique : La Chasse au Snark de Lewis Carroll
(Improvising Beings - 2016) CD

Un drame musical Instantané avec Daniel Laloux :
Jeune fille qui tombe... tombe
Source poétique : Dino Buzzati
(In Situ - 1991) CD

Ursus Minor : *What Matters Now*
Sources poétiques : Marcelle Delpastre, deM atlaS, Desdamona, Stokley Williams, Alfred Cat, Jimi Hendrix, Leo Remke-Rochard
(Hope Street - 2015) double CD

Les voyageurs de l'espace : *Les voyageurs de l'espace*
Sources poétiques : Olivier Bleys, Sabine Macher, Mariette Navarro, Charles Pennequin, Éric Pessan, Coline Pierré et Karin Serres
(Buda - 2016) CD

LA DISCOTHÈQUE D'ATHÈNES

Texte d'Aristide Glandasson

Illustrations de Johan de Moor et Andy Singer



« C'est alors qu'un faquin prétentieux insulta son peuple. »

Philocrate de Calydon (352 avant J.C.)

Quelle outrecuidance d'insulter les siens au pays de Diogène avec trois mots pleins de voyage, de philosophie, de bagages de riches complexités réduits soudain à l'algarade par la volonté des cadences infernales, du mérite en mirage et du présumé triomphe de la volonté. Quelle imprescriptible vanité !

FAÎNÉANT

Fainéant est un mot constitué de *fait* et *néant*, synonyme de paresseux ou de flemmard. Le fainéant évite le travail (il a ses raisons). Le mot s'est confondu de façon notable à partir du 19^e siècle avec *feignant* (du verbe feindre) « qui fait semblant » (par exemple celui qui feint de travailler est un feignant, occupation marquant une différence avec l'adepte de la paresse). La paresse est, dans la religion catholique, un péché capital ; les évangiles exhortent à pratiquer le renoncement pour gagner la vie dans l'au-delà. Et le renoncement, ce sont les passe-temps classés futiles par le droit divin et regroupées sous le nom de paresse. Certains argueront qu'il faut différencier la paresse spirituelle (acédie) de la paresse matérialiste. De nombreux philosophes et écrivains ont sorti les fainéants de la lapidation perpétuelle en valorisant la paresse comme moyen de lutte contre la déshumanisation : Jean-Jacques Rousseau (voir page 7), et -

lors de l'explosion de la société industrielle et de l'aliénation des ouvriers - Ivan Gontcharov, Herman Melville, Bertrand Russell, Paul Lafargue avec son fameux *Droit à la paresse* (page 7 encore) ou un peu plus tard Gébé ou André Franquin. La paresse peut être un moyen extrêmement stimulant de résistance, un moment de réflexion nécessaire, une façon de laisser venir à soi ce qu'on ne saurait imposer, une manière créative de relance et de bon équilibre. Une certaine idée de liberté improvisée. « *La paresse, comme un baiser, pour être agréable, doit être volée.* » Jerome K. Jerome in *Les pensées paresseuses d'un paresseux*. 1886

Dans son numéro de juin 1975, la revue *Jazz Hot*, publiant les propos de Wayne Shorter et Joe Zawinul (à l'occasion d'un concert du groupe Weather Report à l'Olympia le 22 mars) recueillis par Laurent Goddet et Bruno Régnier, titrait : « Weather Report, une philosophie de

la paresse ». Extraits à méditer en ces temps de « toujours plus pour pas grand chose » :

LG : Vous produisez-vous souvent en public ?

JZ : Très rarement. Nous ne travaillons que trois mois par an. Nous sommes des gens très paresseux. Mais pas en matière de créativité cependant ! (rires)

(...)

LG : Les orchestres en vogue aiment à faire appel à des percussionnistes brésiliens ; vous-même me confiez que Weather Report en avait eu cinq...

(...)

WS : Les enfants sont très intéressants...

LG : Pardon ?

WS : Je dis : les enfants sont très intéressants...

JZ : C'est vrai.

(...)

LG : Ne pensez-vous pas que la Californie a maintenant supplanté New York ?

JZ : Je pense qu'aujourd'hui, il n'y a plus de capitale de la musique ! La musique se retrouve partout dans le monde... Quand nous sommes allés en Californie, nous nous sommes fait beaucoup d'ennemis parce que tout le monde pensait que nous allions jouer ou enregistrer avec eux. Miles nous a appelés Wayne et moi, pour une séance d'enregistrement, il y a de cela combien ? Deux ans, et, nous avons refusé. Mon vieux, il était furieux. Il nous a crié : « *Comment, c'est moi qui vous ai rendus célèbres et maintenant vous ne voulez plus jouer avec moi ! Merde alors !* » Également Ray Brown... Le premier jour où nous sommes arrivés sur la côte Ouest, il m'a appelé pour faire un disque avec lui. J'aime bien Ray Brown ; je trouve que c'est un grand musicien. Mais je ne veux pas enregistrer avec lui... Et les types ne comprennent pas. Ils ne comprennent pas que nous ne sommes pas intéressés par certaines choses. Nous n'enregistrons avec personne ! Il y a Weather Report, et à part ça Wayne enregistre ses propres albums, moi je vais en faire un en solo... Ça nous suffit, il ne faut pas trop en faire. »

CYNIQUE

Cynique vient du grec ancien et est dérivé du mot chien (voir plus bas), tout d'abord lié à la philosophie d'Antisthène et mémorable par la mise en pratique de son célèbre disciple Diogène de Sinope, lequel rembarra promptement l'empereur Alexandre dit le Grand. Les cyniques proposaient une vision anti-conformiste et très matérialiste en prônant la subversion joviale, le rapprochement avec la nature et la constante quête de liberté. Diogène vivait délibérément comme un mendiant, et en public aboyait, urinait, se masturbait et demandait à être, à sa mort, enterré comme un chien. Le cynique détestait le pouvoir, la richesse et la célébrité qu'il estimait antinomiques avec l'idée d'humanité. Il recherchait l'autonomie, l'absence de vanité, détestait les grands discours (y compris ceux de Jupiter) et pratiquait plutôt l'ironie ; il préférait l'action à la parole. Au XVIII^e siècle et plus encore au XIX^e, les professionnels de la pensée, méfiants, ont considérablement changé le sens du mot en fonction de l'évolution souhaitée de la société s'industrialisant, en lui attribuant un aspect négatif et pessimiste. Le cynique de la fin du deuxième millénaire, et *a fortiori* tel que décrit par l'école macroniste en marche au début du troisième millénaire, est un être inapte à la vie sociale au « *mépris effronté des convenances et de l'opinion qui pousse à exprimer sans ménagement les principes contraires à la morale, à la norme sociale* » (*dictionnaire Larousse*, dernière édition). On reconnaît tout de même ci et là encore l'aptitude au cynique à déjouer l'hypocrisie. Erik Satie (souvent décrit comme musicien cynique) avait été condamné à huit jours de prison en 1917 (le réquisitoire demandait un an) pour avoir insulté le critique et compositeur Jean Poueigh sur une carte postale pouvant donc être lue par la concierge : « *Monsieur et cher ami, vous n'êtes qu'un cul, pire, un cul sans musique* ». Jean Poueigh avait, dans un article, attaqué de façon virulente le ballet *Parade*. Finalement, Satie n'ira pas en prison grâce à quelques soutiens influents. Le petit bonhomme d'Arcueil, qui aimait les

chiens, composa ensuite *Socrate* d'après un texte de Platon (Diogène était très opposé aux idées de Platon). Johnny Rotten portait un tee-shirt des Pink Floyd sur lequel il avait ajouté un « Je hais ». Entre l'idée antique du cynisme et la nouvelle version, pas toujours simple de s'y retrouver. On gardera, quelle que soit l'acception que l'on donne au mot, comme exemple de référence, la conversation entre Aristippe et Diogène :

Aristippe : Si tu apprenais à être soumis au roi, tu ne serais pas obligé de manger cette saloperie de lentilles.

Diogène : Si tu avais appris à manger des lentilles, tu ne devrais pas aduler le roi.

EXTRÊME

Après le grec, le latin, langue dont l'une des qualités est de permettre de ne pas s'ennuyer à la messe. *Extrême* vient directement du latin *extremus*, superlatif d'*exter* (extérieur). L'extrême nomme donc littéralement la dernière limite ou par extension le repoussement des limites. Or de nos jours, on qualifie souvent d'extrême des choses qui ne le sont pas (les commentateurs politiques rangent à l'extrême gauche le Parti Communiste, ce qui devrait faire bondir tout vieux soixante-huitard qui se respecte). Les présentateurs météo comme les experts de l'entregent de cabinets utilisent le mot à l'envi pour effrayer les citoyens. On a aussi - pour le fantasme publicitaire - des parfums extrêmes, des sports extrêmes, des crèmes glacées extrêmes qui, à bien y regarder, ne le sont pas souvent. Ce qui compte, c'est une certaine normalisation de l'excès qui permet d'autant mieux de normaliser le normal (le cinéma d'Hollywood y parvient très bien). Le mot plaît et permet une délimitation simple diminuant nos espaces d'expression tolérables. Le fait qu'il existe un parti fasciste d'extrême droite permet à tous ces spécialistes de condamner en vrac « les extrêmes » et de mettre dans le même sac tout ce qui dérange l'ordre établi. Ce parti est par exemple suffisamment bichonné pour permettre sans heurt à son principal concurrent d'accéder au pouvoir par consentement électoral. L'idée du normal triomphe alors, même si le vainqueur de l'extrême est alors extrêmement préoccupant et s'avérera vite extrêmement dommageable. Le sentiment de peur, pourtant humainement extrême, devient aussi la norme.

En musique (mais c'est évidemment valable pour toute expression), repousser les limites a de tout temps été un moyen d'évolution et d'expression désiré par les créateurs les plus affûtés, les plus affirmés. Sur leur chemin se dressent à la fois les permanents Savonarole et les marchands récupérateurs. Mais la quête d'en finir avec le monde ancien, la poursuite de la liberté, génèrent toujours plus épanoui, plus recherché, plus trouvé, plus extatique, plus choquant (selon l'endroit où l'on se place) et passent sur les débris de ce qui fut un temps splendidement provocateur avant sa domesticité. Ne pas s'apitoyer sur la révolution en lambeaux. Nombreux sont les musiciens ayant cherché à passer de l'autre côté de l'horizon (dernière limite connue) par des moyens divers, expérimentation, vitesse, invention, bouleversement des codes, destruction des règles en cours, irrévérence, mauvaise foi salutaire, volume sonore, affirmation sexuelle, création d'instruments nouveaux ou modification d'instruments anciens. Au hasard entre mille, Guillaume de Machaut, Bach, Rameau, Beethoven, Claude Debussy, Arnold Schönberg, Igor Stravinsky, Louis Armstrong, Sidney Bechet, Luigi Russolo, Billie Holiday, Charlie Parker, John Coltrane, Little Richard, Stockhausen, Ornette Coleman, The Trashmen, The Beatles, Jimi Hendrix, Janis Joplin, Soft Machine, François Tusques, Michel Portal, David Bowie, The Clash, The Slits, Evan Parker, Daunik Lazro, Lydia Lunch, Jac Berrocal, Extreme Noise Terror, Public Enemy, ... ont toutes et tous d'une façon ou d'une autre titillé l'extrême et l'on espère bien que la liste ne soit pas close car comme écrivait William Blake en 1793 dans *Le mariage du ciel et de l'enfer* : « *Le chemin de l'excès mène au palais de la sagesse* ».

DEUS EX MACHINA

Après avoir échoué chez les meilleurs dis- quaires à trouver des albums du groupe de musique classé « extrême » Raksha Mancham, nous nous sommes repliés sur internet où l’algorithme conseillait obstinément trois autres références : *21*, second opus d’Adele, un CD 5 titres intitulé *Disneyland Paris* et *In extremis* de Francis Cabrel. Si vous ne connaissez pas Raksha Mancham, faites une pause pour écouter et bien saisir ce qui vient. On a beau avoir des goûts éclectiques, on cherchera en vain com- ment la machine à précéder nos intelligences a pu se risquer à de tels conseils : le choix pares- seux de la star au 100 000 000 de disques, celui un rien cynique d’une bizarrerie fêtant l’anni- versaire d’un parc d’attraction où les présidents de la république rencontrent les top modèles et l’autre un tantinet extrême (dans l’intitulé, dans la distance où tout nous sépare) de l’aède agenais qui aime à mourir. Paresse, cynisme et extré- misme pourraient aussi être, tout autant que d’indéniables qualités artistiques, la part dyna- mique et inquiétante des moteurs de recherche.

JEU DE TROIS

Algorithme pour algorithme, nous avons préféré demander conseil *in vivo* au fil de rencontres récentes à quelques musiciens, musiciennes et parolier. Ils ont répondu à notre demande (un peu saugrenue, il faut bien le dire) de citer l’album le plus fainéant, le plus cynique et le plus extrême, exemples en tous les cas que le sens des mots a ses variations sur lesquelles les piteux orateurs au trône un peu frais devraient pourpenser.

HASSE POULSEN

La catégorie des disques des autres :

Le plus fainéant :

Candle in the Wind d’Elton John (MCA, 1987). Recycler un ancien tube à l’occasion d’un enterrement au lieu d’écrire un nouveau morceau... tsk tsk.

Le plus cynique :

Minneapolis de Michel Portal (Universal Music, 2001). No comment!

Le plus extrême :

Je n’ai pas entendu des disques plus extrêmes que les avant-gardistes classiques des années 60, donc je mettrais l’œuvre « Tricolore » de Pelle Gudmundsen-Holmgren (Deutsche Gramofon, 1967) avec un prix spécial pour *Xerrox vol1* d’Alva Noto (Raster-Noton, 2007)

La catégorie de mes propres disques:

Le plus fainéant :

SPEEQ, *OR* (Red Note, 2008). Musique impro- visée enregistrée en concert. Tout le concert est là, donc pas de préparation, pas de choix. Le titre du disque est le nom du festival...

Le plus cynique :

Das Kapital, *Das Kapital Loves Christmas* (Das Kapital Records, 2012). Mes deux ca- marades n’aiment même pas Noël.

Le plus extrême :

Jakob Davidsen, *Silence Trio 1* (ILK Music, 2017). On joue aussi peu que possible, moins on joue, meilleur c’est. Ce disque pourrait aussi concourir dans la catégorie « fainéant » comme toute musique minimale ou réductionniste.

NOËL AKCHOTÉ

Le disque plus fainéant :

Lou Reed, *Metal machine music* (RCA, 1975)

Le disque le plus cynique :

Charlotte Gainsbourg, *Rest* (Because, 2017)

Le disque le plus extrême :

Bobby Lapointe, *Intégrale Des Enregistrements* (Philips, 1976)

JEAN MEREU

Le morceau le plus fainéant :

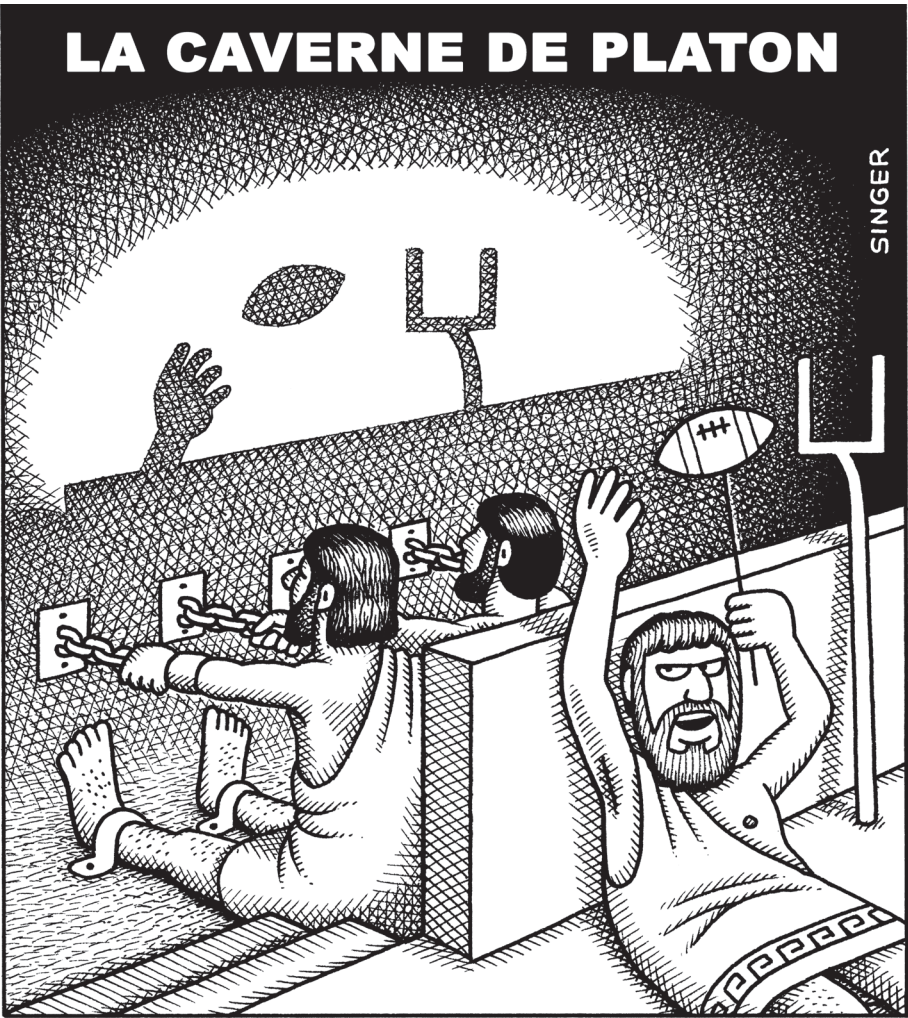
« Lil’Darlin » (Neal Hefti) par Count Basie et aussi la version d’Henri Salvador (in *The Atomic Mr. Basie*, Roulette, 1958 et *Le Martien* sous le titre « Count Basie », 1963)

Le morceau le plus cynique :

« Vicious » de Lou Reed, version Hard Rock Café 1997, avec David Sanborn au saxophone alto

Le morceau le plus extrême :

« A Very very simple melody » Carla Bley avec Steve Swallow (in *I hate to sing*, Watt, 1984)



SARAH MURCIA

Le disque le plus fainéant :

Didier Super, *Vaut mieux en rire que de s'en foutre, version pour les vieux* (V2, 2007)

Le disque le plus cynique :

Didier Super, *Ben quoi?* (V2, 2008)

Le disque le plus extrême :

Didier Super, *La merde des autres* (Label Maison, 2009)

CHRISTIAN TARTING

Le plus fainéant :

Satch and Josh... Again (Oscar Peterson & Count Basie, Pablo Rec., 1977). Ce jour-là, un 20 septembre, nos immenses papys n’ont pas fait de résistance.

Le plus cynique :

Illusions (Ibrahim Maalouf, MI'Ster Productions, 2013). Parfait produit du business le plus crapuleux : Ibrahim Maalouf est le digne fils de son oncle.

Le plus extrême :

Monkey-Pockie-Boo (Sonny Sharrock, avec Linda Sharrock, Beb Guérin et Jacques Thollot, BYG, 1970). So Long, Elegant Angels! But Linda is still with us.

ETIENNE BRUNET

Mon disque le plus fainéant :

Sun Ra Nostalgia, Music as Fuel (Webmusic - Bandcamp, 2011)

Mon premier disque sur Internet : pas de pro- ducteur et pas d’audience.

Mon disque le plus cynique :

Post Communism Atmosphere (Deux Z, 1994) Disque 100% Macron-compatible. Groove à mort.

Mon disque le plus extrême :

La Légende du Franc Rock and Roll (Saravah, 1996)

Avant l’arrivée de l’Euro Techno. Chanté en français.

MARCEL KANCHE

Je n’ai aucune réponse aux questions. Ayant exclu de mon vocabulaire le mot fainéant. Pour le cynisme difficile d’en évaluer la frontière. Pour le plus extrême. Je pense qu’un disque non gravé serait peut-être ce dernier.

JEAN-FRANÇOIS PAUVROS

Pourquoi donner de l’importance aux propos insensés d’un roitelet fascisant. Ce n’est que lui faire crédit de sa prétention à être le maître du tempo, bien au contraire soyons les libertaires du potin et qu’il aille se faire foutre... À lire à voix haute.

JACQUES REBOTIER

Le disque le plus fainéant :

Celui que je n’ai pas encore fait.

Le disque le plus cynique :

CD de bruits et sons destinés à aider à la socialisation du chiot et à la désensibilisation du chien adulte : Cyn-hic. (Canispirit, date non précisée)

Le disque le plus extrême :

Synaesthetic trip de Edward Perraud (Quark records, 2012)

CLAUDE BARTHÉLEMY

Parmi les disques des autres :

Le disque le plus fainéant :

Tous les « tribute to... »

Le disque le plus cynique :

Coldplay (n’importe lequel)

Le disque le plus extrême :

Meditations de John Coltrane (Impulse, 1965)

Parmi mes disques :

Le disque le plus fainéant :

Pas trop le genre de la maison

Le disque le plus cynique :

J’espère aucun !

Le disque le plus extrême :

ONJ90/91 JACK-L'INE (Label bleu, 1991)

PABLO CUECO

Le disque le plus cynique (dans l'acception de Diogène, Antisthène et Pierre Dac leur plus récent disciple) :

« Dominique-nique-nique » par Sœur Sourire. La chanson la plus cynique-nique-nique, bien entendu... En revanche pour l’acception mo- derne du terme cynique, le fait qu’un musicien au « passé politique un peu trouble » puisse toucher des droits d’auteurs sur son arran- gement de l’hymne européen (9^e symphonie de Beethoven) me semble parfait.

Le disque le plus fainéant :

La réédition d’une compilation de Carlos Gardel, dans laquelle non seulement l’éditeur n’a même pas pris la peine de changer l’ordre des thèmes de la compilation réalisée par le voutour qui l’avait précédé dans la même entreprise, mais n’avait pas non plus rectifié l’erreur de titre, ou plutôt l’erreur de morceau, puisque le même enregistrement de la même chanson apparaît deux fois sous des titres différents dont un des deux correspond, bien sûr, à un autre tango absent, lui, du double CD...

Le disque le plus extrême :

Question plus difficile, car mille opus se dis- putent le titre... J’ai moi-même, dans ma discothèque, un petit secteur dédié à cette

catégorie... J’ai procédé depuis longtemps, afin de déterminer l’enregistrement le plus extrême, à une expérimentation méthodique des réactions des êtres humains dans des situations extrêmes, gage d’un résultat scientifique fiable : soirée fashion week en face de chez moi, invités qui s’incrustent, voisins bruyants, etc. Seule la version de « Aïda » par la batterie-fanfare de la police nationale (notamment à partir de l’entrée des cors, remarquable...) fonctionnait en toutes circonstances, loin dans le palmarès devant *La légende du serpent blanc* par l’Opéra de Sichuan, le Celestial Communication Orchestra d’Alan Silva, la retirada murga Los asaltantes con patente, le groupe de grindcore Pig Destroyer, et la *Ursonate* de Kurt Schwitters, pourtant tous très bien placés dans leurs ca- tégories respectives.

RIVERDOG

(Réponse collective du groupe avec Léo et Jack)

Le disque le plus extrême :

Kriegshög, *Kriegshög* (La Vida es Un Mus, 2010) Ce projet au titre éponyme, sorti en 2010 sur le très digne de confiance label indépendant La Vida es Un Mus, est une perle. En four- nissant à l’auditeur des riffs de guitares per- çants, un son de batterie démesuré et des hurlements cathartiques, Kriegshög libère une énergie vive qui s’articule de façon de plus en plus viscérale après chaque écoute.

Le disque le plus cynique :

Fredo Santana, *Fredo Mafia* (Savage Squad Records, 2016)

Depuis les débuts du hip hop, il existe une secte d’amateurs qui réclament de manière vulgaire et constante une vérité, une maîtrise et une dénomination pour la musique dont ils se prétendent tellement amoureux. En 2012, la jeunesse de Chicago, plus jeune et plus trahie que jamais, répond. Elle répond comme elle peut, avec la Drill, cousine du Footwork qui n’a plus envie de danser, fille du hip hop « conscient » qui y a perdu tout sens et mère de jeunes pour qui la musique est le seul moyen de survie. Elle répond et trouve l’Amérique effrayée, dédaigneuse et par ailleurs séduite de manière perverse, notamment pour la première fois par la vidéo « I don’t like » de Chief Keef qui présente une image saturée de corps qui sem- blent à l’écran ne valoir que par leur physique. À partir de ce moment, la Drill se développe en dehors des regards attentifs, en dehors du par- cours typique de l’industrie et en dehors de l’urgence. Elle devient pour la musique la repré- sentation la plus crue des maux du capitalisme. *Fredo Mafia* de Fredo Santana est ce qui reste de cette guerre civile pour laquelle nous avons fermé les yeux, ce qui reste du nationalisme d’un genre de gens qui n’ont jamais été consi- dérés par le pays auquel ils appartiennent et ce que nous ne laissons pas... être.

Le disque le plus fainéant :

Gang Gang Dance, *Eye Contact* (4AD, 2011) Dansons assis!

EPILOGUE HISTORIQUE

En 1804, Ludwig Van Beethoven entra en rage lorsqu’il apprit la proclamation de l’empire par Napoléon Bonaparte. Il composa d’ailleurs plus tard *La bataille de Vittoria* (titre français gêné aux entournures, l’appellation d’origine étant *Wellingtons Sieg, op. 91*), pièce célèbre parce qu’elle raille l’Empereur et parce qu’elle est considérée comme la première œuvre de musique écrite introduisant dans la partition des objets sonores (canons, mousquets, etc.) en plus des instruments de lutherie, ce bien avant Luigi Russolo. Au XXI^e siècle, un Napoléon en herbe (pyramidale), avant de pavoiser devant l’Acropole, a eu l’idée de s’auto-introniser au Louvre dans le domaine des rois, sur la - précitée dans cet article - symphonie n°9 de Ludwig Van Beethoven (déjà mise à mal par l’Union Européenne et bon nombre de films de cinéma et génériques télévisés). Cocktail de roi fainéant cynique et extrême ? On attend donc, non sans une certaine impatience, une nouvelle *Bataille de Vittoria* des temps modernes. Qui la composera ? Une œuvre collective peut-être, qui siégera en bonne place dans la discothèque d’Athènes.

"JE CHERCHE UN DISQUE" AURAIT PU DIRE DIOGÈNE.

“ Trouver un bon disque, c’est comme passer dans un village et trouver un vieux restaurant tenu par des gens qui ont conservé les recettes familiales. ”

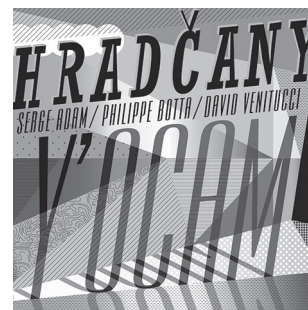
Robert Crumb, in *Les Inrockuptibles*, 22 janvier 2008



Elise Caron, La Nuit des Musiciens 2007, Trianon, Paris
Guy Le Querrec / Magnum Photos

Ça peut bien être aussi « *une façon agréable de dérouter les gens* » ou « *d’explorer les frontières de la sagesse* » (Tristan Tzara). Bref, un disque ça peut beaucoup. On peut y trouver bien des énergies solitaires ou collectives, des forces créatives délicates ou violentes, des semences fertilisantes ou ravageuses et bien plus encore. Aujourd’hui, la musique s’entend souvent plus qu’elle ne s’écoute alors qu’elle a tant à dire. Si les moyens technologiques en vogue (en vague !) ont leurs qualités (de recherche notamment), ils peuvent aussi, dans une profusion sans fin (qui a ses orientations - mais qui décide ?) nous éloigner de l’histoire que l’on a envie d’approcher, celle qu’un album peut bien cerner. Les formats d’albums sont divers, chacun avec sa spécificité, CD, microsillon 33 ou 45 tours (dits vinyles) ou cassette (on ne nous a pas encore annoncé de retour des 78 tours et 16 tours, mais restons vigilants). Plus qu’une écoute, le choix d’un album est une façon de participer activement à un certain mouvement. Les pages suivantes (mais aussi celles de tout ce journal), le site des Allumés du Jazz (www.allumesdunjazz.com), vous proposent bien des albums, alliés substantiels de vies désirées. Si vous n’avez pas de disquaire près de chez vous, vous pouvez les commander à la boutique des Allumés du Jazz (bon de commande en page 27).

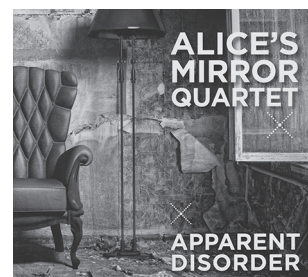
SERGE ADAM / PHILIPPE BOTTA / DAVID VENITUCCI
HRADCANY - Y’OCAM
Quoi de neuf docteur - DOC 081 - 2017 / 1 CD



Serge Adam (tp),
Philippe Botta (saxes, neys),
David Venitucci (acc)

15 €

ALICE'S MIRROR QUARTET
APPARENT DISORDER
Le Fondateur De Son - LFDS 003 - 2017 / 1 CD



Florent Dupuit (ts, fl),
Zad Dupuit (p),
Yoram Rosilio (b),
Philippe Istria (dm)

15 €

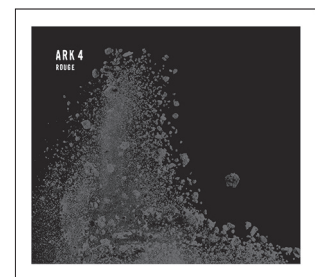
ANTI RUBBER BRAIN FACTORY & HMA DCHA
SERIOUS STUFF & LOTS OF LIGHTNESS
Le Fondateur de Son - LFDS 001 - 2017 / 1 CD



Yoram Rosilio (b, p, fl),
Abdelkader “Ben Brik” Ed-Dibi (gheïta, karkabou, taarija),
Abdelmalek Benhamou (gheïta, ganga, karkabou, herrez),
Jean-Michel Couchet (as, ss),
Florent Dupuit (ts, fl, piccolo),
Benoit Guenoun (ts, fl),
Maki Nakano (as, ney),
Jean-Brice Godet (cl),
Jérôme Fouquet (tp),
Nicolas Souchal (tp),
François Mellan (tu),
Jean-Philippe Saulou (fx),
Simo Akharraz (voc, karkabou),
Najem Belkadem (t’bal, karkabou, tara, voc),
Hassan Nadhamou (taarija, cœur),
Rachid El Ayoubi (ganga, karkabou, derbouka, cœur),
Abderrahmane Nemini (t’bal, karkabou, voc),
Salah Saya (tamtama, ganga, tara, voc)

15 €

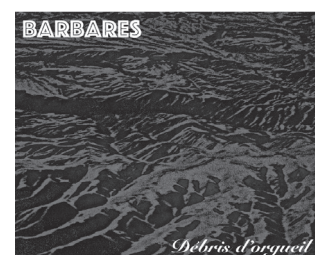
ARK 4
ROUGE
Vandœuvre - VDO 1748 - 2017 / 1 CD



Christian Mariotto (b, perc),
Jean Lucas (voc, tb, el),
Pierre Boespflug (org),
François Guell (s, voc)

14 €

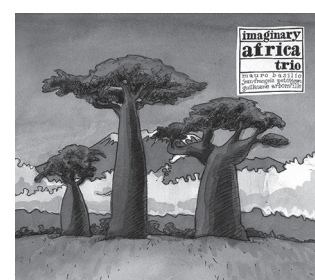
BARBARES
DÉBRIS D'ORGUEIL
Fou records - FR-CD23 - 2017 / 1 CD



Makoto Sato (dm),
Jean-Luc Petit (cbcl, ss),
Jean-Marc Foussat (synth),
Christiane Bopp (tb)

15 €

MAURO BASILIO / JEAN-FRANCOIS PETIT-JEAN / GUILLAUME ARBONVILLE
IMAGINARY AFRICA TRIO
Le Fondateur De Son - 2017
LFDS004 - 2017 / 1 CD



Mauro Basilio (cello),
Jean-François Petitjean (as),
Guillaume Arbonville (perc)

15 €

EMMANUEL BEX / DAVID LESCOT / ÉLISE CARON / MIKE LADD / GÉRALDINE LAURENT / SIMON GOUBERT
LA CHOSE COMMUNE
Le Triton - TRI - 17538 - 2017 / 1 CD

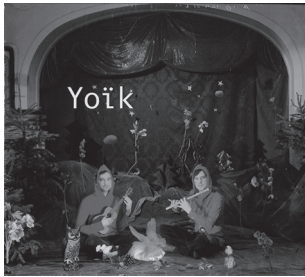


Emmanuel Bex (org),
David Lescot (voc, tp),
Elise Caron (voc, fl),
Mike Ladd (voc),
Géraldine Laurent (ss),
Simon Goubert (dm)

15 €

**FRÉDÉRIC BLONDY /
EDWARD PERRAUD
YOÏK**

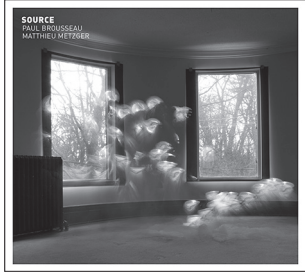
Quark - QR201623 - 2017 / 1 CD



Frédéric Blondy (p), Edward Perraud (dm)

15 €
**PAUL BROUSSEAU /
MATTHIEU METZGER
SOURCE**

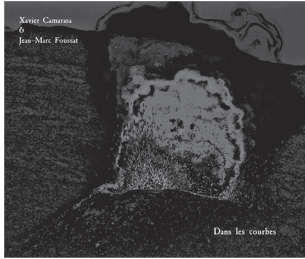
Emouvance - EMV1039 - 2017 / 1 CD



Paul Brousseau (p), Matthieu Metzger (saxes)

12 €
**XAVIER CAMARASA /
JEAN-MARC FOUSSAT
DANS LES COURBES**

Fou records - FR-CD26 - 2017 / 1 CD



Xavier Camarasa (p), Jean-Marc Foussat (synth, voc)

15 €
**CARAVAGGIO
TURN UP**

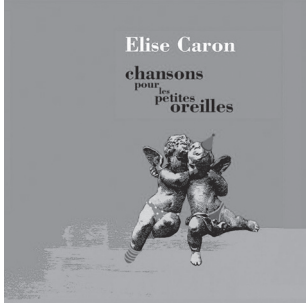
La Buissonne - RJAL397027 - 2017 / 1 CD



Bruno Chevillon (elb, b, synth, voc), Eric Échampard (dm, voc), Benjamin de la Fuente (vln, g, voc, synth), Samuel Sighicelli (p, voc, synth)

15 €
**ÉLISE CARON
CHANSONS POUR
LES PETITES OREILLES**

Le Triton - TRI-17541- 2017 / 1 CD



Élise Caron (fl, voc, p), Christelle Chazelle (p), Michel Musseau (p)

15 €
**CLAX QUARTET
LES POUSSIÈRES**

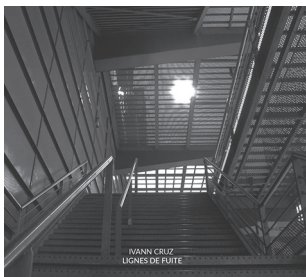
Le Maxiphone Collectif - MAXI008 - 2017 / 1 CD



Fred Poucet (cl), Gilles Chabenat (vielle elec), Guillaume Schmidt (saxes, machines), Anne Colas (fl)

15 €
**IVANN CRUZ
LIGNES DE FUITE**

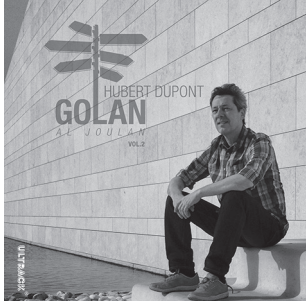
Circum-Disc - LX010 / 1 CD



Ivann Cruz (g)

12 €
**HUBERT DUPONT
GOLAN AL JOULAN
vol. 2**

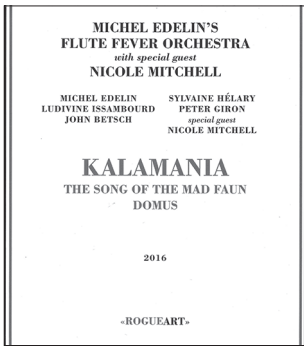
Ultrabolic - UTK1005 - 2017 / 1 CD



Hubert Dupont (b), Youssef Hbeisch (riq, bendir, derboukas, dm), Ahmad Al Khatib (oud), Naïssam Jalal (fl), Zied Zouari (vln), Matthieu Donarier (cl)

15 €
**MICHEL EDELIN'S FLUTE
FEVER ORCHESTRA
AVEC NICOLE MITCHELL
KALAMANIA**

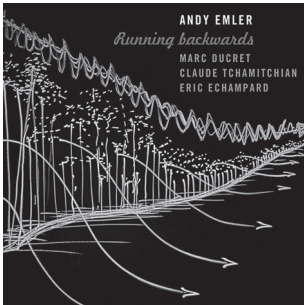
RogueArt - Rog-0070 - 2016 / 2 CD



Michel Edelin (flûtes, voc), Sylvaine Hélary (flûtes, voc), Ludivine Issambourg (flûtes, voc), Peter Giron (b, voc), John Betsch (dm, voc), invitée spéciale Nicole Mitchell (fl, afl, pic, voc)

24 €
**ANDY EMLER
RUNNING BACKWARDS**

La Buissonne - RJAL397028 - 2017 / 1 CD



Andy Emler (p), Marc Ducret (g), Claude Tchamitchian (b), Éric Échampard (dm)

15 €
**ESCAPE LANE
ESCAPE LANE**

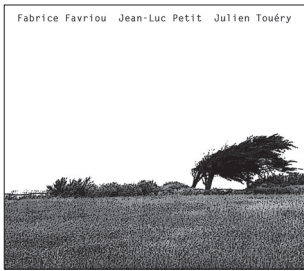
The Bridge sessions # 1 - TBS05 - 2017 / 1 CD



Marquis Hill (tp), Jeff Parker (elg), Joachim Florent (b), Denis Fournier (dm)

12 €
**FABRICE FAVRIOU /
JEAN-LUC PETIT /
JULIEN TOUÉRY
FAVRIOU - PETIT -
TOUÉRY**

Fou Records - FR-CD 27 - 2017 / 1 CD



Fabrice Favriou (elg), Jean-Luc Petit (clcb, ss), Julien Touéry (p)

15 €
**FOUÏCK
MASTIC BOREAL**

Fou Records - FR-CD 22 - 2017 / 1 CD



Blick (voc), Jean-Marc Foussat (synth)

15 €
**THOMAS GRIMMONPREZ
TRIO
KALÉIDOSCOPE**

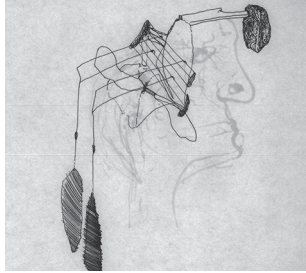
Circum-Disc - CIDI008 - 2016 / 1 CD



Thomas Grimmonprez (dm), Jérémie Ternoy (p, elp), Christophe Hache (b)

10 €
**JEAN-LUC GUIONNET
PLUGGED
INCLINATIONS**

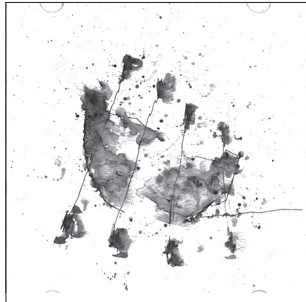
Circum-Disc - LX007 - 2016 / 1 CD



Jean-Luc Guionnet (claviers)

10 €
**SYLVAIN GUÉRINEAU /
KENT CARTER / ITARU
OKI / MAKOTO SATO
D'UNE RIVE À L'AUTRE**

Improvising Beings - IB47 - 2016 / 1 CD



Sylvain Guérineau (ts), Kent Carter (b), Itaru Oki (tp, fl), Makoto Sato (dm)

10 €
**HEALING UNIT
MESSING AROUND**

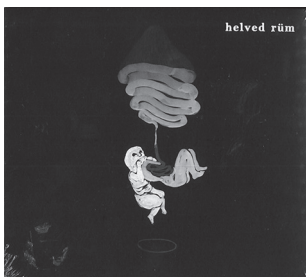
Petit Label - PL050 - 2016 / 1 CD



Arnaud Sacase (as), Benoist Raffin (dm), Marco Quaresimin (b), Paul Wacrenier (p), Sylvaine Hélary (fl), Xavier Bornens (t)

12 €
**HELVED RÛM
4 MILLION**

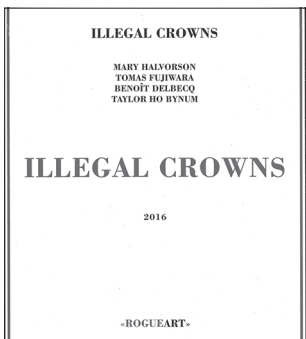
Collectif Coax - COAX024HEL2 - 2016 / 1 CD



Simon Henocq (electronics), Julien Chamla (dm, harpe basse)

12 €
**TAYLOR HO BYNUM /
MARY HALVORSON /
TOMAS FUJIWARA /
BENOÎT DELBECQ
ILLEGAL CROWNS**

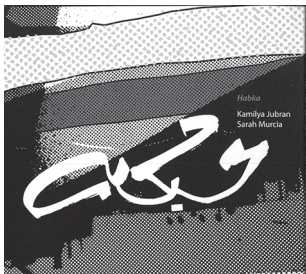
RogueArt - ROG-0066 - 2016 / 1 CD



Mary Halvorson (elb), Tomas Fujiwara (dm), Benoît Delbecq (p), Taylor Ho Bynum (cnt, bugle)

17 €
**KAMILYA JUBRAN /
SARAH MURCIA
HABKA**

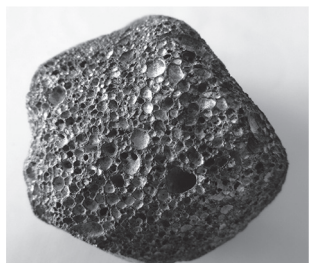
Abalone - AB030 - 2017 / 1 CD



Kamilya Jubran (voc, oud), Sarah Murcia (b), Régis Huby (vln), Guillaume Roy (alto), Atsushi Sakai (cello)

15 €
**BENOIT KILLIAN /
JEAN-LUC PETIT
LA NUIT
CIRCONFLEXE**

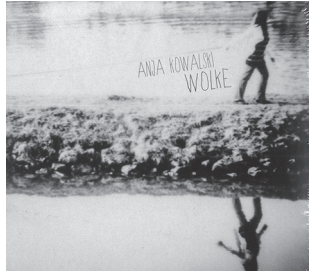
Fou Records - FR-CD 25 - 2017 / 1 CD



Benoît Killian (perc), Jean-Luc Petit (cbcl, ss)

15 €
**ANJA KOWALSKI
WOLKE**

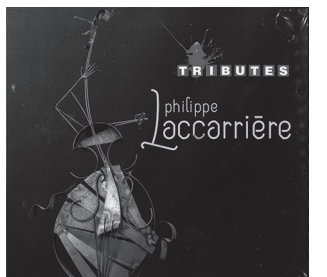
Linoleum - NAFF- 009 - 2016 / 1 CD



Anja Kowalski (voc, elb), Benjamin Sauzereau (elg), Eric Bribosia (p), Yannick Dupont (dm, laptop)

15 €
**PHILIPPE LACCARRIÈRE
TRIBUTES**

Au sud du nord - LAC 03/1 - 2016 / 1 CD



Philippe Laccarrière (b)

15 €
**OLIVIER LAISNEY
& SLUGGED**

 SILENT FORM
Onze heures onze - ONZ012 - 2015 / 1 CD


Olivier Laisney (tp), Adrien Sanchez (ts), Stephan Caracci (vib), Joachim Govin (b), Thibault Perriard (dm), Edash Quata (rap), Nelson Veras (g), Elie Dalibert (as)

12 €

PAUL LAY
ALCAZAR MEMORIES
+ THE PARTY

Laborie - LJ 40 / LJ41 - 2017 / 2 CD

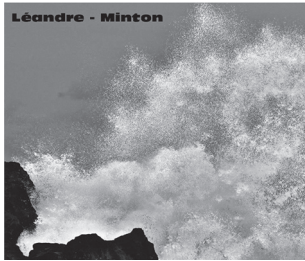


Paul Lay (p),
Dré Pallemerts (dm),
Clemens Van Der Feen (b),
Paul Lay (p),
Isabel Sörling (voc),
Simon Tailleu (b)

19 €

**JOËLLE LÉANDRE /
PHIL MINTON**
SI, LENCE IS BLU, ISH

Fou Records - FR-CD 24 - 2017 / 1 CD

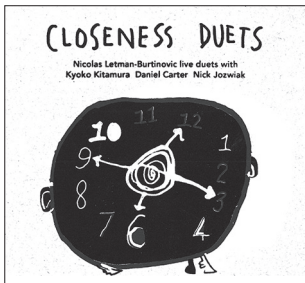


Joëlle Léandre (b),
Phil Minton (voc)

15 €

**NICOLAS
LETMAN-BURTINOVIC**
CLOSENESS DUETS

Petit Label - PL048 - 2016 / 1 CD

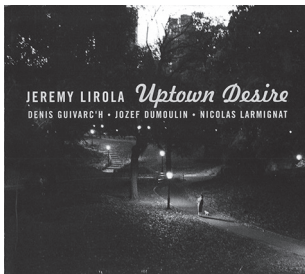


Daniel Carter (cl, saxes, fl, tp),
Kyoto Kitamura (voc, fx),
Nick Jozwiak (b),
Nicolas Letman-Burtinovic (b, fx)

12 €

JEREMY LIROLA
UPTOWN DESIRE

La Buissonne - RJAL397023 - 2016 / 1 CD

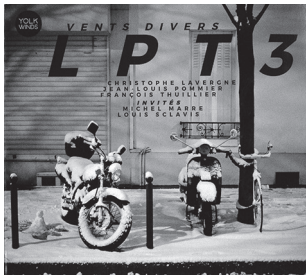


Jérémy Lirola (b),
Jozef Dumoulin
(p, Fender Rhodes, elec),
Denis Guivarc'h (as),
Nicolas Larmignat (dm)

15 €

LPT3
VENTS DIVERS

Yolk wind - J2070 - 2017 / 1 CD



Christophe Lavergne (dm),
Jean-Louis Pommier (vtb),
François Thuillier (tu),
Michel Marre (tp),
Louis Sclavis (cl)

15 €

MADNESS TENORS
BE JAZZ FOR JAZZ

OUCH ! RECORDS - CDV001/5 - 2017-06-28 / 1 CD



Lionel Martin (ts, s, a),
George Garzone (ts),
Mario Stantchev (p),
Benoit Keller (b),
Ramon Lopez (dm)

15 €

**LIONEL MARTIN &
MARIO STANTCHEV**
JAZZ BEFORE JAZZ -
AUTOUR DE LA
MUSIQUE DE LOUIS
MOREAU GOOTSCHALK

OUCH ! RECORDS - CR238 - 2016 / 1 CD



Mario Stantchev (p),
Lionel Martin (ss, ts)

15 €

ÉLODIE PASQUIER
MONA

Laborie - LJ37 - 2017 / 1 CD



Elodie Pasquier (cl, bcl),
Hilmar Jensson (g),
Fred Roulet (tp),
Teun Verbruggen (dm),
Romain Dugelay (bs, ts)

15 €



Sate, Afropunk Festival, Grande Halle de la Villette, Paris, 2017
B. Zon

PERRINE MANSUY
RAINBOW SHELL

Laborie - LJ28 - 2016 / 1 CD



Perrine Mansuy (p, voc),
Jean-Luc Difraya (perc, voc),
Rémi Décrouy (g, fx),
Eric Longworth (cello),
Mathis Haug (voc)

15 €

TAMARA MOZES
MOOZING

Yolk Records - J2071 / 1 CD



Tamara Mozes (voc, p)

15 €

BARRE PHILLIPS & EMIR
LA VIDA ES SUEÑO

Wan + Wan (nato)
ONE 23 1 14-5 - 2017 / 1 CD

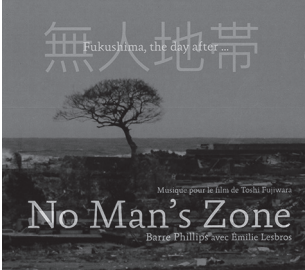


Laurent Charles (bs, ts),
Emmanuel Cremer (cello),
Charles Fichaux (perc),
Lionel Garcin (as, ss),
Emilie Lesbros (voc),
Barre Phillips (b),
Anna Pietsch (voc),
François Rossi (perc),
Patrice Soletti (g)

15 €

**BARRE PHILLIPS &
ÉMILIE LESBROS**
NO MAN'S ZONE

Cinénato (nato) - ZOG 5 - 2017 / 1 CD



Barre Phillips (b),
Emilie Lesbros (voc)

15 €

QÖÖLP
LIVE AT KESSELHAUS
BERLIN 02.06.2016

Jazzdor - JAZZDOR 0001/5 - 2016 / 1 CD



Valentin Ceccaldi (cello),
Théo Ceccaldi (vln),
Ronny Graupe (g),
Christian Lillinger (dm)

15 €

**CHRISTOPHE ROCHER /
SYLVAIN THÉVENARD**
NOS FUTURS ?
#1, #2, #3

Abalone - AB029 - 2017 / 3 CD



Christophe Rocher (cl),
Sylvain Thévenard (élec),
Mike Ladd, Beñat Achiary
et Anne-James Chaton (voc)

23 €

ALDO ROMANO
MÉLODIES EN NOIR &
BLANC

Le Triton - TRI-17539 - 2017 / 1 CD

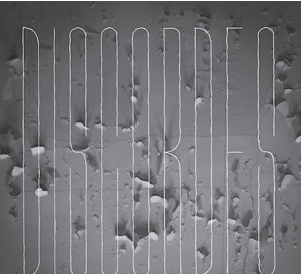


Aldo Romano (dm),
Dino Rubino (p),
Michel Benita (b)

15 €

**AUDE ROMARY /
JÉRÔME NOETINGER**
DISCORDES

Vandœuvre - VDO 1749 - 2017 / 1 CD



Aude Romary (cello)
Jérôme Noetinger
(dispositif électroacoustique)

15 €



« La victoire des poètes » (pages 16 à 19) a ses fleurons tout neufs : chez Fou records, le microsillon 33 tours *L'homme approximatif* de Tristan Tzara subtilement mis en musique par Jean-Marc Foussat et Jamal Moss avec - et c'est une immanquable surprise de taille - Jean-François Pauvros en narrateur. DR

THOMAS DE POURQUERY - SUPERSONIC SONS OF LOVE

Label Bleu - LBLC6723 - 2017 / 1 CD

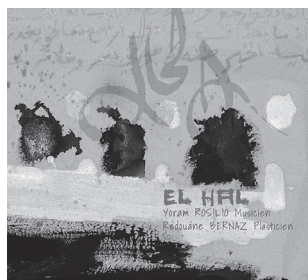


Thomas de Pourquery (as, voc, el, perc),
Arnaud Roulin (p, synth, acc, perc),
Frédéric Galiay (b, voc),
Edward Perraud (dm, voc, el),
Laurent Bardainne (s, voc, synth),
Fabrice Martinez (tp, bugle, voc, perc)

15 €

YORAM ROSILIO & ARBF & REDOUANE BERNAZ EL HAL

Le Fondateur De Son - ARBF 002 - 2012 / 1 CD

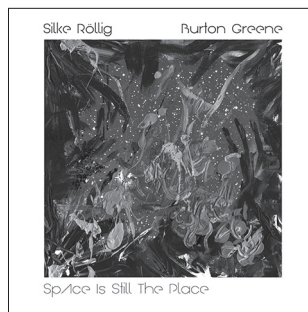


Yoram Rosilio (b),
Thomas Ballarini,
Marielle Chatain (sb),
Ananda Cherrer, Jean-Michel
Couchet (s),
Eric Dambrin (perc),
Florent Dupuit (fl, ts),
Jérôme Fouquet (tp),
Jean-Brice Godet (bcl),
Benoit Guenoun (ts),
Karsten Hopchatel (cello),
François Mellan (tp),
Maki Nakano (a, cl),
Yann Pittard (g, oud),
Jean-Philippe Saulou
(dispositif électronique),
Redouan Bernaz (perc)

15 €

SILKE RÖLLIG / BURTON GREENE SPACE IS STILL THE PLACE

Improvising Beings - IB39 - 2016 / 1 CD



Silke Röllig (voc),
Burton Greene (p)

10 €

BERNARD STRUBER JAZZTETT LA SYMPHONIE DÉJOUÉE

Jazzdor - JAZZDOR 0001/6 - 2017 / 1 CD



Bernard Struber (g),
Michael Alizon (ts),
Jean-Charles Richard (as),
Raymond Halbeisen (fl),
Serge Haessler (tp, cor),
Frédéric Norel (vln),
Benjamin Moussay (p),
Bruno Chevillon (cb),
François Merville (dm),
Svetlana Kochanas (voc),
Nathalie Gaudetfroy (voc)

15 €

JÉRÉMIE TERNOY / IVANN CRUZ / PETER ORINS

QEQERTARSUATSIAAT
Circum-Disc - CID11501 - 2016 / 1 CD



Jérémie Ternoy (p),
Ivann Cruz (g),
Peter Orins (dm)

12 €

HENRI TEXIER CONCERT ANNIVER- SAIRE - 1986-2016 - 30 ANS

Label Bleu - LBLC6730 - 2017 / 1 CD

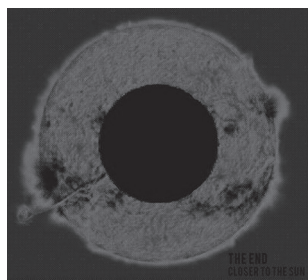


Michel Portal
(cl, bcl, ss, bandonéon),
Thomas de Pourquery (as),
Manu Codjia (g),
Bojan Zulfikarpasic (p, elp),
Edward Perraud (dm),
Henri Texier (b)

15 €

THE END CLOSER TO THE SUN

Petit Label - PLFREE 010 - 2017 / 1 CD



Mathieu Werchowski (vln),
Fabien Duscombs (dm),
Heddy Boubaker (b)

12 €

JACQUES THOLLOT & AMIS THOLLOT IN EXTENSO

nato - nato 5464 - 2017 / 1 CD

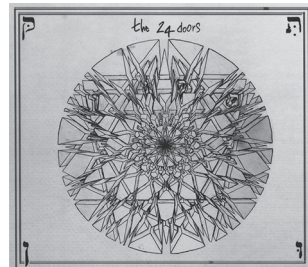


Nathan Hanson (ss, ts),
Tony Hymas (p),
Claude Tchamitchian (b),
Jacques Thollot (dm),
François Jeanneau (ss),
Karl Berger (vib),
Marie Thollot (voc),
Jean-Paul Celea (b),
Noël Akchoté (g),
Catherine Delaunay (cl),
Sophia Domancich (p),
Simon Goubert (dm),
Kirk Knuffke (cnt),
Régis Huby (vln),
Clément Janinet (vln),
Guillaume Roy (alto),
Marion Martineau (cello)

15 €

TIKKUN THE 24 DOORS

Le Fondateur De Son - TIK-01-1 - 2015 / 1 CD



Andrew Crocker (tp),
Jean-Michel Couchet (as, ss),
Florent Dupuit (ts, fl),
Benoit Guenoun (ts, fl),
Yoram Rosilio (b),
Rafael Koerner (dm)

15 €

TOUS DEHORS LES SONS DE LA VIE

Abalone - AB023 - 2016 / 1 CD

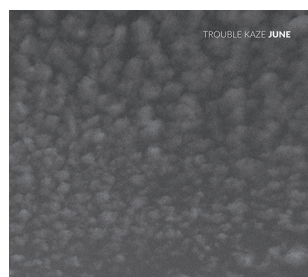


Laurent Dehors (as, cl, hca),
Catherine Delaunay (cl, bcl, acc),
Denis Chancerel (elb, bjo),
Gabriel Gosse (elb, tres),
Jean-Marc Quillet
(marimba basse, vib)

15 €

TROUBLE KAZE JUNE

Circum-Disc - LX009 - 2017 / 1 CD

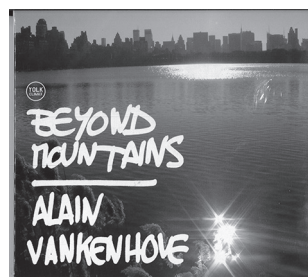


Sophie Agnel (p),
Satoko Fujii (p),
Natsuki Tamura (tp),
Christian Pruvost (tp),
Didier Lasserre (dm),
Peter Orins (dm)

12 €

ALAIN VANKENHOVE BEYOND MOUNTAINS

Yolk Records - J2049 - 2017 / 1 CD

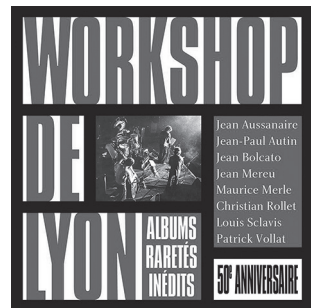


Alain Vankenhove (tp, bugle),
Benjamin Moussay (p, laptop),
Jean-Luc Lehr (elb, effects),
Eric Echampard (dm)

15 €

WORKSHOP DE LYON WORKSHOP DE LYON - 50e ANNIVERSAIRE

Arfi - AM063 - 2017 / 6 CD

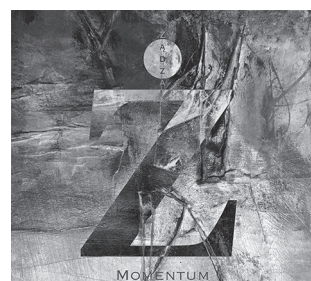


Jean Aussanaire (as, ss),
Maurice Merle (as, ss),
Louis Sclavis (bcl, ss, als),
Jean Mereu (tp),
Patrick Vولات (p),
Jean-Paul Autin (as, ss, bcl),
Jean Bolcato (b, voc),
Christian Rollet (dm)

38 €

ZADZA MOMENTUM

Le Maxiphone Collectif - MAXI009 - 2017 / 1 CD



Nicolas Granelet (p, elp, machines),
Dominique Bénété (b, fx),
Alban Guyonnet (métaux, fx)

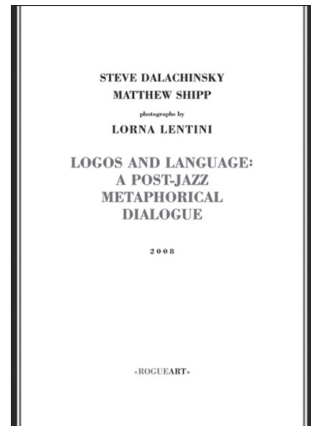
15 €

LIVRE

STEVE DALACHINSKY / MATTHEW SHIPP

LOGOS AND
LANGUAGE:
A POST-JAZZ
METAPHORICAL
DIALOGUE

RogueArt - Rog-0015 - 2008

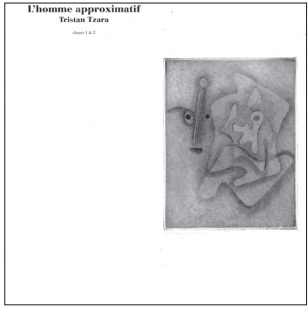


Steve Dalachinsky (voc),
Matthew Shipp (p)

20 €

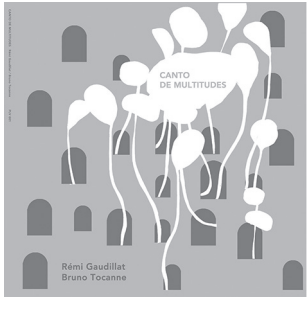
LE COIN DES VINYL

JEAN-MARC FOUSSAT - JAMAL MOSS - JEAN-FRANÇOIS PAUVROS
TRISTAN TZARA : L'HOMME APPROXIMATIF
 Fou Records - FR - LP 05 - 2017 / 1 LP



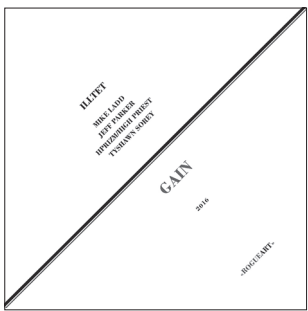
Jean-Mac Foussat (synth AKS, voc),
 Jamal Moss (f, p, c),
 Jean-François Pauvros (voc)
20 €

RÉMI GAUILLAT / BRUNO TOCANNE
CANTO DE MULTITUDES
 Petit Label - PLV001 - 2016 / 1 LP



Rémi Gaudillat (tp, bugle),
 Bruno Toccane (dm),
 Elodie Pasquier (cl, bcl),
 Lucia Recio (voc), Bernard
 Santacruz (b)
15 €

ILLTET
GAIN
 RogueArt - ROG-0064 - 2016 / 1 LP



Mike Ladd (voc, synth),
 Jeff Parker (elb),
 HPRIZ/High Priest
 (moog, échantillonneur, synth, voc),
 Tyshawn Sorey (dm, tb, elp)
27 €

SATE
REDBLACK & BLUE
 OUCH ! RECORDS - V001/4 - 2016 / 1 LP



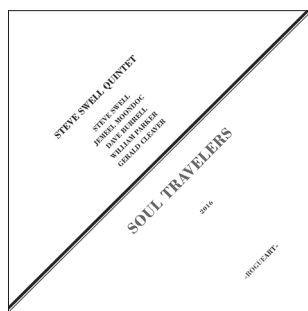
SATE (voc),
 Darren Glover (g),
 Adrian X, Ricky Tillo (g),
 Thomas McKay (b),
 Joël Joseph (synth),
 Tony Rabalao (dm),
 Wade O Brown (voc),
 Melanie Durrant, Kirt Godwin (voc)
15 €

LOUIS SCLAVIS SEXTET
ELLINGTON ON THE AIR
 OUCH ! RECORDS - V001/3 - 2016 / 2 LP



Louis Sclavis (cl),
 Yves Robert (tb),
 Dominique Pifarély (el vin),
 François Raulin (p, synth),
 Bruno Chevillon (b),
 Francis Lassus (dm)
20 €

STEVE SWELL QUINTET
SOUL TRAVELERS
 RogueArt - ROG-0067 - 2016 / 1 LP



Steve Swell (tb),
 Jemeel Moondoc (as),
 Dave Burrell (p),
 William Parker (b),
 Gerald Cleaver (dm)
27 €

UKANDANZ
YETCHALAL
 OUCH ! RECORDS - V001/1 - 2015 / 2 LP



Asnaqé Gèbrèyès (voc),
 Damien Cluzel (g),
 Lionel Martin (ts),
 Fred Escoffier (synth),
 Guilhem Meier (dm)
20 €



PROJETEZ I NEED THAT RECORD

I need that record, Le film de Brendan Toller (article dans le n° 33 du Journal *Les Allumés du Jazz*), dresse un constat poignant de la réalité du disquaire, des relations nécessaires, moteurs de la vie commune, de la vie musicale, des trahisons aussi, de l'impitoyable évolution destructrice de l'industrie musicale. Il est disponible pour toute projection en France auprès des Allumés du Jazz, en vostf donc. N'hésitez pas à organiser une projection par chez vous en invitant un disquaire à faire ensuite part de son expérience.

CONTACT :
Anne-Mare Parein
 all.jazz.annemarie.parein@gmail.com



Marie Thollot chante la musique de son père, Meudon, 2017
 B. Zon

GANT DE BERGÈRE ET DIGITAL

Les disques Grrr proposent un grand nombre d'inédits en Mp3 sur leur site :
<http://www.drame.org/2/Musique.php?MP3>



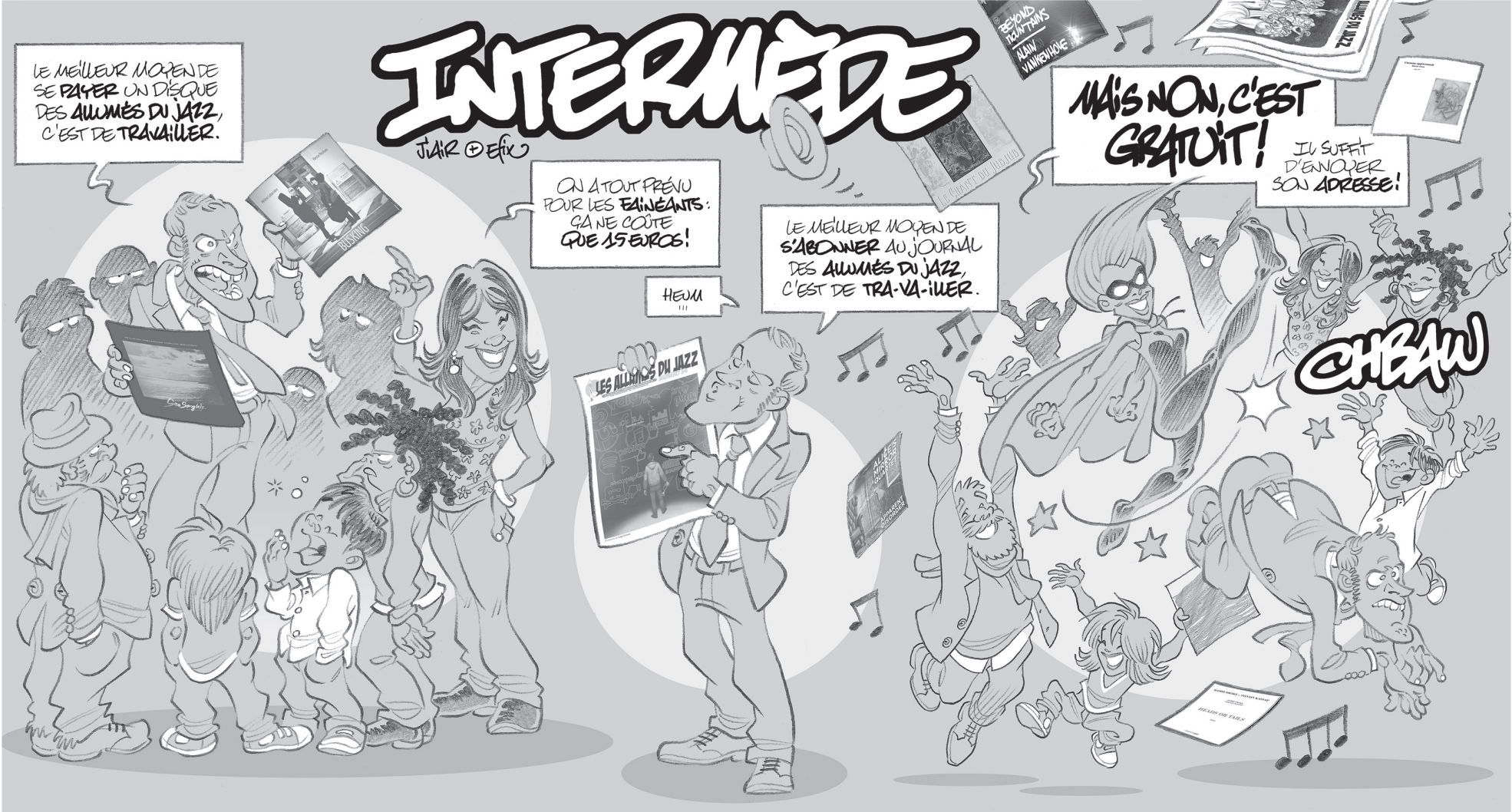
BIRGÉ
CARAMBOLAGES
 GRRR 3089 - 2016



BERNADO - BIRGÉ - EDSJÖ
DÉFIS DE PRONONCIATION
 GRRR 3092 - 2017



LIVE AU SILENCIO CLUB
 GRRR 3091 - 2016



Les Allumés du Jazz n°36 est une sacrée publication gratuite à la périodicité diablement aléatoire // Rédaction 2 rue de la Galère 72000 Le Mans – T 02 43 28 31 30 - www.allumesdujazz.com - e-mail : all.jazz@wanadoo.fr // Abonnement gratuit à la même adresse (pensez à signaler vos changements d'adresse // Dépôt légal à parution // La rédaction n'est pas toujours responsable des textes, illustrations, photos et dessins publiés qui engagent parfois la seule responsabilité de leurs auteurs qui ne doivent pas se sentir seuls néanmoins // La reproduction des textes, photographies et dessins publiés n'est pas possible sans avis préalable (même s'il est interdit d'interdire) // Imprimerie routage : Imprimerie ZI Les Communaux Rue du Loure 01 600 Reyrieux // Présence inoubliable : Valérie Crinière // « Travailleuses associées » : Christelle Raffaëlli, Virginie Crouail, Cécile Salle, Cyrielle Belot et Anne-Marie Parein // Ont écrit dans ce numéro : Albert Lory, Christian Rollet, un autre Jean, Jean Aussanaire, La commission distribution des Allumés du Jazz, Bruno Tocanne, Marilyne Bihao, Jean-Paul Ricard, JR, Polyphème Harpocrate, Pablo Cueco, Jean-Christophe Bardeaux, Raphaëlle Tchamitchian, Roland Dronssevauit, Jean-Louis Wiat, Aristide Glandasson, Jaiir, Mauro Basilio // Les illustrations sont de : Stéphane Levallois (couverture), Zou, Jop, Matthias Lehmann, Gabriel Rebufello, Julien Mariolle, Rocco, Pic, Henri Cueco, Thierry Alba, Nathalie Ferlut, Jeanne Puchol, Cattaneo, Sylvie Fontaine, Johan de Moor, Andy Singer, Efix // Les photographies sont de : François Corneloup, Guy Le Querrec / Magnum Photos, Gérard Rouy, B. Zon // Remerciements : Jean-Rodolphe Zanzotto

Labels : AA, Abalone, ACM Jazz Label, Ajmi, Alambik Musik, Archieball, Arfi, Au Sud du Nord, Axolotl, Celp, Circum-Disc, Cismonte à Pumonti, Collectif Coax, Collectif Musique en Friche, Dac Records, Décalcophonie, EMD, Emil 13, Emouvance, Fou Records, Gimini, Grrr, Improvising Beings, IMR Instant Music Records, Innacor, In Situ, Jazzdor, Jim A. Musiques, L'Arbre Canapas, La Buissonne, Label Bleu, Label Forge, Label Laborie, Label Usine, Le Fondeur De Son, Le Triton, Le Maxiphone collectif, LMD (Evidence), Linoleum, Mélisse, Métal Satin // Lutherie Urbaine, Momentanea, Musivi Jazzbank, MZ Records, Naï Nô Records, nato, Nemo, Onze heures onze, Ormo Records, Ouch ! Records, Petit Label, Poros Editions, Quasart, Quoi de neuf Docteur, RogueArt, Rude Awakening, Saravah, SometimeStudio, Space Time Records, The Bridge sessions, Transes Européennes, Ultrack, Vand'oeuvre, Vents d'Est, Vent du Sud, Wildscat, Yolk Records



BON DE COMMANDE

Allumés du Jazz
2, rue de la Galère 72000 Le Mans - France
www.allumesdujazz.com

Label	Artiste	Album	Référence	Prix	Quantité

NOM / PRÉNOM

ADRESSE

CODE POSTAL VILLE PAYS

TÉLÉPHONE FAX MAIL

FRAIS DE PORT* / NET À PAYER

*FRAIS DE PORT EN EUROS (forfait port et emballage) / France métropolitaine : Adhésion au journal et 1 à 2 CD = 3,00 / 3 à 4 CD = 3,50 / 5 à 6 CD = 5,00 / 7 CD et plus = 12,00
Europe : 1 à 2 CD = 4,50 / 3 à 5 CD = 6,50 / 6 CD et plus = 15,00
Monde : 1 à 2 CD = 5,00 / 3 à 4 CD = 6,50 / 5 à 6 CD = 7,50 / 7 CD et plus = 15,50

L'ÉPÉE DANS L'EAU

Texte de **Mauro Basilio** . Photographie de **Guy Le Querrec** / **Magnum Photos**



Pendant « Les Rencontres Internationales de la Photographie d'Arles », atelier chez le photographe Jean-Pierre Sudre. Lacoste (Vaucluse), le 21 juillet 1976.

Quelle chance ! J'ai à commenter une photo où les personnages sont ce qu'ils ont de plus intéressant à montrer et nous épargnent les détails secondaires. Pour ce qui les concerne, tout est dit.
La scène n'est rien d'autre qu'une partie de chasse photographique où des proies bien domptées s'offrent aux objectifs : proies et chasseurs sont rassemblés dans une réserve bétonnée au milieu de la nature. Et c'est là, dans ce Club Med qui avance sur des montagnes en voie de désertification, où des humains privilégiés font de leur vie un exercice de style sous les yeux éberlués des marmottes, qu'il y a quelque chose de contrastant. Il y a la superposition d'une communauté glamour, futillement occupée à se regarder soi-même, sur un paysage sauvage et essentiel, qui ne sent pas la nécessité de l'héberger.
Enfin, c'est ça qui me reste le plus du visionnage de cette photo : l'action montrée pourrait être le début d'un film de cul de la fin des années 70, on en a déjà vu pas mal et on les aime bien. Mais le contexte, renforcé par le noir et blanc, me fait penser à la délicate répartition des ressources naturelles entre l'environnement et nos plaisirs, et à la difficulté des élites à détourner les yeux de leur piscine pour regarder à l'extérieur, où le monde avait quand même son équilibre avant qu'ils s'y installent.
Ça chauffe, on pourra rester à poils en montagne jusqu'à l'automne.

À écouter
disponibles aux **Allumés du Jazz**
Mauro Basilio - Jean-François Petitjean -
Guillaume Arbonville :
Imaginary Africa trio
(Le Fondateur De Son - 2017) CD



SOLUTION DES MOTS CROISÉS DE JEAN AUSSANAIRE

Horizontalement
1. ALLUMÉS - RA / 2. NUE - EPELA / 3. AT - RICO / 4. CT - ROMANE
5. RECORDS - HI / 6. HUN - TON / 7. UMO - ETTA / 8. SARATH - CDD
9. ERUCTE - EMI / 10. ISTE - UT

Verticalement
I. ANACROUSE / II. LUTTE - MARI / III. LE - CHORUS / IV. TROU - ACT
V. ME - ORNETTE / VI. EP - MD - THE / VII. SERAS / VIII. LIN - TACET
IX. RACEHO - DM / X. INEDIT